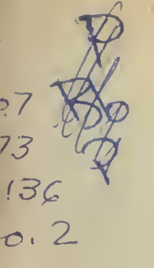


POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUATRE-VINGT-TROISIÈME. — CXXXVI^e DE LA COLLECTION

DEUXIÈME LIVRAISON. — FÉVRIER



PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

(boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

BRUXELLES

Albert Dewit, 53, rue Royale.

ROME

Desclée, Lefebvre, et Cie, éditeurs pontificaux, piazza Grazioli (palazzo Doria).

MADRID

Ruiz Hermanos (Libreria Gutenberg) 13, plaza Santa Ana.

MONTRÉAL

Alphonse Leclaire, directeur de la *Revue canadienne*, 200, rue de l'Université.

BUCAREST, ATHÈNES, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM
PETROGRAD, VARSOVIE

BUREAUX DE POSTE

1916

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE FÉVRIER 1916

PUBLICATIONS RELATIVES A LA GUERRE EUROPÉENNE

La Guerra de 1914, *antecedentes y cronica de las operaciones*, por Antonio Pagés y Aguilar. I. *Antecedentes de la guerra.* II. *Crónica de las operaciones.* Madrid, Renacimiento, 1915, 2 vol. petit in-8 de XIII-290 et 327 p., avec cartes. — Prix : 7 fr.

Professeur de géodésie à l'Université libre de Berne, mais ancien élève de l'Académie spéciale d'état-major d'Espagne, et n'ayant jamais cessé de poursuivre ses études militaires par des travaux dont il fit bénéficier les revues techniques de sa patrie d'origine et qui lui valurent des distinctions flatteuses, M. Pagés y Aguilar envoya dès le début de la guerre au *Diario universal* des chroniques qui parurent sous la signature : *Mutato Nomine*. C'est la première partie de ces chroniques, embrassant les trois premiers mois de la guerre, qui viennent de paraître en un volume qu'accompagnent quelques cartes et auquel l'auteur a joint un autre volume sur les antécédents du conflit.

On ne s'attendra pas à trouver ici des impressions d'un correspondant de guerre, des visions de la vie des tranchées ou de l'intérieur des pays belligérants, des récits d'épisodes particuliers, gais ou tragiques ; on y trouvera simplement l'effort tenté par un homme du métier pour se rendre compte, au jour le jour et pour essayer de faire comprendre aux autres, par l'examen et l'étude des communiqués officiels des divers belligérants et des rares renseignements plus ou moins sûrs, plus ou moins contrôlables, provenant de sources diverses, de la suite des opérations, de leurs effets probables. C'est un livre analogue à celui d'Angelo Gatti, dont il a été question ici.

Et dans ces chroniques, ce n'est guère, — le titre même de son livre l'indique — que les opérations militaires que M. Pagés y Aguilar a en vue. Il a voulu principalement — il le répète à plusieurs reprises — fournir à ses lecteurs un fil conducteur au milieu des notices parfois vagues et imprécises qui leur viennent du théâtre de la guerre. A côté de ses explications de la marche des troupes et des événements militaires, explications toujours claires et prudentes, on rencontrera dans ses chroniques des considérations et des renseignements utiles à consulter sur divers points : les deux premiers chapitres sur la neutralité suisse et sur l'organisation de la vie en Suisse au début de la guerre ; le chapitre VI sur la mobilisation et l'armée suisses ; les chapitres XVI et XVII où est bien expliqué le caractère de la neutralité

suisse et ce qui la différencie des neutralités belge et luxembourgeoise : le chapitre XXIV relatif aux balles *dum-dum*.

Quant au t. I consacré aux origines de la guerre, il comprend les chapitres suivants : I. Formation de l'Allemagne moderne ; II La Troisième République française ; III. Gestation de la guerre de 1914 ; IV. Les Déclarations de guerre ; V. Forces militaires des nations belligérantes.

Le quatrième chapitre est purement documentaire. M. Pagés y Aguilar se contente d'y donner quelques-unes des pièces diplomatiques et les discours prononcés dans les Parlements par les Chefs d'État laissant au lecteur le soin de se faire une opinion sur les responsabilités de la guerre.

Les chapitres qui sont une œuvre plus personnelle de l'auteur sont intéressants à lire ; il y a plus d'une considération vraie, même dans celles qui peuvent être les plus douloureuses pour nous ; l'œuvre néfaste accomplie depuis trop longtemps par les partis au pouvoir, et qui a failli nous mettre à la merci de l'ennemi, y est caractérisée sévèrement. Sur plus d'un point cependant il y aurait à faire de fortes réserves ; il ne nous semble pas exact, par exemple, d'attribuer l'antimilitarisme qui a fait fureur à la seule déception causée par l'aventure boulangiste. Mais nous ne pouvons instituer ici une discussion qui demanderait une place dont nous ne disposons point. Je crois aussi que dans le chapitre sur l'Allemagne, il y a une exagération d'éloges qui ne laisse pas voir les défectuosités.

Quant à la préface de M. Arrue, intéressante elle aussi, elle a le défaut de pousser à l'extrême certaines conclusions qui ne ressortent pas d'une manière aussi aiguë du travail de M. Pagés. M. Arrue attribue à tort à M. Millerand (M. Pagés n'est pas tombé dans cette erreur) la phrase fameuse de M. Viviani sur l'extinction des étoiles. Par contre M. Pagés commet une erreur matérielle, en indiquant (p. 111) que l'alliance franco-russe « engendra la Triplice » !

E.-G. Ledos.

Sur quoi le Kaiser ne comptait pas, par Antonio Bermejo de la Rica ; traduit et adapté de l'espagnol par Christian de l'Isle. Paris, Lethielleux, s. d. (1915), in-12 de 124 p. — Prix : 1 fr. 50.

En vingt petits tableaux lestement brossés, un Espagnol, M. Bermejo de la Rica, a voulu fixer dans certains détails la physionomie de Paris depuis la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France jusqu'au jour où le gouvernement, sous la menace teutonne, dut quitter la capitale pour aller s'installer à Bordeaux, c'est-à-dire un peu avant notre victoire de la Marne.

Après avoir, dans une notice préliminaire : *Au lecteur*, rappelé que de « savants voyageurs », sans doute des gens à lunettes d'Outre-Rhin, avaient représenté la France comme une nation déchue sous tous les rapports, il déclare aussitôt avoir « aperçu tout autre chose ! J'ai vu, moi, affirme-t-il, une France énergique et virile, décidée et courageuse, et j'ai voulu le dire. Pas dans des notes belliqueuses ni en style sonore, mais tout simplement, naturellement, en racontant au lecteur mes souvenirs, et les impressions découlant des actes dont j'ai été le témoin dans les jours qui ont précédé et suivi la déclaration de cette guerre monstrueuse. Si de ces faits, de ces phrases sincères, vous concluez que la France n'est pas gangrenée comme tant d'autres l'ont dit ; si vous êtes convaincu que toujours elle est fidèle à ses brillantes origines, qu'elle a conservé les qualités éminentes de son âme latine, Reine du monde ; si vous estimez que la foi, l'espérance et l'optimisme ont triomphé du scepticisme, de la discorde, de l'indolence qui sont une pure légende, je croirai alors avoir dit et démontré quelque chose à quoi ne s'attendait pas certainement le Kaiser, lui qui avait pris au sérieux les billevesées d'auteurs et de visiteurs superficiels, ou... intéressés. »

Traduit et annoté avec beaucoup d'agrément par M. Christian de l'Isle, le petit livre de ce « neutre » sympathique et loyal, qui adore Paris, déborde de vie, donne la meilleure opinion des facultés d'observation de M. Bermejo de la Rica et se clôt par l'exposé assez bref, mais fort net, des raisons pour lesquelles l'auteur estime que ses compatriotes doivent être francophiles.

Nous souhaitons à ce volume de nombreux lecteurs en France et en Espagne. E.-A. Chapuis.

Faubourg en boulevard in oorlogstijd, *dagboek van een hollandschen journalist te Parijs (2 Augustus 1914-14 Juli 1915),* door Leo Faust. Amsterdam, S. L. Van Looy, 1915, in-8 de vi-190-iv p.

Les pages qui composent ce volume ont paru, pour la plupart, sous forme de correspondance dans un journal de Batavia : *Het Nieuws van den dag voor Ned. Indië.* L'auteur nous y donne ses impressions sur la vie de Paris pendant une année de guerre, impressions dans lesquelles il ne dissimule pas ses sympathies pour le pays dans lequel il vit ; car il avoue dès sa Préface qu'il n'a pas entendu être neutre dans ses appréciations : il reconnaît qu'un État peut être neutre ; il nie qu'un particulier le soit. Encore la neutralité des États lui paraît-elle parfois poussée à l'extrême ; c'est ainsi que, ayant quitté Paris, au début de septembre 1914, au moment de la marche menaçante des Allemands, pour faire en Hollande un bref

séjour, il se vit saisir (p. 69), au nom de la neutralité, quelques photographies des vues de Paris ! Il raconte un fait encore plus fort : une chanteuse allemande venant d'Amérique, se vit confisquer jusqu'aux photographies qui la représentaient ! ! Bien mince détail, mais combien caractéristique de l'esprit timoré du gouvernement néerlandais.

Sauf cette excursion en Hollande, à laquelle deux lettres seulement sont consacrées, et son passage par l'Angleterre qui lui fournit la matière de trois lettres (il remarque que rien ne paraît changé en Angleterre et qu'il ne semble pas qu'elle est en guerre ; il y a également dans son livre quelques pages intéressantes sur le théâtre anglais, comparé au français), le livre de M. Léo Faust est entièrement consacré à Paris. Il a observé et il nous décrit les petits incidents de la vie quotidienne, qui aident à comprendre l'âme du peuple, la façon dont il a compris la guerre, la manière avec laquelle il s'est adapté aux circonstances et aux incommodités du moment, les efforts par lesquels on a pourvu à telle ou telle misère.

Il n'est pas possible de donner ici même une simple liste des chapitres dont se compose ce « journal » ; il y en a une cinquantaine ; et il n'est pas plus facile de l'analyser. Ce que nous pouvons dire, ce que nous devons dire, c'est que l'auteur a recueilli toute une série de faits et de traits qui aideront à reconstituer la physionomie de la cité pendant la guerre.

La cessation de la vie joyeuse à Paris, qui a produit sur d'autres observateurs une impression si favorable, paraît lui laisser quelques regrets ; et pourtant toute cette agitation de jouisseurs n'était pas le vrai et intime Paris, mais bien plutôt un Paris cosmopolite, un Paris encombré et infesté par des éléments étrangers qui ne représentaient pas ce que le monde a de meilleur. D'ailleurs le balayage de certains au moins de ces éléments n'est pas pour déplaire à M. Léo Faust ; il applaudit aux vers de Miguel Zamacoïs sur l'espionnage allemand en France, et il se réjouit d'autant plus, que l'invasion germanique qui se déversait à Paris sous des formes multiples, ait été enrayée pour longtemps, sinon pour toujours, qu'il voit là une place à prendre par les compatriotes qui sauront se conduire mieux et se rendre plus sympathiques que leurs prédécesseurs.

Somme toute, et sous réserve de quelques appréciations discutables, il y a dans ces pages de l'écrivain néerlandais, à côté des petits faits de chronique, toute une série de réflexions dont le lecteur pourra faire son profit.

Nous citerons les dernières paroles de l'auteur, qui lui sont inspirées par la fête, le 14 juillet 1915, de la translation aux Invalides des restes de Rouget de Lisle : « Que le peuple allemand se regarde comme un peuple de penseurs et de poètes, celui-ci est un peuple de

poètes et de héros ! La grandeur et la dignité, l'énergie et la confiance qu'ils apportent à la conduite de la guerre, les Français les ont mises aussi à célébrer ce jour de fête, ce jour de commémoration du poète de la *Marseillaise* et de l'établissement du principe de Liberté, d'Égalité et de Fraternité, qui n'est jamais entré dans la réalité, mais auquel, si les signes ne sont pas trompeurs, la France sera réellement engendrée par cette guerre. » E.-G. Ledos.

Arras sous les obus, par l'abbé E. Foulon. Paris, Bloud et Gay, 1915, in-4 de 124 p., illustré de nombreuses photographies. — Prix : 3 fr. 50.

Le présent volume participe à la fois du livre et de l'album : du livre par les détails de toutes sortes qu'il donne sur le martyre d'Arras ; de l'album par l'illustration documentaire qu'il place sous les yeux et dont la presque totalité est due à M. l'abbé Paul Izambard, professeur, comme M. Foulon, à l'Institution Saint-Joseph d'Arras : ce sont des photographies soignées, tirées sur beau papier et prises soit avant la guerre soit « sous les obus ».

L'auteur nous présente son ouvrage dans les termes suivants : « Aucune ville de France n'a été aussi éprouvée par la guerre que l'ancienne capitale de l'Artois, l'infortunée ville d'Arras. Aucune ville n'a eu autant à souffrir de la barbarie allemande. Aucune ville n'a subi un martyr aussi long, aussi continuel, aussi douloureux. Ce résumé très succinct a pour but de donner un aperçu des événements dont a été témoin cette malheureuse cité. ...Aux Artésiens dispersés et exilés, ces pages rappelleront des souvenirs bien pénibles. Aux habitants des pays non envahis, elles diront les souffrances des provinces frontières qui servent de rempart au reste de la France. Aux étrangers, à tous, elles prouveront le vandalisme des Barbares qui, au nom de leur « Kultur », s'ingénient à accumuler des ruines et à détruire pour l'unique et cruel plaisir de détruire. »

Mgr Lobbedey, le digne évêque d'Arras, a écrit pour l'œuvre de M. l'abbé Foulon une Lettre-préface justement élogieuse, où nous relevons ce passage : « Les *Documents et bribes d'histoire*, qui terminent votre volume, réservent, d'ailleurs, plus d'une jouissance, non seulement aux amateurs de coutumes et traditions locales, mais à tous ceux qui ont le souci de chercher des leçons dans le passé, à tous nos compatriotes qui ont à cœur la résurrection d'Arras. »

Ajoutons personnellement que nous n'avons pas encore eu entre les mains de livre justifiant mieux que celui-ci l'épithète avilissante de Barbares, dont les Allemands ne se débarrasseront jamais.

E.-A. Chapuis.

De la Marne à l'Yser. La Victoire des Forces morales. Sa portée, ses conséquences, par le général Malleterre. Paris, Chapelot, 1915, petit in-8 carré de 155 p., avec 2 cartes. — Prix : 2 fr.

Question de vie ou de mort : l'Allemagne n'avait pas, comme la France, le temps d'attendre; elle devait faire vite. Ses représentants les plus qualifiés ont déclaré cela très haut, et c'est pourquoi la Belgique a été envahie et saccagée. Les Teutons voulaient frapper fort, mettre rapidement la France hors de combat et se retourner ensuite avec toutes leurs forces contre la Russie.

Ce plan ayant échoué, elle doit fatalement succomber, avec le temps.

Comme une trombe dévastatrice, les Allemands traversèrent donc la pauvre Belgique et inondèrent nos provinces du nord, poussant devant eux nos armées à demi-vaincues jusque sous les murs de Paris, ou presque. C'est alors que le généralissime donna son ordre fameux de marche en avant qui devait avoir pour résultat la victoire de la Marne et la retraite des soldats de von Kluck et de von Bülow.

Le récit de cette victoire de la Marne et des opérations malheureuses qui la précédèrent, ainsi que des batailles de Lorraine, échecs retentissants pour l'ennemi, font, avec quelques pages consacrées aux luttes sur l'Yser, l'objet de ce volume, composé avec les chroniques, revues et mises au point, que son auteur, le général Malleterre, avait publiées dans le journal *le Temps*.

M. Malleterre ne croit pas à une intervention surnaturelle, et cependant tout en constatant que sans doute le « militaire » contribua à « la victoire », il estime que « la perspicacité et le coup d'œil dont fit preuve le général en chef en saisissant le moment opportun et en lançant dans une offensive presque désespérée toutes les masses qu'il avait concentrées, n'auraient pas suffi à changer la face des choses s'il n'y avait eu dans l'âme des soldats cette force mystique qui les fit réagir et se redresser contre toutes les épreuves accumulées, contre toutes les défaillances physiques et morales. » (p. 11-12).

Je me borne à noter sans commentaire ce passage, en ajoutant que M. Malleterre appelle cette grande bataille *la victoire des Forces morales sur les Forces matérielles*. Il conclut du reste (p. 127-128) que « la victoire de la Marne est bien une victoire effective, car elle a rompu l'équilibre et transformé une marche triomphale en une retraite imprévue. C'est bien grâce à elle que nous avons pu libérer une partie des territoires envahis et empêcher les Allemands de se saisir des provinces riveraines de la Manche. Les batailles de la Somme, de l'Artois et des Flandres ont été des défaites allemandes, mais elles n'ont pu donner le caractère décisif à la victoire de la Marne. Elles ont brisé l'offensive allemande, elles n'ont pas autorisé l'offensive alliée libératrice. »

Le général Malleterre n'a voulu écrire spécialement ni pour les stratégistes ni pour les tacticiens; son travail, vivant, mouvementé, peut être lu et compris par tout le monde. E.-A. CHAPUIS.

Feuilles de route d'un ambulancier, *complétées d'après le carnet de route du docteur Henri Liégeard*, par CHARLES LELEUX. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1915, in-8 de XIV-111 p., avec 13 illustrations hors texte. — Prix : 1 fr. 50.

Avocat à la Cour d'appel de Paris, M. Charles Leleux est « parti » comme ambulancier le 9 août 1915 ; ce n'est pas une façon de servir sans fatigue ni sans péril : il y faut du dévouement et aussi de l'endurance. Cette ambulance de campagne a été en Alsace, dans les Vosges (août), sur la Marne (septembre), devant les tranchées de l'Aisne (septembre), dans le Nord, en Artois (octobre), en Belgique (novembre-décembre), jusqu'aux premiers jours de janvier 1915, où, se séparant de son ambulance, M. Leleux change d'affectation et rejoint un train sanitaire. Il quitte ses compagnons avec une émotion que partagent ses amis et par surcroît le lecteur, qui a suivi ses pérégrinations patriotiques et charitables avec intérêt; car le récit en est simple, accompagné de bonne humeur parisienne et de bon sens. Toutes ces notes, prises au jour le jour, renferment des épisodes vécus qui réveilleront les souvenirs que les Français ont plus ou moins amassés pendant cette fin d'année 1914. Ils seront aidés dans l'intelligence et l'agrément de la narration par des illustrations photographiques prises sur place. G, G.

Prisonnier des Allemands, par Un prêtre de la Société des Missions étrangères, infirmier militaire. Paris, Lethielleux, s. d. (1916), in-16 de VII-160 p. — Prix : 1 fr. 50.

Simplicité, véracité, émotion sont les trois qualités qui distinguent ce petit livre excellent de tous points. Cette simplicité dans le récit apporte une force convaincante à la parole du narrateur, et cette émotion est partagée par le lecteur. Mobilisé comme infirmier et prodiguant ses soins aux blessés ou malades, le Père X... assista à la retraite de Charleroi, à la victoire de la Marne; enlevé avec son ambulance dans l'Aisne, il demeura prisonnier pendant tout l'hiver 1914-1915, d'abord dans le nord de la France, puis en Allemagne, au camp de Wetzlar, à Mayence, au bord de la Baltique enfin. Retenu prisonnier contre le droit des gens et les conventions internationales, il fut libéré enfin en juillet 1915. Très sobre dans ses narrations, il peint cependant avec des couleurs vives les tristesses de la détention, les

misères de l'emprisonnement, les brutalités et la discipline des Allemands. Quelques détails offrent un intérêt particulier et sont les témoignages d'un homme sage plein de patriotisme et de tranquille courage. Une pointe de belle humeur rehausse les souvenirs de ce missionnaire français et apportent un réel agrément à la lecture de ces trop courtes pages. G. G.

Tels qu'ils sont. Notes d'une infirmière de la Croix-Rouge, par Mme JEAN LEUNE. Paris, Larousse, s. d. (1915), in-8 de 187 p., avec 8 fac-similés d'aquarelles de E. Dupuis. — Prix : 2 fr. 50.

Au contraire du livre précédent, bien qu'il aborde par certains côtés les mêmes sujets, l'ouvrage de Mme Jean Leune est apprêté, composé de phrases littéraires et écrit par un bel esprit. Son intérêt demeure, ses anectodes abondent en traits vivants, ses témoignages ont leur prix, mais la conviction n'est pas entraînée jusqu'au bout. Les conversations des Allemands sont trop souvent répétées littéralement dans leur idiome, ce qui ne donne pas un plus grand poids à leurs paroles ; le récit en reste alourdi. La vaillante infirmière a soigné ses blessés à Cambrai, avant et après l'invasion des Prussiens ; plus tard, afin de rejoindre son mari blessé en France, elle obtient, par son insistance, sa crânerie et sa connaissance de la langue allemande, de rentrer en Suisse. Ce sont toutes ces scènes dans des cadres successifs qui nous initient aux péripéties de sa vie à Cambrai, Lille, Le Quesnoy, Aix-la-Chapelle ; et ainsi elle peint nos ennemis, malotrus, brutaux, arrogants, féroces, fourbes, « tels qu'ils sont ». Pour nous les montrer mieux encore, huit portraits exécutés à Liège « d'après nature » reproduisent les figures grotesques de ces officiers si fiers entre eux et si méprisés par nous, à juste titre. G. G.

Ceux qui arrêtèrent les Barbares, par XAVIER ROUX. Paris, Lethielleux, s. d. (1915), 6 vol. in-12. — 1. **Albert Ier, roi des Belges** (68 p. et portrait). — 2. **Le Cardinal Mercier, primat de Belgique, archevêque de Malines** (71 p. et portrait). — 3. **M. de Broqueville, ministre de la guerre, chef du cabinet belge** (64 p. et portrait). — 4. **M. Carton de Wiart, ministre de la justice belge** (63 p. et portrait). — 5. **M. Vandervelde, socialiste républicain et ministre d'Etat de la monarchie belge** (72 p. et portrait). — 6. **Le Peuple belge chez lui** (64 p.). — Prix de chaque vol. : 0 fr. 50.

La Reine Élisabeth, par MAURICE DES OMBIAUX. Paris, Bloud et Gay, 1915, in-16 de 64 p. — Prix : 0 fr. 60.

La Belgique et la France. *Exposé des liens anciens et nouveaux qui unissent les deux nations*, par l'abbé STÉPHEN COUBÉ. Paris, Lethielleux, 1915, petit in-8 de 24 p.

Charleroi, notes et impressions, par FLEURY-LAMURE. Paris, Berger-Levrault, 1916, in 8 de x-97 p., avec portrait, 2 fac-similés hors texte et 5 cartes. — Prix : 1 fr. 50.

Six Semaines à la guerre. Bruxelles. Namur. Maubeuge, par la duchesse DE SUTHERLAND ; trad. de l'anglais. Paris, Berger-Levrault, 1916, in-8 de x-91 p., avec 9 illustrations hors texte, une carte et 2 fac-similés. — Prix : 1 fr. 50.

Avec les Français, en France et en Flandre, par OWEN SPENCER WALKINS. Paris, Berger-Levrault, 1915, in-8 de VII-113 p. — Prix : 2 fr.

L'Yser. Les Villes saintes. La Victoire. la Bataille d'été, par PIERRE NOTHOMB. Paris, Perrin, 1916, in-16 de 247 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Belgique de demain. La Question du Luxembourg. Nécessité d'une barrière rhénane. Les Pays-Bas, par EUGÈNE BAIE. Paris, Perrin, 1916, in-16 de 39 p. — Prix : 0 fr. 60.

— Les six brochures de M. Xavier Roux, groupées sous le titre générique : *Ceux qui arrêtèrent les Barbares*, forment un tout ; elles se ressemblent par la clarté de l'exposition, l'enthousiasme de la pensée, la bonne documentation et aussi une certaine affectation dans le style, un peu de pompe oratoire. Un portrait orne chacun de ces opuscules que nous analyserons brièvement.

— Du *Roi Albert*, la silhouette est tracée avec une juste admiration ; on insiste sur son éducation militaire, sa vie familiale, son loyalisme, sa modestie et la correction courageuse de sa conduite royale en face de l'invasion de la Belgique. — *Le Cardinal Mercier* apparaît bien le « Primat » de ce royaume catholique, prélat d'une haute stature comme le Roi, savant, apostolique, ferme et résolu. On rappelle ses travaux de théologien, ses études philosophiques, pour insister sur cette fameuse *Pastorale* qui a fait, en décembre 1914, le tour du monde. Quelques pages mettent en valeur l'héroïsme de son clergé, digne de lui. — Ce sera l'honneur de *M. de Broqueville* d'avoir été le « ministre de la guerre » de son pays quand l'armée belge aura soutenu le choc des hordes allemandes organisées. De lui aussi on rappelle les origines (Français de Lorraine par un aïeul), la carrière législative, l'action ministérielle. Il fut sage et prévoyant en organisant le développement de l'armée belge et ainsi nul plus que lui n'aura contribué à « arrêter les Barbares. » — Nul n'aura flétri leurs crimes d'une parole plus vengeresse que *M. Carton de Wiart*, le plus populaire en France des hommes politiques de Belgique, par sa bonne grâce, son éloquence ardente, la vivacité de sa plume, la fermeté de ses convictions, la netteté de sa foi catholique, son intelligence des questions sociales. Un appendice est consacré à Madame Carton de Wiart, dont chacun connaît le patriotisme, les souffrances, l'exil et le retour triomphal des prisons d'Allemagne. On regrette seulement la brièveté de cette étude. — A côté de ces figures de croyants, d'autant

plus belles qu'elles sont illuminées par la religion, inspiratrice de toutes les vertus, il était curieux de placer celle d'un socialiste républicain, *M. Vandervelde*, mêlé par les circonstances au gouvernement royal quand il organise et poursuit la résistance de sa patrie contre le militarisme teuton, que servent cyniquement les socialistes de Germanie. — Pour expliquer cette unité patriotique des efforts et des responsabilités de nos voisins, M. Xavier Roux fait un tableau du *Peuple belge chez lui*, examiné, vu, décrit avant la guerre. Tous ceux qui connaissent cette race loyale, accueillante, paisible et laborieuse la retrouveront dans ces pages justement élogieuses qui mettent en relief les qualités religieuses, traditionnelles et morales de nos excellents et chers voisins.

— On pourrait très normalement joindre à ces six brochures le nº 65 de la collection des *Pages actuelles*, consacré par M. Maurice des Ombiaux à *la Reine Élisabeth*. Il encadre sa gracieuse histoire à la Cour de Bruxelles, dans son intérieur domestique, à côté du prince son époux et de ses enfants, de quelques anecdotes qui nous mènent jusque dans les tranchées de l'Yser où la reine Élisabeth, a conquis la popularité respectueuse de ses « sujets sous les armes. »

— Toutes nos sympathies sont acquises à ce spersonnages représentatifs de nos alliés les plus intimes ; entre *la Belgique et la France* d'ailleurs les liens sont anciens et nouveaux qui unissent les deux nations. M. l'abbé Coubé l'a exposé dans un discours prononcé à la cathédrale de Lyon, le 18 novembre 1915. Sa démonstration est éloquente quand, remontant les siècles jusqu'à Clovis, il les descend ensuite pour montrer notre foi commune et termine avec émotion sur la reconnaissance contractée envers ce glorieux petit peuple, résistant à l'invasion traîtresse de 1914 et nous donnant ainsi le temps d'accourir contre l'envahisseur.

— Cette résistance a battu son plein dans la formidable bataille de *Charleroi* engagée entre Mons et Namur du 18 au 25 août 1914. Personne n'en peut déterminer encore les péripéties stratégiques et l'histoire tactique et M. Fleury-Lamure, correspondant du *Times*, qui nous apporte ses « Notes et impressions » pas plus que d'autres, mais ses courses audacieuses au milieu de la bagarre, à travers les armées, lui ont permis de recueillir des détails impressionnants et de les consigner dans un récit mouvementé.

— Celui de la duchesse de Sutherland, accourue de Londres pour organiser en Belgique à ses frais une ambulance, ne l'est pas moins ; il embrasse une période un peu plus longue : *Six Semaines à la guerre* (août-septembre 1914) et il se déroule de Bruxelles à Maubeuge, en passant par Namur. Des envahisseurs « qui n'ont aucun sens de l'honneur, » elle obtient cependant, par le prestige de son rang social plus

que par son dévouement charitable, une sorte de respect qui lui permet de soigner les blessés sous le bombardement.

— Un de ses compatriotes, un pasteur protestant, aumônier officiel aux armées anglaises, Owen Spencer Watkins, a suivi les troupes débarquant en France au début des hostilités. Il « fait » avec elles la retraite de Mons, la bataille de la Marne, la bataille de l'Aisne, la résistance devant Arras et à la Bassée, devant Calais, devant Ypres, dans les tranchées des bords de l'Yser. Ses réflexions sont sincères, sagaces, émouvantes par leur simplicité. On ne peut s'empêcher de comparer le ministère froid et respectable d'un pasteur anglican avec l'apostolique entrain de nos aumôniers catholiques. Il n'est pas jusqu'au portrait de M. Watkins, avec son stick, ses gants à revers, sa casquette, qui ne souligne son caractère « mondain. » Il montre l'endurance impassible et courageuse des Anglais et mille détails pris sur le vif manifestent la brutale grossièreté des officiers allemands.

— Cette campagne de Flandre, M. Nothomb l'a décrite d'une plume plus ardente, plus émue, en patriote et poète, sous le titre : *L'Yser*. Il fait la description de ce beau pays « humide et vert », où dormaient les cinq petites villes, les« villes saintes », et ce sont de pittoresques aquarelles pour nous peindre dans Loo « la cathédrale aux bords des champs », « le cloître d'ombre et de feu », d'Ypres, Dixmude la Béguine, Nieuport « au goût salé », Furnes doucement endormie dans la paix. Toutes, elles sont réveillées dans le bruit de la guerre. Pour raconter les combats qui les ensanglantèrent, la victoire de l'automne 1914 et la bataille interrompue de l'été de 1915, M. Nothomb a utilisé les souvenirs personnels, les récits des combattants, les rapports militaires du commandement de l'armée belge, les lettres des officiers, et il a donné une vie nouvelle à ces documents divers. Ces pages sont admirables de vérité et un grand sens artistique en appuie la riche documentation. La lecture en reste poignante. Tableaux d'ensemble, portraits de détails se succèdent et impressionnent tour à tour l'esprit du lecteur. Visions successives de la Belgique paisible d'hier, de la Belgique sanglante d'aujourd'hui.

— Que sera la *Belgique de demain*? M. Eugène Baie se pose la question et répond en homme d'État mêlé aux choses actives de la politique contemporaine. Il envisage les alliances de son petit pays, ses voisinages de France, d'Angleterre, de Hollande et d'Allemagne, leurs précédents historiques, pour conclure à la nécessité d'élever une « barrière rhénane » qui contiendrait le césarisme allemand, défendrait la neutralité belge, donnerait aux Hollandais une solidarité honorable et lucrative contre le péril et l'attirance des Germains. Toutes ces graves questions se poseront bientôt. M. Eugène Baie sera

sans doute de ceux qui prendront la parole au débat ; par avance il a donné à cette partie du problème une solution intéressante.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

La Vie et la mort de Miss Edith Cavell, *d'après des documents inédits, récits de témoins, communiqués officiels et comptes rendus de la presse.* Paris, Fontemoing, de Boccard, 1915, in-16 de XIX-230 p., avec 2 portraits. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume, consacré à la mémoire de l'admirable infirmière, victime de la barbarie allemande, est rédigé d'après les articles de revues et de journaux publiés après sa mort, auxquels certains membres de la famille ont ajouté des détails inédits. Du reste, la vie d'Edith Cavell est simple et unie, elle nous montre l'accomplissement du devoir quotidien, dans la plus grande perfection, comme la préparation inconsciente du sacrifice suprême. Une enfance austère, passée dans un presbytère anglican, orienta l'âme d'Edith Cavell vers les pensées graves ; une vocation irrésistible l'entraîna plus tard vers la carrière d'infirmière et un stage prolongé au « London Hospital » en fit une infirmière modèle. C'était, dit une de ses amies, « une des plus nobles femmes qui aient jamais existé. » D'apparence frêle, de manières réservées, elle était une organisatrice remarquable et surtout, auprès de ses malades, infiniment habile, dévouée et bonne. Elle avait, de plus, une possession d'elle-même remarquable qui ne se démentit jamais. Cet ensemble de qualités lui valut d'être nommée, en 1906, directrice de l'Institut médical Berkendael, à Uccle, près de Bruxelles, dont le but était d'initier les infirmières belges à de nouvelles méthodes, auxquelles elles étaient restées jusque là étrangères. Miss Cavell, par sa compétence et par son tact, désarma vite les préventions que pouvaient susciter son titre d'étrangère, et à son hôpital-école vint s'ajouter, en 1909, un hôpital chirurgical, don du gouvernement belge. Énergique et douce, capable et charitable, elle était fort aimée à Bruxelles et, en 1914, quatre-vingts infirmières, sérieuses et disciplinées, travaillaient sous ses ordres.

Quand vint la guerre et l'invasion de la Belgique, elle soigna avec un égal dévouement les blessés allemands et belges ; mais elle ne se faisait aucune illusion sur les méthodes militaires allemandes et, en aidant les soldats des puissances alliées à passer en Hollande, elle croyait ne remplir qu'un strict devoir d'humanité.

Le récit de l'arrestation et de la mort de Miss Cavell est ce que lui les journaux ont donné : le mystère le plus profond entoure l'arrestation et, avec une mauvaise foi insigne, les autorités allemandes surent endormir la vigilance des diplomates américains, qui cherchaient

à sauver la victime. L'attitude d'Edith Cavell fut en tous points admirable ; avec une droiture anglo-saxonne très caractéristique, elle assuma la pleine responsabilité de ses actes, franchise qui, aux yeux d'un ennemi autre que celui-là, aurait eu pour effet de diminuer sa peine. Cette âme très religieuse, élevée dans les demi-clartés du protestantisme, trouva en Dieu le suprême réconfort : le récit du chapelain anglican de Bruxelles est, sous ce rapport, singulièrement émouvant.

Bien que les journaux aient longuement parlé de Miss Cavell, ce volume a sa place tout indiquée parmi les livres de guerre. D'une façon plus stable qu'un article de revue, il fixera pour les lecteurs alliés et neutres, le vrai caractère d'un des épisodes les plus tragiques de l'occupation allemande à Bruxelles et cela, sans invectives, par l'implacable logique des faits. COMTESSE DE COURSON.

La France en guerre, par RUDYARD KIPLING ; traduit de l'anglais par CLAUDE et JOËL RITT. Paris, Berger-Levrault, 1915, in-12 de 121 p., avec 2 photogr. hors texte. — Prix : 1 fr. 25.

M. Rudyard Kipling a fait une longue visite à nos tranchées sur divers points du front de bataille ; il a parcouru Reims et d'autres villes ruinées ou bombardées par l'ennemi ; il a assisté à des combats, il s'est entretenu avec nombre d'officiers et de civils de toute catégorie ; il a vu toute la nation à l'œuvre. De ce séjour en France, il a rapporté ce recueil de souvenirs, d'impressions, de croquis pittoresques, précis, originaux, vivants, comme tout ce qui sort de sa plume, animés en outre d'un bout à l'autre, non seulement de la plus ardente sympathie, mais de la plus franche et de la plus enthousiaste admiration pour notre armée et notre peuple. Rarement grand écrivain étranger rendit à la France aussi entier et aussi généreux hommage, un hommage d'autant plus précieux pour nous que l'écho s'en propagera par tous les pays de langue anglaise, où nulle voix n'a plus d'auditeurs que celle de M. Rudyard Kipling.

La traduction de MM. Ritt a de l'aisance et de la couleur, double mérite qu'on a plaisir à reconnaître ; le mouvement de l'original n'y est pas ralenti ni son style trahi. Par contre, si du moins MM. Ritt ont traduit d'après le même texte que nous avons entre les mains, on ne voit pas trop la raison des libertés, petites si l'on veut, mais assez nombreuses qu'il prennent avec ce texte, sans profit apparent, bien au contraire. Page 100, deux mots supprimés et quelques autres mal interprétés rendent inintelligibles la scène et le dialogue qui la suit. Dans la dernière phrase du volume, pourquoi remplacer ces quelques mots : « leur besogne, c'est la guerre, et ils font bien leur besogne. »

par « leur affaire est d'en tuer le plus possible, dans toutes les occasions possibles ? » Et pourquoi supprimer toutes les divisions et subdivisions ? Encore une fois, y aurait-il des variantes dans les textes ? On pourrait encore signaler certains anglicismes dont l'un bien bizarre (*pays aveugle*, p. 83, pour *pays où l'on ne voit pas son chemin*). Mais l'intérêt du livre fera passer sur quelques défauts d'une version par ailleurs estimable. A. Barbeau.

Un Catéchisme pangermaniste à l'usage du soldat allemand, par Houston Stewart Chamberlain ; traduit par un mobilisé. Introduction par M. E. C., archiviste paléographe. Paris, Lethielleux, s. d. (1916). in-12 de 61 p. — Prix : 0 fr. 50.

Un archiviste paléographe qui signe des simples initiales M. E. C., a écrit une excellente Introduction pour ce « catéchisme pangermaniste » qu'un « Anglais renégat », Houston Stewart Chamberlain, a composé pour apporter aux soldats du Kaiser « dans les tranchées, la bonne parole de la religion impérialiste... » Ce « coryphée du pangermanisme » était en effet spécialement désigné pour que Guillaume II lui demandât l'œuvre extraordinaire aujourd'hui traduite par « un mobilisé » qui a gardé l'anonymat.

Cet Anglais, duquel on peut dire qu'il est traître à son pays, a osé écrire certaines énormités, parmi lesquelles M. E. C. a souligné les deux suivantes : « Si, dans tout l'univers, il y a un peuple pacifique, aimant la tradition, pieux, c'est bien le peuple allemand. » — « Les Allemands, eux, passent pour des barbares, des incendiaires des oppresseurs, des assassins ; les populations terrorisées s'enfuient à l'approche du soldat allemand, le seul, pourtant, qui soit discipliné et qui n'ait jamais arraché un cheveu à un homme innocent. »

Que penser d'un homme qui n'hésite pas à proclamer, à la face du monde, de si audacieuses, de si éclatantes contre-vérités ?...

Mais ce n'est pas tout. Page 38, remarque l'Introducteur, le lecteur verra développée cette thèse paradoxale tendant à établir qu'il n'y a qu'en Allemagne que le militarisme n'existe pas, que, seule, l'armée allemande est une armée nationale et donnant enfin au peuple allemand la primauté incontestable sur les autres races humaines ; primauté qui le destine, sous la direction providentiellement apparue, à l'heure de Dieu, de la dynastie prussienne des Hohenzollern, à régir le monde. On a quelque peine à concevoir que l'orgueil humain puisse se laisser bercer par d'aussi extravagants rêves de mégalomanie, mais en même temps, on ne peut qu'admirer la servilité et la basse flagornerie de ce courtisan du Kaiser, se prêtant à traduire, pour des soldats qu'il faut à tout prix tromper et griser pour en faire des

fanatiques, les théories insensées et criminelles de celui dont l'ambition, sans précédent dans l'histoire, fait couler des flots de sang en Europe, dépeuple son propre empire et fait verser des larmes à des millions de mères et d'épouses. »

Bien dit, bien jugé. E.-A. CHAPUIS.

La Liquidation de l'Autriche-Hongrie, par LOUIS LEGER. Paris, Alcan, 1915, petit in-8 de 87 p. — Prix : 1 fr. 25.

M. Louis Leger se montre très dur pour l'Autriche-Hongrie, et, certes, ce n'est pas moi qui lui en ferai grief.

Il aborde, discute et résoud selon ses vues propres, ses convictions et surtout avec sa pleine connaissance d'un sujet dont il s'occupe depuis un demi-siècle passé, les diverses grandes questions que soulève, actuellement plus que jamais, l'étrange monarchie autrichienne, où les races se heurtent et où les langues se confondent comme dans une Babel contemporaine.

« Si, observe l'auteur, nous examinons l'histoire de l'Autriche, où plutôt de la dynastie autrichienne — car il n'y a pas d'Autriche — si nous examinons l'histoire de l'Autriche, de la Hongrie et des pays annexés, nous voyons qu'elle repose sur une série de rapts. Il ne s'agit pas d'un État vivant comme la France. Il s'agit d'un État qui a d'abord ravi un morceau de la Pologne, puis une partie de l'Italie, ensuite un morceau du monde serbe, la Bosnie et l'Herzégovine. Et si on le laisse vivre, il continuera. Car, en somme, d'où vient la guerre actuelle ? Elle vient du dépit profond qu'éprouve l'Autriche, c'est-à-dire l'Allemagne qui tire les ficelles, de ne pas être arrivée à Salonique et par là à la Méditerranée » (p. 41).

Il y a aussi la Bohême et d'autres nationalités (Roumains, notamment) dont M. Leger parle ailleurs. Et quoi qu'en ait écrit le comte Andrássy (*Considérations sur les origines de la guerre*. Cf. *Polybiblion* de mai 1915, t. CXXXIII, p. 219-222), oui, l'Autriche voulait et veut toujours Salonique. Et la Grèce qui ne semble pas s'en douter !

Une deuxième citation : « Il faut que le renouvellement d'une pareille guerre soit impossible, que la paix soit assurée à l'Europe et que l'accès de la Méditerranée soit absolument interdit au monde germanique. L'Autriche étant devenue l'avant-garde de l'Allemagne, n'a déchaîné la guerre actuelle que pour satisfaire les convoitises prussiennes. L'Autriche doit donc disparaître. Elle a manqué à sa vocation historique, aux lois de l'honneur et de l'humanité » (p. 10).

Tout cela est parfait ; je ne crois pas cependant, comme M. Leger, que l'Autriche s'est jetée dans la fournaise « pour satisfaire les convoitises prussiennes », mais, plus pratiquement, parce qu'elle avait

associé ses convoitises propres à celles de son alliée. Part à deux...

En commençant ce compte rendu, je disais que l'auteur était très dur pour l'Autriche. Eh bien, non ! Il me paraît juste, simplement.

E.-A. Chapuis.

Dreadnought ou submersible?, par Olivier Guihéneuc. Paris, Perrin, 1916, in-16 de 316 p. — Prix : 3 fr. 50.

Poser la question, *dreadnought ou submersible*, après dix-huit mois de guerre, est, semble-t-il, la résoudre ; aussi aucun lecteur ne sera-t-il surpris des conclusions que M. Guihéneuc est amené à formuler, après avoir exposé, dans un volume fort intéressant, les données du problème. L'auteur n'est pas marin et, s'il l'était, il écrirait aujourd'hui l'histoire peut-être avec son sang et non avec de l'encre, mais il fréquente depuis assez longtemps le ministère de la marine pour avoir pu se documenter fortement et traduire avec une plume avertie l'opinion de nombreux officiers et ingénieurs. Ceux-ci sont d'ailleurs, pour la plupart, des convertis de la dernière heure et la « jeune marine » d'aujourd'hui ressemble aussi peu à celle de l'amiral Aube qu'un submersible au fameux bateau-canon. Quoiqu'il en soit, M. Guihéneuc a fort bien tiré de la guerre maritime actuelle les enseignements qu'elle nous a apportés sur la question des sous-marins. Avec l'auteur, nous reconnaîtrons volontiers que l'ère des cuirassés paraît close et que ceux-ci doivent céder la place aux « immersibles » dont les bateaux allemands qui sillonnent la Méditerranée peuvent être considérés comme les prototypes. Certains faits de la guerre sont inexactement rapportés, ce qui est tout à l'honneur de la discrétion des hauts fonctionnaires de la marine ; certaines affirmations de l'auteur sont peut-être un peu trop absolues, par exemple lorsqu'il ne paraît pas admettre que le sous-marin puisse trouver un adversaire, mais, malgré ces légères imperfections, l'ouvrage est d'un haut intérêt et d'une grande valeur documentaire. Le chapitre consacré au moteur du sous-marin est particulièrement digne d'attention, car le moteur idéal est encore à trouver — à appliquer, dirait M. Guihéneuc — et l'on sait que, jusqu'à ce jour, les moteurs des sous-marins français sont extrêmement défectueux. En résumé, on sera d'accord avec l'auteur pour conclure que des immersibles assez grands pour être réellement autonomes pourront satisfaire à peu près à toutes les exigences de la guerre, à l'exception de l'attaque des places fortes. Pour cette besogne, le cuirassé est nécessaire; mais, là encore, le dreadnought sera inutile, le sous-marin l'empêchant de tenir la mer. Nous devons donc, semble-t-il, dire adieu à ces énormes cuirassés, aussi puissants qu'inoffensifs et la bourse des contribuables ne les regrettera pas.

J. C. T.

Nos Finances pendant la guerre, par Georges Lachapelle. Paris, Colin. 1915, in-18 de vi-306 p. — Prix : 3 fr. 50.

En lisant ces sérieuses études, qui n'intéressent pas seulement les spécialistes, on sent combien étroitement l'histoire financière est liée à l'histoire générale et aide à s'en rendre compte. Un tiers du volume est consacré aux budgets *d'avant la guerre*, aux derniers surtout, dans lesquels l'intérêt national fut trop souvent sacrifié aux intérêts de parti. M. Georges Lachapelle le montre clairement ; et c'est sans doute pour ne pas faire œuvre de polémiste qu'il s'est abstenu de rechercher par quels cabinets furent le plus réduites les demandes de crédits de ces services de la guerre, qui furent si âprement critiqués au Sénat le 13 juillet 1914. L'étude de nos finances *pendant la guerre* ne porte que sur la première année de guerre. Après un rapide exposé des mesures financières prises en Angleterre et en Allemagne, l'auteur passe successivement en revue ce qui a été fait chez nous par la Bourse de Paris et la Chambre syndicale des agents de change, les grandes sociétés de crédit, la Banque de France ; et sur la formation historique, la fonction normale de ces divers organes de la vie économique, il donne de copieux et précis renseignements. Il montre enfin quel a été le rôle du ministre des finances, trouvant habilement d'abondantes ressources dans les bons, puis dans les obligations de la Défense nationale, s'efforçant de dégager le marché sur lequel pesait l'emprunt de juillet 1914 et tant d'effets de commerce prorogés par le *moratorium*. Les éloges sans réserve dont est ici comblé M. Ribot sont certainement mérités en grande partie. A la merveilleuse souplesse d'esprit et à l'infatigable activité qu'il déploie en sa verte vieillesse, on pourrait cependant souhaiter qu'il joignît un peu plus de fermeté, et que le régime politique lui permît de moins céder aux exigences des mauvaïs politiciens. N'est-il pas mélancolique de penser que le ministre dont on nous fait, en ce livre, relire et admirer tant de pages lucides, est celui qui vient de faire décider la mise en application de cet impôt global sur le revenu, qui risque d'avoir de si graves inconvénients et qui, au début du moins, rendra si peu, alors que l'on aurait pu obtenir de si larges ressources, — M. G. Lachapelle l'indique bien — de relèvements de taxes auxquelles le public est habitué ?

Baron Angot des Rotours.

Poèmes comtois de la guerre, 1914-1915, par divers. Besançon, Charles Richard, s. d. (1916), in-12 de 89 p. (Se vend au profit des blessés). — Prix : 0 fr. 60.

Le premier de ces poèmes a pour auteur un ancien instituteur, M. Frédéric Bataille ; le dernier est l'œuvre d'un sénateur qui a été

ministre, taquine la muse à ses heures de loisirs et s'appelle M. Georges-Trouillot.

De celui-ci, la pièce *Sous le drapeau* a vraiment de l'allure. Le sénateur poète, ayant célébré le drapeau, se demande si l'union présente de tous les Français durera.

.... On ne sait pas (déclare-t-il).
. . . .
Ce qu'on sait, c'est que le dommage
Serait grand si c'était fini
Du rêve dont voici l'image
Dans ce drapeau, phare béni

Où brille une immortelle gloire,
Qui, flamboyant sur le chemin,
Fait vivre en trois couleurs, l'histoire
D'hier, d'aujourd'hui, de demain.

Parfait ; toutefois le sénateur poète ne dit pas ce qui devrait être au moins tenté après la paix victorieuse pour que l'union sacrée se perpétue....

Un autre ministre, sénateur également, M. Ch.-M. Couyba, nous donne un morceau intitulé : *Honneur aux blessés*, lequel a son mérite. Mais bien certainement l'une des meilleures pièces du recueil est celle de M. Ch. Grandmongin : *La Culture allemande*. Elle débute ainsi :

Le soldat, on en a grand soin,
A coup de botte, à coup de poing,
Sans que jamais il se défende :
Dans sa terreur il est muet
Ainsi qu'un animal de trait : —
Il a la culture allemande !

Je regrette vraiment de ne pouvoir faire de plus amples citations. Je vais du moins mentionner ici les noms de ceux qui ont collaboré à ce petit livre, en suivant l'ordre alphabétique : Frédéric Bataille, Dr Léon Chapoy, Edmond Chapoy, Jean Du Clos (Annie Dessirier), Ch.-M. Couyba, Nela Dirco, Charles Dornier, Alphonse Gaillard, Élie Gérard, comtesse E. de Grivel, P. Guichard, Charles Grandmongin, Marguerite Henry-Rosier, Léon Monnier, Ernest Pennel, chanoine Perrin, Richard Saint-Lothain, Albert Roussel, Gaston Strarbach, Charles Thuriet, Georges Trouillot.

J'aurais bien voulu, cependant, donner une idée des deux pièces de M. Richard Saint-Lothain : *Un Duel* et *le Lion de Belfort*, qui ont une originalité particulière, mais la place dont je dispose est limitée. Je me dédomonagerai un peu en notant l'interprétation suivante, ac-

tuelle, de la devise populaire de la Franche-Comté d'autrefois, que le poète a imprimée sous le titre du recueil :

— Comtois ployé sous ta blessure,
A moi de ton plein gré rends-toi !
— A toi, Boche, nenny, ma foi !...
De mon gré ?... quelle flétrissure !...
Nenny !... Prends garde à toi !

Il m'est agréable de constater que ce volume s'offre comme un témoignage de l' « union sacrée », car y on trouve réunis des parlementaires, un instituteur, un prêtre, des dames, des écrivains d'opinions politiques différentes, toute la lyre comtoise, si j'ose dire, laquelle a fait œuvre de vif et réconfortant patriotisme. E.-A. Chapuis.

Le Secret du sous-marin, *épisode de la guerre de 1914-1915*, par Guy Thorne ; trad. de l'anglais. Paris, Lethielleux, s. d., (1915), in-12 de 196 p. — Prix : 1 fr. 25.

Dans ce livre d'actualité, nous retrouvons les qualités qui donnent au roman de Guy Thorne une légitime popularité chez nos alliés : la couleur, l'imagination heureuse, l'imprévu, la note dramatique et une moralité parfaite. Ajoutons que, d'après les récits d'espionnage qui nous arrivent depuis la guerre, celui-ci, tout sensationnel qu'il paraisse, renferme peut-être un élément de vérité, et le docteur Upjelly, espion de marque, a probablement des pareils en chair et en os, dont l'Angleterre, comme la France, ne s'est pas défiée à temps. Les incidents qui font découvrir un centre important d'espionnage dans une maison solitaire du Norfolkshire, les manœuvres hardies, par lesquelles un officier de marine anglais déjoue les projets de l'ennemi sont racontées avec entrain et le lecteur, habilement tenu en haleine, n'est rassuré qu'à la dernière page du volume sur le sort des sympathiques conjurés. Ajoutons qu'une note humoristique vient à propos se mêler à la note dramatique, qui domine forcément le récit, et qu'un mariage en perspective permet d'y introduire deux charmantes jeune filles, Doris et Majorie, qui jouent un rôle non sans importance dans l'entreprise habilement menée par le commandant Carey. Ce petit volume aura un succès appréciable auprès des jeunes lecteurs français. Comtesse de Courson.

— M. le vicomte Maurice de Lestrange poursuit la publication du recueil sur *la Question religieuse en France pendant la guerre* (Paris, P. Lethielleux, in-16), dont nous avons annoncé en son temps le premier fascicule (*Polybiblion* d'avril 1915, t. CXXXIII, p. 163). Nous

avons sous les yeux les nos 2 (1915, 159 p.) et 3 (1915, 187 p.) de ce recueil, respectivement relatifs aux mois de novembre-décembre 1914 et janvier-mars 1915. Six chapitres forment la 2e série : l'Affaire Etchart (le curé de Saint-Étienne-de-Baïgorry poursuivi pour un sermon) ; — La France, l'Angleterre et le Vatican ; — La Question du retour des religieuses ; — Le Gouvernement et les catholiques ; — La Lutte anti-religieuse (prière dans les hôpitaux, calomnies contre le clergé, etc.) ; — Variétés (aumôniers militaires, prières nationales) ; la 3e série comporte les rubriques : I. Le Luthéranisme, les Papes, Voltaire, saint Vincent de Paul et le « Temps » ; — II. Le Discours du Pape au consistoire ; — III. Les Prières pour la paix ; — IV. Variétés (propagande cléricale, liberté de conscience dans les hôpitaux, etc.). M. le vicomte de Lestrange a réuni là, outre quelques documents officiels ou officieux, des extraits de journaux, de diverses nuances soit religieuses, soit politiques, qui sont un écho de la lutte douloureuse engagée contre les catholiques au détriment de l'union sacrée. Recueil intéressant et utile, bien qu'on puisse discuter le choix fait de tel ou tel article.

— Nous avons signalé l'initiative prise par M. le recteur de l'Académie de Grenoble pour provoquer de la part des instituteurs de son ressort des notes sur la vie du pays pendant la guerre et les mesures par lesquelles M. le ministre de l'instruction publique a voulu étendre cette enquête à tous les pays et augmenter le nombre des enquêteurs en s'adressant notamment aux sociétés savantes. Mgr Charles Bellet, président de la Société d'archéologie de la Drôme, qui, de son côté, avait été préoccupé de la même question dès le début de la guerre, a prononcé le 29 septembre dernier, devant la compagnie savante dont il dirige les travaux avec tant de compétence, un discours sur *le Rôle de l'histoire locale pendant la guerre* (Valence, imp. de Céas et fils, 1915, in-8 de 26 p.). Il y insiste notamment sur la part qui revient au clergé local dans cette étude de la vie du pays pendant la guerre. Il indique aussi comment chaque membre d'une société savante peut, dans son entourage immédiat, dans la localité qu'il habite, si humble soit-elle, collaborer par ses informations personnelles, par son soin à recueillir « tous les renseignements qui se dégagent soit de la constatation des faits matériels, soit de l'observation des phénomènes psychologiques », collaborer à cette œuvre de l'histoire locale. Est-il besoin de dire que la lecture de ce travail intéresse toutes les sociétés savantes de France et leurs membres ?

— M. J. Champcommunal, professeur à la Faculté libre de droit de Limoges, a donné, le 27 février 1915, à l'hôtel de ville de Limoges, une conférence fort intéressante sur *les Lois de la guerre (guerre sur terre), leur violation systématique par l'Allemagne* ; *réparations et sanctions*, laquelle vient de paraître en brochure (Paris, Librairie de

droit usuel, 1915, in-8 de 26 p. Prix : 1 fr. 50). L'auteur ayant dit ce que furent les conventions de La Haye, considérées par les Allemands, dès le début de la guerre comme des chiffons de papier, établit que les envahisseurs ont, par ordre des chefs, volé, pillé, violé, incendié partout où ils ont passé et massacré aussi, sans motifs, des populations inoffensives. « Plus la guerre est faite impitoyablement, ont osé écrire les théoriciens teutons, plus elle est humaine au fond, car elle prendra fin plus vite. » D'autres ont dit : « Soyons durs. » Ces piètres psychologues se sont trompés : leurs brutalités, les horreurs qu'ils ont commises n'ont excité, parmi leurs adversaires, que des haines terribles ; elles ont aussi affermi leur résolution d'en finir à tout prix avec le militarisme prussien, fléau de l'Europe. M. Champcommunal conclut naturellement que les torts causés devront être réparés et qu'il faudra punir les coupables, quelle que soit leur qualité. Il ajoute que ceux qui ne pourraient être appréhendés devraient être condamnés par contumace, avec entente entre les puissances alliées, ce qui interdirait pour longtemps aux criminels l'accès d'une notable partie du monde civilisé (Europe et colonies). A défaut d'une peine plus sévère, cette sorte de proscription n'en serait pas moins fort gênante pour celui qui l'aurait encourue.

— Pour la troisième fois nous mentionnons ici l'*Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914* de M. Jean Bernard, dont les fascicules 4 et 5 viennent de nous parvenir (Paris, Berger-Levrault, gr. in-8 à 2 colonnes, paginés 195 à 322, avec 40 grav., portraits et facsimilés. Prix du fascicule : 0 fr. 75). La première couverture des fascicules 4 et 5 représente, sur la carte formant la partie principale de cette couverture, le Front des armées, figuré par une ligne rouge, aux dates des 25 et 30 août 1914. Rien ne saurait mieux résumer le contenu des deux présentes livraisons que l'énoncé de leurs sommaires, savoir : Fascicule 4 : Les Allemands en Turquie. L'Italie neutre. L'Ultimatum du Japon. La Prusse et le Droit divin. Les Hohenzollern. La Mission de Liège. L'Offensive en Alsace. L'Entrée à Mulhouse. Les Représailles allemandes. L'Avance en Lorraine. — Fascicule 5 : Gerbéviller la Martyre. Le Dévouement de Sœur Julie. L'Héroïque Grand Couronné de Nancy. Les Allemands en Belgique. Les Fusillades en masse. Le Sac d'Aerschot. Les Massacres de Dinant. Le Crime de Louvain. Récits de témoins neutres.

— Les trois derniers fascicules parus de la collection des *Pages d'histoire 1914-1915*, de la maison Berger-Levrault, sont les suivants : N° 85. *La Diplomatie française. L'Œuvre de M. Delcassé*, par M. Georges Reynald. L'œuvre de M. Delcassé est trop connue, vraiment, pour qu'il soit utile de la rappeler ici. Il suffira de dire que la carrière politique de l'avant-dernier ministre des affaires étrangères

de la République a été fort bien résumée par M. G. Reynald et qu'elle sera lue par tout le monde avec un vif intérêt (in-12 de 70 p., avec portrait. Prix : 0 fr. 60). — N° 86. *Les Communiqués officiels depuis la déclaration de guerre.* XVI. *Du 1er au 31 octobre 1915* (suite chronologique des dépêches du gouvernement français), avec, en annexe, divers documents, entre autres : l'ordre du jour du général Joffre, du 27 octobre 1915, et une relation des combats de Champagne (7 octobre) (in-12 de 70 p. Prix : 0 fr. 60). — N° 87. Le petit volume que M. A. de Pouvourville consacre aux *Terres meurtries* est écrit en style vivant, alerte, coloré, poétique aussi. La table des matières indique quelles sont les régions si joliment décrites par l'auteur : La Barrière de Meuse. Sur les côtes. La Voëvre. Le Pays des forges. Le long de la Moselle. Le Grand Couronné de Nancy. Les Grands Jours de Lorraine. La Ville aux portes d'or (Nancy). La Loutre noire. De Lunéville à Sarrebourg. On ne saurait à l'heure actuelle trouver une lecture plus agréable.

— *La Monographie du Legrincheux, d'après les remarques, observations et expériences personnelles de l'auteur, faites en temps de paix comme en temps de guerre,* due à M. Christophe (Paris, Colin, 1915, in-8 de 69 p., avec de nombreux dessins de l'auteur. Prix : 1 fr. 25) offre un mélange d'idées justes, bonnes, parfois même excellentes et de raisonnements fort discutables. Comme le but de M. Christophe est de combattre le pessimisme que, au même degré que lui, au moins, nous jugeons dangereux et détestable à l'heure présente, nous ne pouvons qu'approuver, tout en faisant les restrictions nécessaires. Ainsi, par exemple, pourquoi dire uniquement que l'Italie s'est jetée dans les bras de l'Allemagne en raison de « la perpétuelle crainte de voir la France rétablir le pouvoir temporel du Pape » (p. 17), alors que le silence est gardé sur ce qui s'est passé après l'établissement de notre protectorat sur la Tunisie ?... A la page 25, M. Christophe soutient contre Legrincheux une opinion abasourdissante. Les deux pages suivantes, relatives à « Jeanne la Bonne Lorraine », eussent été supprimées avantageusement, de même que le chapitre « Ne soyons pas exclusifs. » Par contre, nous ne saurions trop louer la plupart des autres petits chapitres, qui sont de nature à apporter un peu plus de calme et aussi de bon sens aux impatients de l'arrière.

VISENOT.

OUVRAGES D'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX ET DE PIÉTÉ

ENSEIGNEMENT. — 1. *Exposition de la morale catholique. Morale spéciale.* IV. *La Charité.* I. *Sa nature et son objet. Carême 1914*, par le R. P. M.-A. JANVIER. Paris, Lethielleux, s. d., 1915, in-8 de 391 p., 4 fr. — 1 bis. *Exposition de la morale catholique,* V. *La Charité.* II. *Ses effets. Carême 1915*, par le R. P. M.-A. JANVIER. Paris.

Lethielleux, s. d., 1915, in-8 de 364 p., 4 fr. — 2. *Tesoro del sacerdote o repertorio de liturgia, oratoria y theologica pastoral*, por el José Mach e P. Juan B. Ferreres. Barcelona, Subirana, 1914, 2 vol. in-8 de xxviii-810 et x-959 p. — 3. *Homélies et sermons de Mgr* de Keppler ; trad. par l'abbé Léon Douadicq. Paris, Lethielleux, s. d., in-8 de viii-416 p., 3 fr. 50. — 4. *Les Questions d'Yvonne*, par L. J. C. Paris, Mignard, s. d., 3 vol. in-18 de xii-158, x-244 et xii-364 p., 1 fr. 50, 1 fr. 80 et 2 fr. 40.

Famille. — 5. *La Femme au foyer*, par Mgr Tissier, évêque de Châlons. Paris, Téqui, 1915, in-12 de xx-322 p., 3 fr. 50. — 6. *L'Église et l'Enfant*, par Jules Grivet. Paris, Beauchesne, s. d., in-16 de 48 p., 0 fr. 50. — 7. *Trente et une Lectures pour la jeunesse chrétienne de nos jours*, par l'abbé Louis Pigeon et Léon Dupont. Paris, Mignard, 1915, in-32 de 127 p., 0 fr. 40 ; cartonné toile, 0 fr. 60.

Spiritualité. — 8. *Méthode de direction spirituelle, ou l'Art de conduire les âmes à la perfection chrétienne par les voies ordinaires de la grâce, enseigné en quatre traités*, par le R. P. Jean-Baptiste Scaramelli, suivie de 180 plans de sermons, trad. par l'abbé J.-J. Rudeau. 12e édit. Paris, Téqui, 1915, 4 vol. in-12 de viii-431, 381, 433 et 412 p., 10 fr. — 9. *Le Guide spirituel, ou le Miroir des âmes religieuses*, par le B. Louis de Blois ; trad. par l'abbé F. de Lamennais. Nouv. édit. suivie des *Maximes spirituelles de saint Jean de la Croix*. Paris, Téqui, 1915, in-32 de xvii-184 p., 1 fr. — 10. *L'Immolation chrétienne*, par M. Moisson. Paris, librairie des Saints-Pères, s. d., in-18 de viii-195 p., 2 fr. — 11. *Vers le bonheur par le devoir*, par Mme François Arold. Lyon et Paris, Vitte, 1916, in-18 allongé de viii-283 p., 2 fr.

Piété. — Dévotions. — 12. *Votre pain quotidien. La Sainte Communion d'après les derniers décrets eucharistiques*, par l'abbé Guéret. Avignon, Aubanel, s. d., in-18 de vii-138 p., 0 fr. 60. — 13. *Le Sacré-Cœur*. Montligeon (Orne), imp.-librairie de Montligeon, s. d., in-12 relié de 527 p., 3 fr. — 14. *A la France. Appels et moyens de salut. Chemin de croix pour la France*, par l'auteur de *Comment il faut aimer le bon Dieu*. Paris, Bonne Presse, s. d., in-32 de 157 p., 0 fr. 40. — 15. *Méditations sur le chemin de la croix*, par l'abbé H. Perreyve. 17e édit. Paris, Téqui, 1915, in-32 de xii-256 p., 1 fr.

Temps de guerre. — 16. *Mois de Marie pour le temps de la guerre à l'usage des fidèles et des soldats*, par l'abbé Beaupin. Paris, Bloud et Gay, 1915, in-12 de 256 p., 2 fr. 40. — 17. *La Patrie. Conférences, discours et allocutions*, par le R. P. M.-A. Janvier. Paris, Lethielleux, s. d., 1915, in-12 de 119 p., 1 fr. — 18. *Leçons de la guerre*, par l'abbé Claude Bouvier. Lyon et Paris, Vitte, 1915, in-18 de 81 p., 1 fr. — 19. *Les Paroles de la guerre (août 1914-août 1915)*, par Mgr Gauthey, archevêque de Besançon. Paris, Téqui, 1916, in-12 de xii-367 p., 3 fr. 50. — 20. *Nos Alliés du ciel*, par l'abbé Stéphen Coubé. 2e édition. Paris, Lethielleux, s. d. (1915), in-12 de xxvii-245 p., 3 fr. — 21. *Du champ de bataille au Ciel*, par le chanoine Coubé. Paris, de Gigord, 1916, in-12 de 362 p., 2 fr. 50. — 22. *Force et lumière pour le temps de l'épreuve*, par l'abbé Émile Favier. 2e édit. Paris, Lethielleux, 1915, in-12 de viii-159 p., 1 fr. 50. — 23. *Ne crains pas ! Élévations et prières du soldat en temps de guerre*. Paris, Maison de la Bonne Presse, in-16 de 83 p. — 24. *Près de nos morts. Allocutions patriotiques*, par l'abbé Thellier de Poncheville. Paris, Bloud et Gay, 1915, in-16 de 32 p., 0 fr. 50. — 25. *La Prière pour les morts dans la liturgie romaine*, par l'abbé Ch. Guillemant. Paris, de Gigord, 1915, in-16 de 210 p., broché, 0 fr. 75 ; cartonné toile, 1 fr. 15.

Enseignement. — 1 à 4. — Dans ses Conférences à Notre-Dame de Paris le R. P. M.-A. Janvier continue son *Exposition de la morale catholique* par cette autre vertu de la morale spéciale qui est *la Charité* ; pendant les carêmes de 1914 et 1915 il en a étudié d'abord la nature et l'objet, ensuite les effets : ces remarquables conférences viennent d'être publiées en deux volumes qui forment la suite de cette précieuse collection. C'est la même doctrine, celle de la tradition catholique, qui « oriente toujours les aspirations des âmes généreuses vers les

biens éternels. » En caractérisant ainsi le bien réalisé par la parole de l'éminent orateur, S. E. le cardinal Merry del Val poursuit sa lettre au R. P. Janvier en le félicitant au nom du Saint-Père « de s'appuyer sur l'enseignement des docteurs scolastiques. » Un tel témoignage suffit à l'honneur du conférencier de Notre-Dame, digne continuateur de cette œuvre si providentiellement opportune. Le développement de la thèse se résume en ces quelques mots : Amitié surnaturelle établie de l'homme à Dieu par la charité et réciprocité de la part de Dieu à l'égard de l'homme ; l'amour commandé par la charité : amour de soi, amour du prochain, amour de la patrie, amour de l'Église : tels sont dans le 1er volume les sujets traités par les six conférences dominicales. Les instructions de la retraite pastorale ont pour objet l'obligation de cette vertu, ses qualités, l'ordre qu'elle doit suivre, l'idéal de la charité tel qu'il apparaît dans la passion de Notre-Seigneur, et le pain de la charité qui est l'Eucharistie. Le second volume contient les conférences du carême 1915 sur les effets de la charité qui sont la joie, la paix, la miséricorde. L'occasion se présentait d'aborder le sujet si actuel de la guerre : le R. P. Janvier l'a traité avec cette correction et cette maîtrise que réclamait cette question si délicate et si complexe ; il y a ajouté très opportunément l'examen des maux de la guerre, des excès que la charité condamne. L'aumône a été le sujet des instructions de la retraite : aumône dans l'ordre physique, dans l'ordre intellectuel, dans l'ordre moral, l'aumône du pardon, surtout au Calvaire ; l'aumône de l'expiation dans l'Eucharistie. Conférences et instructions sont reprises, selon l'usage, dans de lumineux résumés que précèdent des notes explicatives et la nomenclature des ouvrages consultés.

— L'œuvre du R. P. José Mach sous ce titre : *Tesoro del sacerdote* est bien réellement un trésor : c'est un riche *répertoire* des principales questions que doit savoir et aussi mettre en pratique le prêtre pour se sanctifier lui-même et pour sanctifier les autres : à la fois traité de liturgie, de prédication et de théologie pastorale. Disons aussitôt qu'il en est à sa 14e édition, celle-ci notablement augmentée et surtout corrigée d'après les dernières constitutions apostoliques, les récents décrets des Sacrées Congrégations romaines, les conciles provinciaux et les nouvelles dispositions du droit civil, travail complémentaire très précieux dû aux soins du P. Juan B. Ferreres, lui aussi de la Compagnie de Jésus. L'ouvrage a deux gros volumes très compacts et pleins de choses. Le 1er volume — après quelques pages d'Introduction — s'ouvre par les traités sur le caractère et la vie personnelle du prêtre : sainteté, science, sanctification des œuvres, oraison mentale ; puis ce sont d'autres traités sur les devoirs du prêtre : office divin et tout ce qui concerne la liturgie, le saint sacrifice de la messe, etc.,

ces traités constituent la 1re partie de l'œuvre ; dans la seconde, l'érudit et pieux auteur traite du zèle pour les âmes, des obligations spéciales des curés, de l'ordre qui doit régner dans la paroisse, de l'expédition des documents, du gouvernement spirituel de la paroisse, en particulier de la sollicitude du curé pour les enfants et les infirmes, de la direction des âmes, du sacrement du mariage, de la prédication, des moyens extraordinaires pour produire des fruits dans les âmes, des missions paroissiales. Ce bref résumé donne une idée suffisante de l'enseignement que renferme ce *Trésor du prêtre* ; ce qui garantit son orthodoxie, la sûreté de sa doctrine, son utilité pratique, c'est d'abord le témoignage autorisé de la Sacrée Congrégation des Rites, qui déclare cette œuvre « très recommandable et très soignée ; » ce sont des approbations épiscopales qui la considèrent comme « très utile à tous les prêtres ; » c'est la faveur avec laquelle depuis de longues années elle a été généralement accueillie. Mais elle est écrite en espagnol et notre clergé français ne la connaît pas. Nous faisons des vœux pour qu'une traduction, sous la conduite du R. P. Ferreres, permette enfin aux prêtres de France de puiser à pleines mains dans ce riche répertoire.

— M. l'abbé Douadicq nous a heureusement prévenus pour les *Homélies et sermons* de Mgr de Keppler ; grâce à la traduction qu'il nous en donne, nous pourrons goûter cette prédication, formée de discours, où l'on ne dort pas, d'abord parce qu'ils sont courts, ensuite et surtout parce qu'ils sont pleins d'intérêt et expriment clairement une doctrine aussi sûre que pratique. « Chacune de ces homélies, dit justement un critique, est conduite à la manière d'un drame dont l'action serrée se déroule dans le cadre d'une nature toute frémissante de vie... Ce qui est particulièrement instructif, c'est sa multiple manière d'envisager un même sujet et d'en tirer comme d'une mine une suite indéfinissable de sermons substantiels... » Les *homélies* commentent les évangiles et les épîtres de quelques dimanches de l'Avent, de l'Épiphanie, de la Pentecôte ; elles sont suivies de six sermons pour le Vendredi Saint, du panégyrique de S. Pierre Fourier, de quelques allocutions de circonstance, de quatre lettres pastorales sur le travail et d'un discours sur la Papauté, asile de l'autorité. Nous ajouterons, avec la *Revue du clergé français*, que la traduction « est d'une élégance et d'une aisance tout à fait remarquables. »

— *Les Questions d'Yvonne* reparaissent de temps à autre, multipliant leurs éditions en renouvelant leurs succès. L'auteur répond si bien à toutes ces questions ! Elle y met le plus vif intérêt avec sa forme dialoguée, avec ses épisodes si spirituellement racontées. Comment pourrait-on ne pas se laisser prendre à cette lecture attachante, où la gravité, et même parfois l'élévation du sujet semble disparaître

sous la parole vive et entraînante de la parfaite catéchiste? Ces trois volumes, dont nous reparlons volontiers, forment une petite *Somme théologique*, à l'usage des enfants — mais dont des intelligences plus développées pourraient se contenter et retirer le meilleur profit. « Je n'y trouve rien à reprendre, dit la censure épiscopale, ni dans le fond qui est d'une doctrine parfaitement exacte, ni dans la forme qui est fort intéressante... » On peut dire de chacun de ces trois volumes ce qu'écrivait le vénéré curé de Sainte-Clotilde, du deuxième volume qui venait de voir le jour et qui était consacré à la morale : « Ayant été, l'an passé, de bonnes théologiennes, Yvonne et ses amies sont aujourd'hui des moralistes aussi exactes que persuasives... qu'il s'en aille donc, votre nouveau volume, vers les enfants auxquels il est destiné ! Qu'il accomplisse avec le succès obtenu par son devancier sa tâche de catéchiste et d'apôtre ! » C'est aussi notre vœu très sincère, bien sûrs qu'il sera réalisé !

Famille. — 5 à 7. — Mgr l'évêque de Châlons définit en ces termes son livre récent : *La Femme au foyer* : « Ce livre n'est pas un manuel de piété. Il se présente aux lectrices comme un code pratique de morale domestique. » Et c'est bien le livre opportun. La société, de plus en plus malade, ne peut se guérir qu'en améliorant la famille et cette amélioration ne peut s'accomplir que par *la Femme au foyer*. Monseigneur Tissier continue en nous assurant que toutes les questions qui touchent à la vie personnelle des femmes et à la vie intime au foyer des épouses et des mères, y sont étudiées avec une sincérité apostolique et y reçoivent une solution chrétienne, la seule pleinement satisfaisante. Nous disons donc à nos lecteurs, à nos lectrices surtout : Faites comme nous, lisez attentivement ce livre et, comme nous, vous pourrez reconnaître que tout ce qu'il y avait à dire sur les graves responsabilités de la femme, sur ses attitudes morales soit en général, soit au foyer, sur les péchés actuels de la famille a été bien fidèlement exposé et doit être sérieusement médité pour arriver à rendre le foyer réellement chrétien. Il ne nous appartient pas de faire l'éloge d'un livre dont l'auteur se recommande et par sa haute situation et par les succès d'un apostolat déjà si fécond. Nous nous bornons à désirer l'accomplissement du vœu qu'il formule, dans son Avant-propos : « Voir se réaliser en soi et dans la famille l'idéal de devoirs chrétiens et de vertus françaises qu'il propose. »

— Le devoir d'une mère, c'est surtout la formation de l'enfant, et cette formation doit être religieuse ; ce que démontre le R. P. Grivet dans sa brochure : *L'Église et l'Enfant*. Cinquante pages à peine disent tout ce qu'il faut dire à ce sujet et parce que cette brochure est courte, elle a cet avantage que tout le monde peut se la procurer et la lire ; à la dernière ligne on sera de l'avis de l'auteur qui conclut

ainsi : « Donc pas d'éducation qui n'ait Dieu comme principe et comme fin ; l'Église seule est capable de donner cette éducation. »

— Le petit opuscule, qui contient les *Trente et une Lectures* de MM. Pigeon et Dupont *pour la jeunesse chrétienne de nos jours* sont bien de nature à faciliter cette œuvre de laquelle dépend le salut des nations. Ces pages, courtes mais bien remplies, contiennent chacune à son tour d'excellentes méditations sur la vie chrétienne, vertus à pratiquer, dangers à éviter, exercices de piété à accomplir, etc., et puis la sainte messe et les vêpres ; tout un petit manuel dont le format très modeste n'occupe presque point de place et son usage, c'est-à-dire sa lecture, peut lui faire produire les meilleurs fruits. Prenez donc et lisez.

Spiritualité. — 8 à 11. — Ce sont quatre volumes que nous offre M. l'abbé Rudeau, le savant et pieux traducteur de la *Méthode de direction spirituelle* par le R. P. J.-B. Scaramelli, quatre volumes dont chacun contient un traité spécial pour former un tout complet en vue d'enseigner *l'Art de conduire les âmes à la perfection chrétienne*. C'est dire l'importance de cette œuvre au point de vue spirituel surtout. Ce qui ajoute à sa valeur c'est le verdict impartial et incontestable de l'opinion qui, instruite par une longue et sérieuse expérience, s'est déclarée en sa faveur. Nous en avons pour garant la parole d'un vénérable docteur en théologie qui, s'informant à Rome même, de quel livre d'ascétisme il devrait se servir pour étudier cette branche de la spiritualité, reçut pour toute réponse l'indication de la *Méthode de direction*, du P. Scaramelli, la seule, lui disait-on, « qui soit le guide le plus sûr, le plus complet, le plus capable de conduire au but. » 1er volume : traité des moyens et des secours nécessaires pour arriver à la perfection chrétienne. — 2e volume : traité des empêchements qui s'opposent à la perfection chrétienne et les moyens de les surmonter. — 3e volume : traité des vertus morales considérées comme dispositions prochaines pour la perfection. — 4e volume : traité des vertus morales et surtout de la charité qui est l'essence de la perfection chrétienne. Ce dernier volume contient en outre cent quatre-vingts plans de discours sur la matière dont le développement remplit les pages de tout l'ouvrage : plans de discours adaptés, en double, à toutes les fêtes de Notre-Seigneur, aux dimanches de l'année et aux fêtes d'un grand nombre de saints, avec indication précise des pages où se trouvent les sujets à traiter. C'est un vrai service rendu aux directeurs spirituels qui peuvent ainsi, sans trop de labeurs, mettre à profit l'enseignement de l'admirable maître que fut le P. Scaramelli.

— Un autre maître non moins recommandable est le B. Louis de Blois, qui résume dans son *Guide spirituel, ou le Miroir des âmes reli-*

gieuses toute la haute science de la direction des âmes. La nouvelle édition qui vient de paraître est la traduction qu'en a faite l'abbé F. de Lamennais ; dans sa Préface, où il nous retrace la vie et les vertus du B. Louis de Blois, le traducteur, épris du charme qu'il a goûté à méditer tous les préceptes de la vie spirituelle, tous les conseils qui peuvent conduire à la perfection, se plaît à déclarer « qu'il ne connaît aucun ouvrage de ce genre, sans en excepter même *l'Imitation de Jésus-Christ*, si supérieure à d'autres égards, qui réunisse au même degré la douceur, la tendresse, la vivacité du sentiment et la naïveté de l'expression. » Ce livre se ferme sur quelques maximes spirituelles de saint Jean de la Croix.

— C'est à cette école que se forme l'esprit de sacrifice, d'où découle la pratique de *l'Immolation chrétienne* dont nous parle si pertinemment M. Moisson, dans son *Étude* d'ascétisme. Il est vrai que ce devoir de l'Immolation rentre dans le cadre des vérités que, selon Notre-Seigneur, tout le monde ne comprend pas, mais il ne dépend que de nous d'être du nombre de ceux à qui la grâce donne cette si nécessaire connaissance. Nous pourrons l'acquérir en méditant ces pages si documentées, où l'auteur nous parle si éloquemment de la croix, de l'expiation, de la pénitence, de la science de la douleur et de la bonne souffrance ou de la maladie, des exemples des saints, de Marie surtout au Calvaire, de Jésus victime d'amour dans l'Eucharistie, etc. Un motif plus pressant encore, c'est que, dans le sacrifice ou dans l'immolation, il y a une vraie et grande joie ! Saint Paul n'a-t-il pas dit : « Je surabonde de joie dans mes tribulations ! »

— *Vers le bonheur par le devoir* est un livre écrit par une grand'mère, Mme Aroud, pour sa petite-fille ; il renferme, en résumé, tous les conseils que peut donner une longue expérience de la vie, exprimés avec toute la tendresse d'un cœur deux fois maternel. D'autres petites filles en pourront profiter, qui béniront la pensée de cette grand'mère de divulguer cet enseignement si opportun. Le titre : *Vers le bonheur* est très attirant et lui vaudra de nombreuses lectrices, que ne rebutera certainement pas cette révélation : que ce bonheur s'acquiert *par le devoir*, car l'auteur a si bien fait qu'elle a rendu ce joug très doux et ce fardeau très léger ; c'est ainsi qu'elle a réalisé sa promesse d'être utile aux âmes de ces chères enfants et de mettre à les seconder dans leur tâche « toute sa foi de chrétienne et toute sa tendresse de grand'mère. » Que Dieu bénisse ces pages si remplies de l'esprit de Dieu et d'une ardente piété !

Piété. — Dévotions. — 12 à 15. — *Notre pain de chaque jour* ou *la Sainte Communion*, par M. l'abbé Guéret, peut très bien être considéré comme un excellent manuel pour la communion. Il excite puissamment à la désirer en établissant sa nécessité et ses bienfaits, en

rappelant le vœu de l'Église et le grand désir de Notre-Seigneur ; il prévoit même les objections plus ou moins plausibles qu'on peut y opposer et y répond victorieusement. Alors voici énumérées les dispositions et les conditions pour cette communion fréquente et quotidienne ; les huit derniers chapitres renferment la préparation et l'action de grâces, puis la conclusion et les trois décrets eucharistiques. Suivez donc l'impulsion que vous donne ce petit livre : Venez tous, communiez fréquemment, même les enfants, les pauvres, les pécheurs. Dieu n'excepte personne ; il veut se donner tout à tous.

— C'est dans le Sacré-Cœur de Jésus et par ce Sacré-Cœur que nous trouverons la grâce d'être mieux éclairés et de mieux comprendre les leçons de la divine Eucharistie. L'ouvrage anonyme : *Le Sacré-Cœur*, met à la portée de tous la connaissance et les bienfaits de ce Cœur qui a tant aimé les hommes, en s'immolant pour nous sur le Calvaire, ensuite chaque jour sur nos autels. C'est d'abord son histoire qui nous est racontée, c'est-à-dire ses révélations à la B. Marguerite-Marie. Puis sont indiqués les moyens d'honorer le Cœur de Jésus et la nécessité de la grâce. Nous voici maintenant transportés à Paray-le-Monial et nous relisons les grâces si précieuses accordées par le Sacré-Cœur. Enfin nous nous trouvons au milieu d'une heureuse abondance de pieuses pratiques ou de prières, parmi lesquelles le Saint Sacrifice de la messe et le chemin de la Croix occupent la place importante qui leur convient. Quelques gravures ornent le texte qui, d'ailleurs, par lui-même, offre le plus vif intérêt. Tout se réunit, jusqu'à l'élégance typographique, pour donner à ce livre le succès qu'il mérite à tant de titres.

— Nous serons alors empressés à répondre, pour la France, aux apôtres qui veulent la sauver : *Appels et moyens de salut*. Ces appels nous sont adressés par les messagers de la divine Providence : la Sainte Vierge, à la Salette, à Lourdes, à Pontmain, Notre-Seigneur Jésus-Christ à Paray-le-Monial ; ils nous recommandent la prière, la pénitence, l'amour de Marie-Immaculée, l'amour du Cœur de Jésus. Et, joignant l'exemple au conseil, l'auteur nous donne à lire un chemin de Croix pour la France, très justement adapté aux circonstances : « Priez », nous disait la Vierge de Pontmain ; « mon Fils se laisse fléchir. » Confiance et courage : Marie n'abandonnera jamais la France qui est son royaume.

— Ajoutons ici les *Méditations sur le chemin de la Croix*, par l'abbé Henri Perreyve. Ce serait un peu long comme exercice habituel de piété, mais comme lecture spirituelle, comme sujet d'oraison, il y a là de quoi nous unir étroitement d'esprit et de cœur à la passion du divin Sauveur, à nous amener à compatir à ses souffrances et à participer à ses mérites. Nous demandons, dans le *Stabat* à Marie, de nous

enivrer de la croix et du sang de son divin Fils ; nous obtiendrons cette faveur en nous rendant familière la méditation de la passion. La seconde partie du livre contient des prières à Jésus dans sa passion, d'abord pour la sainte messe, selon les formules trouvées écrites de la main même de saint François de Sales et autres exercices proposés dans le même but à la piété du lecteur.

Temps de guerre. — 16 à 25. — Notre première pensée, en ce temps d'extraordinaire épreuve, est de recourir à Marie, qui a témoigné si souvent de sa tendresse maternelle pour nous. M. l'abbé Beaupin s'en inspirait quand il préparait son *Mois de Marie pour le temps de la guerre* ; il l'a écrit *à l'usage des fidèles et des soldats*. Les fidèles, oui, et les soldats ? Et les soldats, comme les fidèles, car il y a cela de nouveau que nos armées ont été pénétrées par les idées de foi et de religion et qu'il y a, sur le front plus spécialement, un retour très prononcé et persévérant au sentiment religieux. La messe se dit dans les tranchées ou en pleine campagne, la communion s'y distribue chaque jour ; plus de respect humain et ce courage pour la fidélité à Dieu inspire l'héroïsme pour la fidélité au drapeau. Donc les soldats font le mois de Marie, et ils sont loin d'en rougir ! Nous leur recommandons le livre de M. Beaupin écrit tout exprès pour eux : qu'ils suivent ses conseils, qu'ils aient confiance en notre bonne Mère qui, en les aidant à être de bons chrétiens, en fera d'excellents Français à qui elle fera donner la victoire.

— Avec la 2e édition de *la Patrie* nous revenons volontiers au R. P. Janvier, qui publie sur ce sujet quelques *conférences, discours et allocutions* de circonstance. En voici les titres : L'amour de la Patrie commandé par la Charité ; allocution aux dames de la Croix-Rouge ; le cinquantenaire de la Société française de secours aux blessés militaires de terre et de mer ; des qualités de la prière adressée à Dieu pendant la guerre ; l'héroïsme de la Belgique pendant la guerre de 1914 ; la paix internationale. Nous n'avons pas à insister : on soupçonne bien quels attraits offrent de tels sujets traités par un tel maître.

— M. l'abbé Claude Bouvier adressait *Aux âmes chrétiennes* de sa paroisse ses *Leçons de la guerre* ; interrompu par la mort presque foudroyante du bon pasteur, cet enseignement s'adresse aujourd'hui aux âmes chrétiennes de tout le pays et nous remercions l'éditeur de cette brochure, qui permettra au plus grand nombre de profiter de ces leçons si opportunes ; elles sont au nombre de sept, sous ces dénominations : Ayons confiance ; se convertir ; servir ; la dévotion à Marie en temps de guerre ; se confier à la Providence ; l'éducation en temps de guerre ; nos morts. D'autres sujets étaient simplements indiqués et n'ont pu être traités ; les événements en ont fait naître tant d'autres

qui renferment des leçons si utiles ; prenons modèle sur l'apôtre qui laisse sa tâche inachevée et continuons la pour notre propre édification et pour le salut de notre patrie.

— Sous un autre titre : *Les Paroles de la guerre*, c'est bien le même apostolat qu'accomplit Mgr Gauthey, archevêque de Besançon, avec l'autorité qui s'attache à sa haute dignité et le prestige de sa voix éloquente. Excellente pensée d'avoir groupé dans un volume articles hebdomadaires dans la *Semaine religieuse*, allocutions de circonstance, lettres pastorales qui se rattachent à ce gros et universel bouleversement qu'est la guerre actuelle. Énumérons quelques sujets : la guerre, tenir, pour Dieu et la France, le sacrifice, haut les cœurs, honorons les funérailles des soldats, les mères des soldats de France, par la vertu de Jeanne d'Arc, le drapeau de Patay, le Sacré-Cœur, etc., lettres pastorales sur la guerre, sur la mort de Pie X, sur l'élection de Benoit XV, sur une neuvaine à la Bienheureuse Jeanne d'Arc, à Notre-Dame de l'Assomption, mandement du Carême sur les enseignements de la guerre : collection très intéressante et d'une incontestable opportunité, soit pour l'enseignement à retirer de cette épreuve patriotique, soit pour encourager tous les cœurs à ne pas se troubler ni fléchir si l'épreuve se prolonge : ayons confiance; nos espoirs ne seront pas confondus.

— *Nos Alliés du Ciel* viendront à notre aide ; nos *alliés :* le mot peut rester, il est très justifié par l'auteur de ce livre, M. le chanoine Coubé, qui invoque tour à tour nos saints livres, les déclarations du Saint-Siège, les faits même de l'histoire de la Papauté depuis saint Anastase juqu'à Pie X, l'assistance dix fois séculaire de nos saints et de nos saintes à la suite de Notre-Dame et de saint Michel, saint Denis, saint Martin, sainte Geneviève, saint Remy, sainte Clotilde, saint Louis, Jeanne d'Arc, la Bienheureuse Marguerite, dont le patriotisme ne saurait faiblir. Ces pages émouvantes racontent ces merveilleux épisodes de notre histoire où apparut si visiblement la main de Dieu dans nos Gestes. Ces saints, au Ciel, forment une phalange d'amis et de protecteurs sur l'intercession desquels Dieu nous permet de compter. Nous sommes très reconnaissants à M. le chanoine Coubé d'avoir mis en évidence ces glorieux patriotes français que Dieu a appelés et retient auprès de lui pour nous assurer toujours de sa bienveillance. Sans doute, comme autrefois Israël, la nation française n'a pas toujours répondu dignement à l'action paternelle de Dieu à son égard, mais ses égarements ne sont pas le fait de la nation elle-même et si elle en subit les conséquences, elle montre bien aujourd'hui qu'elle expie ces fautes. Son repentir, ses supplications offerts à Dieu par nos Alliés du Ciel seront agréés et nous obtiendront ses bienfaits.

— Et sur le chemin du Ciel, un autre livre du même auteur nous

montre les âmes de nos héros, victimes de leur dévouement pour la patrie ! Quelle longue et glorieuse théorie de nos soldats martyrs *Du champs de bataille au Ciel !* Lisez ces pages où sont reproduits des faits si nombreux et si édifiants. C'est l'âme de la France qui palpite sous la main de l'auteur : cette guerre resplendit du surnaturel ; la mort, c'est la prima donna ; plus de respect humain ; les églises sont trop petites ; médailles et médailles ; le crucifix aux mains des mourants ; le chapelet arme de victoire ; l'absolution et nous vaincrons ; ils meurent en règle avec Dieu ; au Ciel, ils sont heureux et ainsi dans plus de quarante chapitres. D'où la conclusion bien légitime, que jamais armée française n'a donné de pareilles preuves de foi et de piété, de dévotion à la Sainte Vierge et à la sainte Eucharistie : radieuse consolation de penser que nos soldats morts dans l'amitié du Seigneur sont allés se joindre à nos alliés du Ciel pour obtenir par de plus efficaces instances le secours que Dieu, à son heure, sera fidèle à nous donner.

— En attendant il nous faut *Force et lumière pour le temps de l'épreuve.* M. l'abbé Favier nous indique la source de cette force et le foyer de cette lumière, dans l'enseignement de la religion qui explique la douleur et l'adoucit ; il nous offre en exemple la femme forte ; nous apprend à la fois à estimer et à mépriser la vie ; il nous montre comment Dieu sait tirer le bien du mal ; il nous décrit les vertus de guerre et de paix. Il en conclut que nous devons nous empresser de recourir aux bienfaits de cette religion qui adapte si bien ses remèdes à nos maux et il souhaite que les hommes puissent reconnaître les incomparables services qu'elle doit nous rendre, par cette force et par cette lumière qu'ils ne sauraient trouver ailleurs.

— Mais il faut la demander au Ciel et c'est pourquoi la maison de la Bonne Presse met aux mains du soldat le petit livre d'*Élévations et de prières* avec ce titre : *Ne crains pas :* Élévation du matin ; vie religieuse du soldat, ses vertus et ses béatitudes, le chemin de croix du soldat ; psaumes choisis, pages d'Évangile ; prières pour diverses circonstances, élévation du soir. C'est la journée chrétienne, telle qu'elle peut se réaliser, au camp, à la tranchée, dans la garnison. L'auteur a même prévu que le soldat pourrait ajouter à ces élévations qu'on lui suggère et il l'invite à écrire ses propres pensées, même ses résolutions sur les pages blanches qui terminent le petit manuel ; beaucoup seront heureux d'en profiter.

— M. l'abbé Thellier de Poncheville nous convoque *Près de nos morts* et nous donne à lire ses deux allocutions à la messe de la division et pour la bénédiction des tombeaux. Les soldats sont revenus du combat ; trois mots résument leurs impressions communes : fierté d'avoir fait son devoir ; regrets pour les morts et pour les bles-

sés : espoir toujours ardent de la victoire. Les voilà maintenant penchés sur les tombeaux, pleurant leurs camarades frappés par la mort, loin de leurs familles en deuil, mais il relève leur courage et les invite à regarder le ciel, en adressant à Dieu la prière du poète : « Ayez pitié de nos soldats tombés dans les derniers combats ; au ciel recevez-les tous. »

— *La Prière pour les morts dans la liturgie romaine*, telle que nous la montre M. l'abbé Guillemant, vicaire général d'Arras, est un des plus beaux chefs-d'œuvre de notre liturgie ; mais elle veut être mieux connue et mieux comprise ; parce qu'elle nous est familière, nous ne l'approfondissons pas, nous ne pensons pas à la méditer et nous ne pouvons pas ainsi ni l'apprécier ni surtout la goûter. M. le vicaire général a rendu un vrai service aux fidèles en commentant ces rites funèbres, ces cérémonies et ces prières qui composent l'office des morts et le service des funérailles : tout est traduit et expliqué de telle sorte que, selon la parole de Mgr l'évêque d'Arras qui, à elle seule, suffit à l'éloge de l'auteur et de son œuvre, ce livre sera pour tous les fidèles et même pour beaucoup de prêtres « une véritable révélation. »

F. Chapot.

THÉOLOGIE

Contribution à l'éducation des clercs, par J. Guibert. Paris, Beauchesne, 1914, in-8 de 408 p. — Prix : 5 fr.

M. Guibert, prêtre de Saint Sulpice, longtemps supérieur du Séminaire universitaire des Carmes, à Paris, et l'un des fondateurs de l'Alliance des grands séminaires, fut un éducateur éminent de la jeunesse ecclésiastique. L'ouvrage posthume qui nous est présenté aujourd'hui offre le très spécial intérêt de grouper dans un ordre méthodique les idées de M. Guibert au sujet de chacun des problèmes relatifs à l'éducation des clercs. Idées reçues, quant à leurs principes directeurs, de la grande tradition sulpicienne. Idées mûries, enrichies par une longue expérience professionnelle dans le milieu parisien, au contact des plus délicates difficultés comme des plus spécieuses exigences de notre époque. M. Guibert unit dans une proportion qui nous paraît heureuse l'amour de la tradition et le sens du progrès légitime : *vetera novis augere*. On s'instruit utilement, on trouve ample matière à réflexions profitables en lisant avec l'attention sérieuse qu'elles méritent les pages consacrées par lui à la vocation ecclésiastique, à la formation morale et spirituelle des jeunes clercs, à la discipline intérieure des séminaires, à l'organisation des études dans le clergé français. Les remarques judicieuses et piquantes

ne sont pas rares. En voici une, par exemple : « Quand on aime l'Église dans son intégrité, il y a trois défauts qu'on évite avec un égal soin : on évite de caresser la tête pour flageller plus librement les membres ; on évite de flatter les membres pour mettre plus à loisir une couronne d'épines sur la tête ; on évite de se déchirer entre membres du même corps.... » (p. 294). Impossible de mieux dire !

Yves de la Brière.

Ite ad oves. Le Grand Devoir pastoral des temps actuels, par l'abbé Guéret. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de x-200 p. — Prix : 2 fr.

« Quand les peuples se retirent des pasteurs, les pasteurs doivent courir après les peuples. » Cette parole, que Léon XIII adressait à l'évêque de Châlons en 1885, semble avoir été le trait de lumière qui a inspiré l'auteur. Quoi qu'il en soit, son ouvrage n'en est que le commentaire.

Grâce à sa longue expérience, il n'a pas de peine à démontrer qu'une situation nouvelle exige des procédés nouveaux dans la pratique du ministère pastoral. Le prêtre ne doit rien négliger pour se mettre en communication avec le peuple dont il a la charge. Or le moyen le plus naturel et aussi le plus facile c'est la visite paroissiale.

C'est à exposer la nécessité, la possibilité, les qualités, les avantages, la méthode de la visite paroissiale que M. l'abbé Guéret consacre ces pages.

Manifestement cet ouvrage a été vécu avant d'être écrit. Les prêtres le parcourront avec profit, car il est rempli d'observations fort pratiques, et aussi avec intérêt, car, dans sa simplicité, il ne manque ni d'élégance ni de finesse.

Christophe Simon.

SCIENCES ET ARTS

Entre deux servitudes, par J. Bourdeau. Paris, Alcan, s. d., in-16 de viii-342 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ces études curieuses sur le mouvement social contemporain, qui ont paru d'abord à la *Revue des Deux Mondes* et au *Journal des Débats*, sont réunies sous un titre qui aurait plu à Herbert Spencer, dont les idées maîtresses sont analysées au livre IV, intitulé : *Opinions de sociologues*, — Herbert Spencer, qui dénonçait hardiment la tyrannie de l'État démocratique, mais qui n'avait pu voir aussi apparente que de nos jours celle dont nous menace le syndicalisme ouvrier. On ne saurait espérer que ces deux menaces se neutralisent, de quelque manière, en s'opposant l'une à l'autre. Elles me paraissent dériver au fond

du même principe, je veux dire de l'orgueil et des convoitises effrénées d'individus se déclarant égaux, si l'on veut, mais surtout absolument souverains, oublieux de ce qu'ils doivent à la société, et méconnaissant les conditions normales du développement humain. De ce volume qui traite de questions ardemment débattues — démocratie, socialisme, syndicalisme, impérialisme — la partie la plus intéressante à consulter aujourd'hui est celle qui retrace les étapes de l'Internationale socialiste aux congrès de Paris (1900), d'Amsterdam (1904), de Stuttgart (1907), et de Copenhague (1910). L'auteur y signalait avec une clairvoyance à laquelle les événements n'ont donné que trop raison l'orgueilleuse et âpre exaltation du patriotisme allemand, la prépondérance de l'élément tudesque dans le mouvement socialiste (p. 189), qui est ainsi plutôt pangermanisé qu'internationalisé, l'inexcusable aveuglement des socialistes français menant leur campagne anti militariste, dont Bebel disait à Stuttgart (p. 251), qu'elle était dangereuse pour la paix, en rendant plus audacieux le parti militaire allemand et en augmentant par là les chances de conflit.

Baron Angot des Rotours.

Annuaire pour l'an 1916, publié par le Bureau des longitudes. Paris, Gauthier-Villars, in-16 de VI + 502 + A 89 + B 23 + C 43 = 663 p. — Prix : 1 fr. 50.

Bien moins volumineux que celui de 1915, l'*Annuaire* de 1916 ne comprend en tout que 663 p., à peine les deux tiers du précédent. La continuité de la guerre entre sans doute pour une part dans cette diminution. Il faut tenir compte aussi de ce que le millésime 1916 étant pair, les 502 pages consacrées en 1915 à la stellographie, spectroscopie, géographie, statistique, heure légale, poids et mesures, monnaies, intérêt et amortissement, météorologie, — y sont remplacés par des données relativement courtes sur la physique et quelques pages seulement sur la thermochimie. On y a ajouté sous ce titre : *Supplément pour 1917*, une sorte d'acompte sur l'Annuaire de l'an prochain. Le tout, Physique et supplément, ne comprend pas plus de 232 pages.

Comme d'usage, les matières énumérées ci-dessus, en tant que ne figurant pas sur l'Annuaire de 1916, seront traitées en détail dans l'Annuaire de 1917.

Il convient d'attirer l'attention sur les *Notices* A et B qui terminent le volume. A est intitulée : *La Pression barométrique moyenne et le régime des vents en France* ; elle est due à M. Bigourdan. Déjà, l'an dernier, le même savant avait traité, à la même place de l'Annuaire, *De la méthode d'examen des miroirs et des objectifs*. C'était une étude

d'optique instrumentale très savante et très clairement exposée. Mais auparavant, en 1912, il avait consacré la notice A à faire connaître la température moyenne des diverses parties de la France, d'après les observations faites de 1851 en 1900 et relevées par M. Angot.

C'est un travail analogue que M. Bigourdan donne aujourd'hui, appuyé encore sur les observations de M. Angot, mais en ce qui concerne le régime des vents : Constitution et perturbations de l'atmosphère, pression barométrique, vents généraux et vents locaux en France.

Comme on le voit, nous avons là une thèse très complète de la météorologie atmosphérique touchant notre pays, le tout illustré de nombreux graphiques et cartes météorologiques dans le texte.

La Notice B, dont l'auteur est M. Émile Picard, de l'Académie des sciences, est une notice biographique sur le regretté commandant Guyau, capitaine de frégate, membre du Bureau des longitudes, décédé le 25 août 1915, à l'âge de 72 ans. C. de K.

La Science française. *Exposition universelle et internationale de San Francisco.* Paris, Larousse, 1915, 2 vol. in-8 carré de 397 et 405 p., avec 35 portraits hors texte. — Prix : 10 fr.

Nous devons nous féliciter que le ministère de l'instruction publique ait complété sa participation à l'Exposition de San Francisco par la publication des deux volumes que nous annonçons ici. L'exposition du ministère consistait en un choix, assez largement fait, de livres représentant l'activité intellectuelle de la France dans la plupart des domaines scientifiques. Dans les deux volumes destinés à servir de guide et, ajoutons, de complément à cette Exposition, on a voulu esquisser l'œuvre de la science française, montrer ce qu'elle a fait pour le progrès intellectuel de l'humanité et permettre de déterminer sa place à côté de l'œuvre poursuivie par les autres pays. Pour dresser ce bilan l'on n'a pas cru devoir recourir à la plume d'un seul écrivain qui aurait essayé de présenter l'œuvre dans une vaste synthèse ; l'on a fait appel — et l'on a eu raison — pour chaque discipline, à l'un des maîtres de la science. Ce système offre peut-être l'inconvénient d'un certain manque de proportion entre les parties ; mais cet inconvénient ne saurait balancer les avantages multiples trop évidents pour qu'il soit utile d'insister.

D'ailleurs, comme l'observe M. Lucien Poincaré dans la courte mais précise Introduction dont il a fait précéder le volume : « Lacunes, redites, manque de proportion, absence d'homogénéité. Il n'y a pas lieu de dissimuler ces imperfections ; elles sont inhérentes à la construction même ; peut-être pourra-t-on, sans être taxé de paradoxe,

prétendre qu'elles sont légitimes et nécessaires, parce qu'on peut les considérer comme représentatives de la position de la science elle-même, qui n'est pas arrivée à l'état d'une œuvre achevée et qui, sans doute, progressant sans cesse, ne saurait atteindre jamais le complet équilibre. »

Le premier volume comprend les notices suivantes : I. La Philosophie, par M. Henri Bergson ; II. La Sociologie, par M. Émile Durkheim ; III. La Science de l'éducation, par M. Paul Lapie ; IV. Les Mathématiques, par M. Paul Appell ; V. L'Astronomie, par M. B. Baillaud ; VI. La Physique, par M. Edmond Bouty ; VII. La Chimie, par M. André Job ; VIII. La Minéralogie, par M. Alfred Lacroix ; IX. La Géologie, par M. Emmanuel de Margerie ; X. La Paléobotanique, par M. R. Zeiller ; XI. La Paléontologie zoologique, par M. Marcellin Boule ; XII. La Biologie, par M. Félix Le Dantec ; XIII. Les Sciences médicales, par M. Henri Roger : XIV. La Science géographique, par M. Emmanuel de Martonne.

Dans le tome II, on trouve les notices qui concernent : XV. Les Études égyptologiques, par M. Gaston Maspero ; XVI. L'Archéologie classique, par M. Maxime Collignon ; XVII. Les Études historiques, par M. Charles-Victor Langlois ; XVIII. L'Histoire de l'art, par M. Émile Male ; XIX. La Linguistique, par M. A. Meillet ; XX. L'Indianisme, par M. Sylvain Lévi ; XXI. La Sinologie, par M. Édouard Chavannes ; XXII. L'Hellénisme, par M. Alfred Croiset ; XXIII. La Philologie latine. par M. René Durand ; XXIV. La Philologie celtique, par M. Georges Dottin ; XXV. Les Études sur la langue française, et XXVI. Les Études sur la littérature française du moyen âge, par M. Alfred Jeanroy ; XXVII. Les Études sur la littérature française moderne, par M. Gustave Lanson ; XXVIII. Les Études italiennes, par M. Henri Hauvette ; XXIX. Les Études hispaniques, par M. Ernest Martinenche ; XXX. Les Études anglaises, par M. Henri Legouis ; XXXI. Les Études germaniques, par M. Charles Andler ; XXXII. Les Sciences juridiques et politiques, par M. F. Larnaude ; XXXIII. Les Sciences économiques, par M. Charles Gide.

Ces notices ne sont pas toutes conçues sur un plan absolument uniforme ; les unes remontent plus haut dans le cours des âges, les autres exposent surtout l'œuvre d'une époque plus récente ; celles-ci donnent surtout des indications d'ordre général, celles-là entrent davantage dans le détail des faits ; toutes se terminent par une bibliographie, plus ou moins ample, où figurent, à côté des œuvres qui ont pris place sur les rayons de l'Exposition, d'autres œuvres importantes dans l'histoire de la science française ; toutes ont leur originalité ; et chacune d'elles emprunte à la plume compétente qui l'a rédigée, une valeur toute particulière.

Chacune de ces notices, accompagnée du portrait d'un savant illustre, a été tirée à part. Mais il me semble que la bibliothèque de tout Français se doit de posséder cette précieuse galerie, dans laquelle l'œuvre scientifique accomplie par notre pays se trouve mise dans une excellente lumière, sans pédanterie, sans fausse humilité, mais aussi sans forfanterie. Car, comme le dit excellemment M. Lucien Poincaré — et ici ou là, les auteurs des notices expriment la même pensée — « sous des formes entièrement nouvelles, elle (la science française) garde de sa tradition une partie immatérielle qui n'est pas un fâcheux reste du passé ; elle est toujours tolérante, sympathique ; elle ne prétend pas être la seule de par le monde, elle sait seulement qu'elle a toujours eu et qu'elle conserve une très grande place et, généreuse et hardie selon sa coutume, elle a, sans arrière-pensée d'imposer sa domination, la volonté d'être parmi les premières dans la marche triomphante de l'esprit humain vers la vérité. »

Et ce bel exposé de l'action de la science française, si serein, si lumineux, qui n'est pas une œuvre de polémique, me paraît être un des meilleurs moyens de propagande auprès des neutres ; un des livres qui, en faisant bien connaître tout un côté de la civilisation française, sont plus propres à la faire respecter et aimer. E.-G. Ledos.

LITTÉRATURE

Sur les grands chemins de la poésie classique (Ronsard. Corneille. La Fontaine. Racine. Boileau), par André Bellessort. Paris, Perrin, 1914, in-16 de 369 p. — Prix : 3 fr. 50.

Connu déjà et hautement estimé par les lettrés pour ses brillants volumes de voyages studieux à travers le Japon, la Roumanie, la Suède et la jeune Amérique, auxquels avaient préludé quelques poésies et un roman, M. André Bellessort, qu'on le sache, est un de nos premiers professeurs de rhétorique de Paris, ou, si ce langage d'hier paraît démodé, disons, comme avant-hier : un brillant professeur de belles-lettres et d'humanités. Il se l'est rappelé à lui-même en écrivant, avec une vieille chaleur d'admiration et une familiarité approfondie des textes, ces études de poésie classique, qui furent d'abord, selon l'occasion, conférences parisiennes ou articles de revue à propos de quelque publication nouvelle. Le Corneille en est la maîtresse pièce. Encore qu'il n'ait pas vidé son sac en ces 130 pages, — aussi les a-t-il discrètement intitulées : *Quelques aspects du génie de Corneille,* — je crois bien voir qu'en traitant, avec la solide précision qu'il y met, de la *Jeunesse de Corneille,* du *Romantisme et de l'Histoire dans Corneille,* des *Femmes et de l'Amour dans Corneille,* des *Héros cornéliens,* il a

dit ce à quoi il tenait le plus et sur les chefs-d'œuvre consacrés et sur des œuvres d'arrière-plan curieuses ou charmantes, au moins en quelques unes de leurs parties : *Médée, Sophonisbe, Tite et Bérénice, Attila, Agésilas, Psyché.*

Certes, je n'entendrais point partout *notre Ronsard*, comme lui, qui aime et savoure presque exclusivement dans son œuvre la joie de vivre, l'ivresse de sensualité, la « faune » païenne, qui en fait la force et le fond de son génie (tandis que j'y vois surtout les jeux d'une mémoire trop riche et d'une fantaisie trop libérée par l'esprit del a Renaissance), et qui passe sous silence, ou à peu près, l'âme généreuse, droite et chrétienne, du poète des éloquents *Discours sur les misères du temps*, des *Remontrances au roi Charles IX*, du prieur aux propos d'une aimable bonhomie de Croix-Val et de Saint-Côme... Mais M. Bellessort a je ne sais comment dans les moëlles quelque goût rabelaisien qui le fait renifler de plaisir à tout ce qui est libertin, gaillard ou lascif. Ses *Réflexions sur La Fontaine* le mènent vite à mettre en valeur l'épicurien des badinages mythologiques et mondains, puis l'égrillard, mais si spirituel ! auteur des *Contes*. C'est l'esprit des *Contes* qu'il se complaît à retrouver dans les *Fables*, où certainement il est, mais pas tout seul ; il rêve d'une édition « où les meilleures fables seraient entremêlées aux meilleurs contes... Le génie de La Fontaine en ressortirait sans ombre. » Or, cette édition-là ne serait point à l'usage des collèges sans doute. Il faut bien me corriger moi-même et dire que M. Bellessort oublie encore facilement qu'il est professeur et a charge d'âmes. Non seulement le présent livre contient de trop libres propos pour qu'il aille sous des yeux trop jeunes, mais il y manque à peu près complètement ce souci d'au-delà et d'en-haut auquel, dans sa causerie pleine de verve sur *Boileau, bourgeois de Paris*, il reproche, mais sans regret, à l'auteur très aimé du *Repas ridicule* et du *Lutrin*, de n'avoir pas fait place dans sa poésie. Or, si la poésie ne peut guère s'en passer, la vraie critique, cette éducation, ne doit pas, à mon avis, s'en passer davantage. Et j'explique par l'absence de cette divine lumière le défaut d'éclairage des portraits et tableaux de M. Bellessort. Il a du bon sens, de la finesse autant qu'homme du monde, une information excellente, et beaucoup d'indépendance. Il justifie bien tout ce qu'il dit, les faits sont exacts, et presque toujours justes les traits. Pourtant on a souvent comme une sensation de faux jour. L'unité intime du génie et de l'âme n'éclate pas comme on voudrait... Ainsi encore, dans le cinquième et dernier de ces morceaux, *le Mystère de Racine*, toute la vie de Racine est artificiellement éclairée par cette idée qu'il fut et demeura, même après son mariage, après sa conversion, et jusqu'en ses dernières années, si pieuses, si soucieuses de ses enfants, un peu jansénistes,

un homme de sensibilité et de passion, toujours tourmenté par l'ambition et l'amour du monde, et peut-être davantage encore par ce « *démon de midi* » qu'aurait été pour lui le spectre aux yeux brillants de la Champmeslé.... Tout cela parce qu'il se montre très ému par l'entrée au cloître de ses filles et parce que dans ses lettres à son fils il annonce la fin « en d'assez bons sentiments », de la fameuse comédienne. Décidément M. Bellessort a le goût de la volupté ; sauf chez Corneille il la met partout au premier plan et même, sous la forme de la gourmandise et des propos gaillards, chez Boileau, qu'il appelle quelque part un Rabelais de bonne compagnie... Sauf donc le *Corneille*, qui trouverait bien sa place dans un livre d'études classiques et scolaires, les autres chapitres sont à « distribuer » ailleurs comme des causeries ingénieuses, agréables, mais dont il faut un peu se défier. Fort au-dessus, je le reconnais, du public frivole d'hier, elles seraient demain au-dessous du besoin qu'aura la France d'être menée avec toute son âme à la pleine vérité.

GABRIEL AUDIAT.

La Jeune Fille dans la littérature française, par JULES BERTAUT. Paris, Louis Michaud, s. d., in-18 de 317 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'étude de M. Jules Bertaut, agréablement écrite, est, en général, bien pensée. L'auteur prend la jeune fille au XVIIe siècle et la conduit jusqu'à nos jours ; il constate avec raison, tout en la suivant à travers ces diverses étapes, combien le rôle qu'elle joue et la place qu'elle occupe dans la littérature se sont affirmés. En effet, la jeune fille, pendant la période classique de la littérature française, n'a qu'une place très secondaire ; Molière, dans *Henriette* et *Agnès*, est à peu près le seul qui ait tenté d'esquisser un type de jeune fille ; Fénelon s'occupe d'elle, plus sérieusement, à un point de vue plus élevé ; c'est un des premiers *éducateurs* qui ait cru utile d'insister sur la formation de l'intelligence et de l'âme féminine ; il le fait dans son *Traité de l'éducation des filles*, avec un admirable mélange de douceur, de raison et même de hardiesse, étant données les idées de son époque. L'idéal de la femme, telle que la concevait Fénelon, n'est pas sans charme et sans grandeur : il la voulait instruite, sans pédanterie, exerçant une influence utile ; il avait de sa dignité personnelle une idée plus haute que celle de beaucoup de ses contemporains. Madame de Maintenon, après lui, a droit à une place de choix quand on parle éducation féminine, bien qu'elle y ait apporté, peut-être, plus de bonne volonté et de conceptions généreuses que de sens pratique.

On le sait, la plupart des jeunes filles de cette époque étaient élevées dans les couvents et, à ce propos, M. Jules Bertaut qualifie l'éducation qu'on y donnait de « terriblement dure. » Nous sommes

tentés de croire qu'elle était moins « dure » que superficielle, insuffisante et souvent étroite.

La jeune fille du XIXe siècle, au temps du romantisme, est plutôt ennuyeuse : elle nous apparait, dans les romans de l'époque, rêveuse, larmoyante, et les héroïnes de Balzac, intéressantes comme études de caractère, se ressemblent trop entre elles et nous offrent « peu de figures de jeunes filles originales ou caractéristiques. » « Si un observateur comme celui-là, continue M. Jules Bertaut, a laissé échapper une espèce entière sans la disséquer, c'est que, vraiment, cette espèce n'était pas encore constituée. Le règne de la jeune fille n'était pas encore venu. »

Il commence à se manifester sous le second Empire : les Goncourt, Meilhac, Halévy, Émile Augier, Dumas fils, Pailleron nous donnent des types de jeunes filles qui ne sont pas toujours, tant s'en faut, « bien élevées » : elles ont une personnalité volontaire, décidée ; positive ; Zola ajoute au tableau une note sensuelle et vulgaire, d'où les nuances délicates sont totalement absentes.

La « jeune fille » des romans contemporains est autre ; sa physionomie morale, qui a commencé à s'affirmer sous le second Empire, se manifeste sous des aspects encore plus nets et plus caractérisés ; la formation qui lui est donnée aujourd'hui, plus enseignante qu'éducative, influe nécessairement sur sa mentalité. Ici, M. Jules Bertaut analyse finement « la Parisienne, » vue à travers les romans de Daudet, de Lichtenberger, de Gyp, d'Henri Lavedan, d'Abel Hermant, et « la Provinciale, » telle que nous l'ont dépeinte Francis Jammes et René Boylesve. Les deux types font contraste, chacun d'eux a ses charmes et ses qualités, avec certains côtés un peu effrayants : si la jeune fille d'autrefois est insipide, celle d'aujourd'hui est quelquefois trop pratique : point de sentimentalité chez elle, et peut-être trop de sécheresse.

Claudine, de Willy, dont M. Bertaut avance qu'elle est « un peu effarante, » n'est ni Parisienne, ni provinciale, c'est l'enfant de la nature, sincère, presque cynique ; *les Anges déchus*, de Bourget, de Marcel Prévost, de Jeanne Marni ; *les Révoltées*, de Marcelle Tinayre, de Brieux, de Leroux et de Pierre Wolf sont, comme Claudine, des types « d'un modernisme intense ». Elles sont en général parfaitement déplaisantes, malgré le talent de ceux qui les évoquent ; mais il est impossible de les passer sous silence dans un livre consacré à *la Jeune Fille dans la littérature*, car elles marquent une évolution qui n'est pas finie. Le type de « l'intellectuelle », décrit par Mmes Colette Yver et Gabrielle Reval est encore plus moderne ; ce sujet brûlant touche aux problèmes qui agitent les cervaux et les consciences féminines et, par là même, il est intéressant. Non moins intéressante est la jeune

fille honnête, non pas la sotte incolore des « bons romans, » mais certaines héroïnes de Bourget, de Romain Rolland, et dont Colette Baudoche, de Barrès, est un des plus jolis types. Braves, sensitives — non sensibles — raisonnables, l'esprit net, le cœur droit, ces jeunes filles sont infiniment attachantes en même temps qu'estimables. M. Bertaut, en résumant la marche de son livre, fait une remarque très judicieuse : « Aujourd'hui, dit-il, il n'est plus question de la jeune fille, mais des jeunes filles. » En effet, une des conséquences directes de la place plus importante prise par la jeune fille dans la littérature moderne est la multiplicité des variétés de l'espèce ; le sujet est devenu plus vaste, et, à côté de certains traits communs, qui tiennent au fond même de la race, éclatent des divergences de forme, des contrastes, même des contradictions, plus apparentes que réelles.

C'est sur cette constatation que se ferme l'étude ingénieuse, joliment écrite, de M. Bertaut. On se demande, après l'avoir lue si, aux types si divers qu'il fait défiler devant nous, il ne conviendra pas d'ajouter, un jour, la jeune fille de la guerre ?

COMTESSE DE COURSON.

HISTOIRE

Histoire ancienne de l'Afrique du nord, par STÉPHANE GSELL. T. I. Paris, Hachette, 1914, gr. in-8 de 544p. — Prix : 10 fr.

Un séjour prolongé à l'École de Rome, des fouilles en terre étrusque, exécutées avec une méthode à laquelle les érudits de tous pays ont rendu hommage, une thèse qui reste un modèle sur *le Règne de l'empereur Domitien*, vingt ans de fouilles, de recherches, de publications historiques et archéologiques en Algérie, plusieurs années d'enseignement au Collège de France, où une chaire d'Histoire de l'Afrique du nord a été créée pour l'infatigable travailleur qu'est M. Gsell, voilà plus qu'il n'en faut pour justifier l'entreprise de longue haleine qui couronnera dignement une carrière déjà si bien remplie. C'est avec raison que l'annonce qui accompagne le premier volume rapproche le nom de M. Gsell de celui de son illustre collègue M. Jullian. L'*Histoire ancienne de l'Afrique du nord* sera, à l'égal de l'*Histoire de la Gaule*, un monument national.

L'ouvrage comportera six volumes. Le premier est divisé en trois livres : *Conditions du développement historique* ; *Temps primitifs* ; *Colonisation phénicienne et Empire de Carthage*.

Le premier livre est une description géographique comportant, autant qu'il est possible, une comparaison entre l'état ancien et l'état actuel : *Régions naturelles* ; *l'Afrique du nord dans le monde méditer-*

ranéen; *le Climat dans l'antiquité* : *Faune et flore dans l'antiquité* ; *Conditions de l'exploitation du sol.*

Par suite de la configuration du sol, les régions désignées par l'appellation commune d'*Afrique du nord*, n'ont jamais constitué une unité politique ni même une société uniforme par le degré de développement : civilisation dans la plaine et sur les riches plateaux, barbarie dans les steppes et les massifs montagneux.

Le climat s'est-il modifié, et par conséquent jusqu'à quel point doit-il être tenu compte des exemples fournis par nos prédécesseurs? L'auteur conclut que s'il y a eu modification, dans le sens de la sécheresse, elle est presque insignifiante. D'une étude approfondie des conditions géologiques, géographiques, climatériques de l'exploitation du sol ressortent des impressions rassurantes.

Le livre II a six chapitres : La *Civilisation de la pierre* a pu se maintenir jusqu'à l'ouverture de l'époque historique. Quelque incertitude subsiste en ce qui concerne l'histoire de l'utilisation des métaux. *Les Origines de l'élevage et de la culture* demeurent assez obscures. En tout cas, il convient de ne pas exagérer sur ce point, le rôle éducateur des Phéniciens. *État social, magie et religion, art, pratiques funéraires*, sont traités dans le troisième chapitre. Le quatrième examine les théories relatives à l'*Anthropologie*. M. Gsell n'a pas de peine à démontrer l'insuffisance des méthodes employées par cette science. *La Langue lybique* est ensuite étudiée en prenant pour point de départ les dialectes actuels. Les modifications sont dues surtout à l'influence arabe. Les *Relations des indigènes avec d'autres contrées* ne s'établissent qu'avec une grande prudence, d'après les récits de migrations, remplis de fables et d'erreurs laissés par les anciens et les écrivains arabes, avec un peu plus de sécurité d'après les recherches archéologiques, linguistiques, anthropologiques.

Avec le livre troisième s'ouvre la période historique. Les *Phéniciens dans l'Afrique du nord* fournissent la matière du premier chapitre. Après avoir discuté les textes relatifs à la colonisation phénicienne, l'auteur vient aux origines de la ville qui devait être la métropole du nouvel empire. Il établit que Carthage est une colonie tyrienne, il admet la réalité du fond demi-légendaire des traditions. La date de 814-813 peut être adoptée comme celle de la fondation. Un chapitre étendu est consacré à la *Formation de l'empire de Carthage*. Tout en admirant les puissantes qualités qui ont assuré le triomphe de Carthage, l'auteur n'en constate pas moins le recul que subit de ce fait, dans la Méditerranée occidentale, l'hellénisme, autrement fécond.

Dans le dernier chapitre, enfin, sont passées en revue les *Explorations carthaginoises sur les côtes de l'Océan*. Il consiste surtout en un

commentaire très intéressant du texte du périple d'Hannon.

On trouvera dans ce premier volume une foule de discussions, d'observations et surtout une sévérité de méthode au dessus de tout éloge. Pour le lire avec un intérêt soutenu, il suffit de n'être pas indifférent aux destinées de notre magnifique domaine d'Afrique.

André Baudrillart.

L'Église catholique aux premiers siècles, par D. Vieillard-Lacharme. Paris, Téqui, s. d., in-12 de xix-376 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ces douze conférences, prononcées par M. Vieillard-Lacharme à Saint-Louis-des-Français de Rome, sur la vie extérieure et la vie intime de l'Église aux premiers siècles, appartiennent à un genre qui est difficile au point d'être un peu faux. L'éloquence et la science font mauvais ménage ensemble ; à vouloir les unir, on risque de paraître superficiel aux gens de métier, et sévère au grand public. M. Vieillard-Lacharme a, aussi peu que possible, mérité ces inévitables critiques ; et ses conférences méritent d'être lues, comme elles ont sans aucun doute intéressé ses auditeurs. Nous avons apprécié particulièrement la quatrième, qui nous paraît traiter, avec un juste sentiment des nuances, une question que les apologistes ont souvent résolue en sens opposé, de façon trop tranchée, sans se rendre compte que leur thèse, trop absolue, risquait de se retourner contre eux : il s'agit des facilités ou des obstacles d'ordre naturel que rencontrait la propagande chrétienne.

J.

Nos Saints de Paris, par Dom du Bourg. Paris, Perrin, 1916, in-16 de 320 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une très heureuse pensée de raconter, en un petit volume de lecture facile, la vie des saints du diocèse de Paris. Ces courts chapitres, dont le fond est emprunté au bréviaire, initient les fidèles à la vie liturgique de l'Église et sont surtout inpirés par la préoccupation d'édifier encore plus que par celle d'instruire : le savant bénédictin s'est mis en garde contre la tentation de faire de l'érudition et, par moments, il semble avoir passé la plume à un aimable poète ; les légendes les plus merveilleuses sont recueillies avec un soin jaloux et tout ce qui peut parler à l'imagination se trouve rapporté avec un luxe de détails gracieux qui ne sont pas dépourvus de charmé.

A vrai dire, la liste des saints dont on nous résume l'histoire paraît avoir été dressée avec quelque fantaisie : plusieurs des personnages mentionnés ne figurent pas dans notre calendrier liturgique, et, par contre, on se demande pourquoi ont été omis des saints bien

parisiens comme saint Landry, saint Hugues et saint Céran, tous trois évêques de Paris, saint Guillaume et saint Bertrand, anciens chanoines de Notre-Dame, les bienheureux Albert le Grand et Pierre de Luxembourg, le P. Eudes et le Père de Montfort, qui ont droit de cité dans le propre diocésain.

Les dates marquées dans le catalogue chronologique ne sont pas d'accord avec celles qui figurent dans le calendrier approuvé, ce qui donne à penser que l'auteur n'a pas tenu compte des corrections qui viennent d'être adoptées conformément aux instructions de la Congrégation des rites.

Il y a deux saints du nom de Séverin : l'ermite, auquel est dédiée l'église paroissiale, édifiée sur son ancienne cellule et l'abbé d'Agaune en Valais, qui ne fit à Paris qu'un séjour trés fugitif ; c'est l'histoire de ce dernier qui est placée à la date du 11 février, alors que le vrai Séverin de Paris, du 28 novembre, est à peu près passé sous silence.

Je regrette que dans diverses biographies, comme celle de saint Vincent de Paul, les périodes étrangères à notre ville soient plus développées que celles qui se rattachent à notre histoire locale ; ce qui est dit de l'établissement du saint aux Bons-Enfants et à Saint-Lazare est vraiment trop écourté et même à peine exact. Quelques indications topographiques eussent ajouté un peu de précision à des notices qui en manquent trop.

L'auteur prend soin de nous avertir qu'il n'est pas le tenant « d'une certaine école critique » : la précaution est protocolaire, mais tout de même, un peu de critique ne serait pas de trop quand il s'agit de contrôler des faits historiques ; elle préserve de conclusions hâtives, quoique bien intentionnées. Nous lisons, par exemple, aux pages 260 et 261, dans la notice de Madame Louise de France, que « les décrets imposés par l'Assemblée constituante... frappèrent d'un coup mortel l'âme de la princesse carmélite... ». Suivent quelques considérations fort justes et auxquelles il n'y a qu'à souscrire, bien qu'elles reposent sur une base fragile : en effet, Madame Louise était morte depuis 1787, alors qu'il n'était encore question ni de la Constituante, ni de ses décrets.

Il ne semble pas indispensable, pour qu'un livre soit édifiant, qu'il fasse aussi bon marché des réalités. P. Pisani.

Les Bourreaux de Jeanne d'Arc et sa fête nationale. *Notices sur les personnages du procès de condamnation. Documents sur la fête du patriotisme,* par Joseph Fabre. Paris, Hachette, 1915, in-16 de 220 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les sentiments et les travaux de M. Joseph Fabre sur Jeanne d'Arc

sont connus, et, sous certaines réserves, ont bien mérité de l'héroïque vierge, dont ils ont contribué à répandre, à faire admirer et chérir la mémoire en des milieux où d'autres écrits n'auraient pas obtenu le même accueil. Le nouveau volume consacré par lui à ce beau sujet a le caractère d'un recueil composite. Les deux premières parties : *Glorificateurs de Jeanne d'Arc avant le procès de Rouen. — Les Bourreaux de Jeanne d'Arc*, comprennent un certain nombre de notices historiques et biographiques quelque peu disparates, dont la nouveauté n'est pas frappante et où l'érudition et la critique pourraient trouver à reprendre. La troisième partie, plus originale et où le volume prend surtout son intérêt, est consacrée à l'exposé détaillé des louables efforts de M. Fabre pour obtenir du Parlement français l'institution de « la fête nationale de Jeanne d'Arc, fête du patriotisme ». On y trouve notamment le texte des discours prononcés dans le débat engagé à ce sujet au Sénat, le 8 juin 1894, par MM. Joseph Fabre, Charles Dupuy, Demôle et Wallon. L'auteur reproduit aussi divers autres documents sur la question, dont la réunion est fort utile. On peut considérer comme d'une utilité moindre, quoique d'ailleurs très intéressante, la collection des témoignages sollicités et obtenus, à plusieurs reprises, des membres de l'Académie française sur la glorification projetée de l'héroïque vierge. M. Fabre a recueilli ensuite un certain nombre d'articles divers concernant le même projet. Il a enfin cru devoir, dans un *Appendice*, réimprimer les comptes rendus favorables présentés au public par divers écrivains sur deux de ses ouvrages, étrangers d'ailleurs à Jeanne d'Arc : *La Pensée chrétienne des Évangiles à l'Imitation de Jésus-Christ* et *Les Pères de la Révolution*. — Les opinions et les vues de M. Fabre, telles qu'elles se manifestent en plusieurs endroits dans ce volume, appelleraient des contradictions au double point de vue de la philosophie et de l'histoire. Mais nous aimons mieux louer l'ardeur et la sincérité de son âme qui, à travers les préjugés dont elle est encore imbue, paraît plutôt, sous les auspices de Jeanne d'Arc, en progrès du côté de la vérité ; qui, en tout cas, s'inspire d'un patriotisme fervent dont elle se plaît à entretenir et à communiquer la flamme. Marius Sepet.

Commentaires de Monluc, maréchal de France. Édition critique publiée et annotée par Paul Courteault. T. II (*1553-1563*). Paris, Auguste Picard, 1914, in-8 de 587 p. — Prix : 13 fr.

Blaise de Monluc, si vaniteux, si préoccupé de sa mémoire, doit être satisfait de la postérité. Elle le prend au sérieux et ne lui ménage pas ses hommages. M. le baron de Ruble lui a consacré cinq volumes dans la collection de la Société de l'histoire de France. On a publié

son livre dans un recueil populaire de « mémorialistes ». Un professeur de l'Université a fait sur lui une thèse consacrée tout entière à l'examen de son œuvre comme historien. Et le même écrivain a entrepris une édition critique des *Commentaires*, dans laquelle il se donne plus de peine que l'auteur lui-même pour épurer le texte, le rendre d'une lecture facile et l'annoter si amplement que rien ne reste à dire sur le sujet.

La méthode savante de M. Paul Courteault porte sur le texte dont il indique les variantes d'après les manuscrits et les éditions contemporaines de l'auteur, et sur le fond même du récit, qu'il contrôle avec preuves à l'appui. Toutes les fois, et cela arrive fréquemment, que Monluc donne un fait douteux, on trouve en note la mention : *inexact*, et le motif qui justifie la critique. En même temps on donne les rapprochements utiles avec les écrivains qui ont traité le même sujet, les Italiens particulièrement, puisqu'il s'agit dans le présent volume des affaires de la péninsule sous Henri II et particulièrement du fameux siège de Sienne. Puis les nombreux personnages cités par Monluc et souvent défigurés par lui sont identifiés avec un soin spécial, en indiquant la source d'où sont tirés des renseignements qu'on peut à son tour vérifier. Quand l'œuvre sera terminée — et elle aura sans doute encore un ou deux volumes, — on doit être certain qu'une table très complète permettra aux chercheurs de profiter d'indications qui constitueront un véritable répertoire du XVIe siècle.

L'auteur a un tel culte pour l'exactitude qu'il nous permettra sans doute de relever une ou deux vétilles concernant l'orthographe des noms propres, très mal établie, du reste, à cette époque. Ainsi, le mari assez malheureux de Charlotte de Beaune, Simon Fizes, a un nom de seigneurie, *Sauve*, qui doit s'écrire (p. 197, n. 2) sans *s*, la baronnie du Languedoc, dont il est titulaire, n'en prenant pas. De même, on dit d'ordinaire, — et encore aujourd'hui d'*Épinay* ou d'*Espinay*-Saint-Luc (p. 54, n. 2), et non de *Lespinay*. Gabriel de Montgomery (p. 382, n. 4) s'écrit maintenant, d'après sa signature : *Mongonmery*. C'est peut-être lui qui a tort ; et il ne faut pas pousser trop loin le scrupule. Le grand connétable signait bien : *Monmorancy*.

Pour ses identifications, M. Courteault s'est appuyé souvent sur M. Fleury Vindry, et à coup sûr il ne pouvait trouver un meilleur guide.

G. Baguenault de Puchesse.

La Jeunesse de Wesley, par Augustin Léger. Paris, Hachette, s. d., gr. in-8 de XXXI-446-137* p., avec portrait. — Prix : 7 fr. 50.

De ce méthodisme, la secte religieuse qui depuis le temps de la Réforme s'est montrée la plus vivace puisqu'elle groupe aujourd'hui

dans le monde environ trente millions d'âmes, M. Augustin Léger étudie, avec beaucoup de pénétration et d'érudition, la première élaboration. Elle fut assez pénible et douloureuse. John Wesley, né le 17 juin 1703 et qui devait mourir le 2 mars 1791, n'arriva guère qu'en 1739 — c'est à cette date que s'arrête la biographie psychologique que nous analysons — à fixer le *credo* de ceux que l'on nomme dès lors les *méthodistes*, pour railler les efforts systématiques et minutieux qu'ils s'imposaient en vue d'obtenir leur rénovation spirituelle. Austère éducation familiale, passage à Oxford, entrée dans l'Église établie qui devait l'exclure des chaires anglicanes, séjour en Géorgie, contact avec les Frères Moraves, voilà quelques-unes des influences qui agirent sur cette âme inquiète et généreuse. On notera aussi, comme un intéressant témoignage du rayonnement de la vie française, l'action très réelle exercée par un Pascal et par des mystiques de chez nous, M. de Renty, l'un des fondateurs de la *Compagnie du Saint-Sacrement*, Fénelon, Madame Guyon. « Partout, écrit en 1739 G. Wesley dans le journal intime qu'il a tenu de 1725 à sa mort, partout où je vois un homme, un millier d'hommes se ruer en enfer, que ce soit en Angleterre, en Irlande, en France, voire en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique, je veux le retenir si je puis. Au nom du Christ, dont je suis le ministre, je veux le supplier de se retourner et de se réconcilier avec Dieu. » Cet ardent apostolat s'oppose aux progrès, alors très rapides, de l'irréligion, et à la tiédeur de ceux qui n'avaient qu'une religion nominale. Mais le fondateur de ce qui est devenu une confession très particulière, est beaucoup moins éloigné que ne se montreront ses disciples de l'Église anglicane, et même de l'Église catholique, me semble-t-il, ayant rêvé un vaste réveil chrétien au moyen d'un compagnonnage d'élite.

BARON ANGOT DES ROTOURS.

Histoire contemporaine (1815-1913), par PAUL FEYEL. Paris, Bloud et Gay, s. d., in-8 de VIII-887 p., avec de nombr. grav. — Prix : 6 fr.

Ce livre ne se présente pas sous l'aspect sec et rébarbatif du manuel ordinaire d'histoire. S'il est spécialement destiné aux élèves de l'enseignement secondaire (classes de philosophie et de mathématiques), il pourra néanmoins être encore d'une grande utilité aux candidats à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, ainsi qu'aux étudiants préparant leur licence d'histoire.

Comme M. Feyel a bien su grouper tous les événements autour des grandes questions qui agitèrent le siècle dernier : politique française en antagonisme avec la Sainte Alliance ; affaires d'Orient et d'Amérique, progrès des nationalités en Europe centrale, constitution

de l'empire allemand, formation et crises des alliances, expansion coloniale des peuples européens dans les nouveaux continents, son volume n'en sera pas moins lu et consulté avec fruit par les personnes désireuses de s'éclairer sur toutes ces questions. A l'heure où le monde est bouleversé par la plus effroyable crise qui depuis longtemps ait secoué l'humanité, on pourra trouver dans les chapitres consacrés aux transformations balkaniques, jusqu'à la récente paix de Bucarest, l'explication de ces conflits qui ensanglantent l'Europe.

Rien n'a été négligé pour rendre cet ouvrage attrayant, facile à lire et à retenir. Près de 400 illustrations dans le texte (documents, portraits, monuments) et 33 gravures hors texte reproduisant des suites de chefs-d'œuvre aideront les lecteurs à mieux saisir l'ensemble des faits. L'accueil que lui fera le public auquel il s'adresse sera, à n'en pas douter, en rapport avec les efforts des éditeurs et de l'auteur qui n'ont rien épargné pour le rendre aussi instructif et intéressant que possible.

J. Viard.

1870. Les Causes politiques du désastre, par Léon de Montesquiou. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1914, in-16 de 286 p. — Prix : 2 fr. 50.

Pour expliquer les causes politiques du désastre de 1870, M. Léon de Montesquiou expose les faits qui se sont passés depuis les débats de 1867, pour la loi militaire. A cette époque, personne ne croyait à la guerre ; Émile Ollivier prétendait que c'est par les armements qu'on va à la guerre. D'autres députés, comme Jules Simon, Jules Favre, en niaient le danger et disaient que si ce danger se présentait, la levée en masse suffirait pour défendre le pays, et les soldats seraient exaltés par la pensée qu'ils défendent la cause de la liberté. Pour soutenir cette thèse, on citait toujours les volontaires de 1792, mais on oubliait, comme le dit le baron Jérôme David, que les soldats qui supportèrent alors les premiers chocs, « ce furent les vieilles troupes de la monarchie, et que sans ces troupes le pays aurait subi les plus grands désastres. » (p. 24). Ces discussions avaient pour but la création d'une garde mobile dont on aurait fait, grâce à des exercices préparatoires, une sorte de réserve. Certains députés, dans un but uniquement électoral, désiraient voir cette garde mobile n'exister que sur le papier. C'est ce qui arriva en fait quand la guerre éclata. Si la loi de 1868 avait été bien votée, on eût pu encore se préparer et en 1870, l'armée aurait été prête à toutes les éventualités. Mais au lieu de préparer la guerre, le ministère réduisait les contingents et endormait l'opinion en lui déclarant « qu'à aucune époque le maintien de la paix en Europe ne lui parut plus assuré. » (p. 39.) Ceci se passait

quinze jours avant que la guerre n'éclatât. Devant nos premières défaites, et le pays envahi, que réclame Jules Favre? Des fusils pour armer chaque citoyen et Bazaine à la tête de l'armée. On lui accorde ce qu'il désire et on sait trop ce qui en est résulté. M. de Montesquiou étudie ensuite le rôle du ministère Ollivier. Le 30 juin, le gouvernement déclarait que tout allait bien en Europe. Trois jours après, la candidature du prince de Hohenzollern au trône d'Espagne était posée. En Allemagne, cette candidature était défendue par le roi de Prusse et Bismarck seulement ; en France, au contraire, elle fut soumise, dès le premier jour, au Parlement et à l'opinion. Le résultat fut de fermer la porte à toute intervention diplomatique de l'Europe. En outre le ministère, pour répondre à une interpellation de Cochery, qui voulait porter l'incident devant les Chambres, fit une déclaration beaucoup trop provocante pour la Prusse, déclaration qui fut pour le gouvernement un succès oratoire, mais qui, au point de vue diplomatique, fut une véritable erreur. Enfin, quand le 12 juillet, le roi de Prusse eut renoncé à la candidature Hohenzollern, le Parlement français exigea que le Roi garantisse que cette renonciation était définitive, exigence maladroite qui amena Bismarck à fabriquer la fameuse dépêche d'Ems et la France à déclarer la guerre à la Prusse.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, M. de Montesquiou étudie la préparation que l'Allemagne avait apportée à la guerre. Il nous montre Bismarck et le roi de Prusse luttant seuls contre le Parlement pour obtenir les crédits nécessaires à la réorganisation de l'armée, employant même des moyens illégaux pour arriver au but qu'ils s'étaient proposé et domptant ainsi l'opinion publique hostile aux armements et à la guerre. Le résultat fut que la Prusse vainquit l'Autriche, à Sadowa et put mettre en ligne contre la France, en 1870, une armée de 510.670 hommes, alors que la France n'en avait en réalité que 222.000.

Partout et toujours, on voit le gouvernement en France se soumettre à l'opinion et l'on cherche par là à innocenter Napoléon III. Sans doute l'opposition a bien sa part de responsabilité, mais la plus lourde retombe sur le gouvernement et sur Napoléon III. Ce dernier, en voulant donner à la France un gouvernement libéral, fut amené à concéder à l'opinion publique une trop grande importance ; les ministres, Émile Ollivier tout le premier, sacrifièrent les intérêts du pays au désir de conserver leur portefeuille. Napoléon III, après Sadowa, avait prévu l'importance que prendrait la Prusse, et si le Conseil d'État, les autres corps constitués, l'opinion publique luttaient contre lui dans l'ignorance de la situation, il devait les éclairer et faire tout pour préparer le pays à la guerre, d'autant plus que

les rapports de ses ambassadeurs, le général Ducrot et le colonel Stoffel, l'avertissaient de la préparation militaire très sérieuse qui se faisait en Allemagne. Sa politique extérieure, aussi bien que sa politique intérieure, devaient être funestes pour la France.

La conclusion qui s'impose est qu'un pays, pour être fort, ne doit pas laisser à la politique et aux passions des électeurs le souci de la défense nationale, mais a besoin d'une autorité, d'un gouvernement dans le vrai sens du mot. C'est la leçon qui se dégage des faits étudiés par M. de Montesquiou, leçon qui tire de l'actualité un plus grand intérêt.

B. DE LA GARANDERIE.

Un Pays de célibataires et de fils uniques, par GEORGES ROSSIGNOL, Paris, Delagrave, s. d., in-18 de XVI--327 p. — Prix : 3 fr. 50.

Hélas ! ce « pays de fils uniques et de célibataires, » c'est le nôtre : de là cette si longue guerre. Chaque contingent annuel fournit à la France 220.000 hommes et à l'Allemagne 540.000 ! Nous aurions depuis longtemps remporté la victoire si nous avions disposé des mêmes effectifs. Une funeste « sagesse » en a disposé autrement. Quand donc romprons-nous avec notre égoïsme et reviendrons-nous aux mœurs qui firent si grande l'ancienne France ? Puisse M. Georges Rossignol induire les familles à mieux comprendre leur devoir !

O. H.

L'Entre-deux-Guerres. Souvenir des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux de 1880 à 1905, par LÉON DAUDET. 3e série. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1915, in-16 de 314 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous une forme primesautière, terriblement vive et d'une violence voulue, M. Léon Daudet portraiture une foule de gens qui défilent un peu au hasard devant le lecteur spectateur. Le défaut de ce volume, c'est le manque d'unité et même de cohésion ; nul lien entre tous ces personnages, ils viennent là à la queue leu leu, au gré du caprice de l'écrivain, qui rattache d'une façon factice ceux-ci à ceux-là. De temps en temps une phrase un peu forcée ramène l'esprit aux choses de la guerre actuelle, pour justifier sans doute le titre de ce troisième volume de « modestes souvenirs ». La chronologie de cette série s'étend de 1890 à 1904. Un paragraphe de la dernière page nous promet la suite, celle de *l'Avant-Guerre*. L'auteur sera sur un meilleur terrain, car sa prévoyante activité, son audace courageuse, sa persévérance passionnée ont rendu et rendent encore chaque jour de véritables services à la défense nationale, par ses dénonciations contre l'espionnage allemand. Cette patriotique ardeur s'épanche ici, comme ailleurs, dans un style

très personnel, plein de néologismes parfois curieux et amusants ; l'injustice n'y est pas absente et l'exagération des expressions nuit certainement aux thèses soutenues avec toute la brutalité injurieuse d'un pamphlet. M. Daudet connaît bien les fantoches qu'il déshabille d'une main implacable, mais il oublie trop qu'il a précisément vécu dans leur intimité ; dans ces conditions, nous éprouvons un certain malaise à recevoir de semblables confidences, et nous ne pouvons nous empêcher de remarquer quels tristes milieux fréquentait jadis celui qui justement les flétrit aujourd'hui. G. de G.

L'Italie depuis 1870, par Albert Pingaud. Paris, Delagrave, s. d., (1916), in-18 de xxix 344 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. Albert Pingaud traite un sujet qui n'avait jamais encore été exposé dans son ensemble, au moins en France. Il se recommande au plus haut degré par la mesure et la clarté. Il est écrit avec une visible sympathie, sentiment à coup sûr plus intelligent que le dénigrement systématique, et redresse bien des préjugés longtemps accrédités chez nous, où la politique italienne d'autrefois a été si sévèrement condamnée. Nous voulions qu'on nous aime et qu'on nous soit reconnaissant ; nous ne comprenions pas que notre conduite, parfois contradictoire, avait pu éveiller des sentiments contradictoires aussi, et surtout nous croyions que la politique se fait avec des sentiments : nous ne voulions pas nous rendre compte des intérêts très complexes qui avaient pu légitimement, de son point de vue, déterminer la conduite de l'Italie. M. A. Pingaud met très bien en lumière les quatre mobiles principaux qui, dominant tour à tour, ont incliné l'Italie, tantôt du côté de la France, tantôt du côté des empires centraux : le souci de maintenir son unité, le désir de compléter son territoire, les ambitions méditerranéennes et coloniales, la susceptibilité d'une nation très fière d'être devenue « grande puissance », mais très jalouse d'être traitée comme telle. Les Français ont eu une certaine peine à comprendre le premier de ces sentiments. D'où l'amertume que leur a inspirée la Triple-Alliance. Ce traité défensif, au moins dans la pensée de l'Italie, ils l'envisageaient en tant qu'il garantissait l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne, et non pas, comme faisaient les Italiens, en tant qu'il garantissait Rome à l'Italie. C'est qu'ils n'arrivent pas à se persuader que les Italiens les aient sincèrement soupçonnés, après 1870, de vouloir rétablir le pouvoir temporel. Ils ont oublié les manifestations d'alors, dont les auteurs eux-mêmes, ainsi que l'a finement remarqué M. A. Pingaud, avaient peut-être « moins à cœur d'obtenir un résultat pratique que de satisfaire à ce

qu'ils considéraient comme une obligation de conscience. » Les Italiens sont excusables d'avoir pris les choses plus sérieusement. Notons d'ailleurs que depuis longtemps ils s'inquiétaient moins (je parle des plus éclairés) de prétendus projets d'intervention de la France, qu'ils ne se plaignaient de voir l'opinion catholique française encourager le Saint-Siège dans son intransigeance au sujet de Rome. Que si cette cause de froissement a disparu entre les deux pays, c'est sans doute une conséquence heureuse de la politique, en soi déplorable, suivie par le gouvernement français dans les affaires religieuses ; mais cela tient aussi à ce que les catholiques eux-mêmes, en France comme en Italie, sont loin d'envisager la question romaine de la même manière qu'autrefois. Ce changement d'attitude des catholiques, et jusqu'à un certain point du Saint-Siège lui-même, n'a pas été suffisamment signalé par M. Pingaud. Peut-être, d'autre part, n'a-t-il pas assez insisté sur un fait qu'il a d'ailleurs indiqué : comment les relations italo-françaises ont été parfois fâcheusement affectées par des circonstances générales et fatales, par des courants d'idées et d'intérêts qui n'étaient pas, en eux-mêmes, spécialement hostiles à l'Italie, mais le devenaient en fait et par accident : le protectionnisme commercial et les rivalités ouvrières. Quant à l'affaire tunisienne, il serait difficile, croyons-nous, d'en faire un exposé plus impartial, de même que le portrait de Crispi est très modéré dans sa juste sévérité. Si jusque vers 1898 la politique italienne présente des revirements opposés mais assez nets, l'analyse de la lente évolution qui l'a détachée de la Triple-Alliance était plus délicate, et M. A. Pingaud l'a faite avec beaucoup de clarté. Donnons-nous le plaisir de lui emprunter cette heureuse formule schématique : « La Triple-Alliance avait déjà perdu, entre 1898 et 1903, ce sentiment d'un péril commun qui faisait sa raison d'être ; entre 1903 et 1909, cette confiance mutuelle qui était sa condition ; elle allait perdre maintenant cette approbation des esprits qui était sa seule garantie. » On aurait aimé que M. Pingaud parlât un peu plus de la question italo-slave qui a contribué à compliquer les rapports italo-autrichiens. Signalons, en terminant, deux détails : M. Pingaud rappelle (p. 154) la phrase de Crispi, que la France « représente le plus *génial* sourire de la civilisation moderne. » Est-ce bien le sens? Page 241, le chiffre de 222 naissances par 10.000 habitants, pour 1911, est sûrement beaucoup trop faible ; il doit y avoir une faute d'impression. E. J.

Les Grands Problèmes de la politique mondiale. (Problems of Power), par W. Morton Fullerton ; traduit de l'anglais par B. Mayra. Paris, Chapelot, 1915, petit in-8 de xvi-426 p. — Prix : 4 fr.

Le volume dont nous venons de transcrire le titre est précédé de

cette « Note des éditeurs » : « La traduction de cet ouvrage venait d'être terminée et la composition était à la veille d'être commencée fin juillet 1914, lorsque la guerre est venue suspendre toutes facilités de travail et nous a obligés à différer toute publication. — La question s'est donc posée, quelques mois plus tard, de savoir s'il était préférable d'attendre la fin des hostilités pour publier cet ouvrage ; mais il nous a paru qu'il apportait une vue si particulièrement pénétrante de la situation du monde à la veille de la guerre, — en résumant, dans une large synthèse, les tendances politiques, sociales et économiques qui ont caractérisé l'évolution des diverses nations des deux hémisphères depuis cinquante ans, — que le fait même du conflit qui déchire l'Europe lui donnait une extraordinaire actualité, et que la place de cet ouvrage, transporté dans la langue française, était marquée sur la table de tous ceux qui voudront, au moment du congrès qui terminera la guerre, pénétrer entièrement les diverses questions à résoudre.... » De son côté, l'auteur, un publiciste américain, qui fut l'un des correspondants du *Times* de Londres, nous dit dans la « Préface de la troisième édition anglaise », placée en tête de la traduction : « Cette nouvelle édition présente au lecteur le tableau que je me faisais de l'Europe et du monde à la veille de la grande guerre de 1914. *Les Grands Problèmes de la politique mondiale* ne sont en réalité que l'histoire d'une époque déjà disparue, de ce demi-siècle troublé qui a précédé l'ère nouvelle inaugurée en septembre 1914 par les victoires des troupes franco-britanniques sur les champs de bataille de la Marne et de l'Yser. » — L'étendue, la complexité, l'enchevêtrement des sujets traités par M. Morton Fullerton ressortent du cadre même où ils sont répartis : « Livre I. *L'Histoire mondiale de Sedan au coup d'Agadir* : I. Les Conditions économiques dans leurs rapports avec l'évolution politique des États. II. Les États-Unis. — Théodore Roosevelt et le Tsar. — La République américaine et la République française. III. L'Europe. — L'Enchaînement des événements depuis la guerre franco-allemande. IV. L'Europe. — Conséquences morales et sociales de cet enchaînement. — L'Angleterre. — La Renaissance de la France. — Livre II. *Les Crises intérieures des États de l'Europe* : I. La Stabilité de la République française. II. Les Églises et l'État en France. III. L'Affaire Dreyfus. IV. L'Évolution sociale et économique de la France. V. Les États balkaniques et la Triple-Entente avant Agadir. VI. Le Coup d'Agadir et la Politique intérieure de l'Angleterre. — Livre III. *Influence des facteurs économiques sur la politique des États* : I. Le Capitalisme et l'internationalisme des travailleurs. II. L'Expansion commerciale de l'Allemagne. — La Paix en danger. III. L'Organisation industrielle et financière de la France. IV. Les Relations politiques et économiques

entre la France et l'Allemagne. V. Prédominance des questions sociales, économiques et financières sur les questions politiques. — Livre IV. *La Situation actuelle du monde* : I. L'Allemagne après le règlement des difficultés marocaines. II. Groupements actuels des puissances. — Les Problèmes intérieurs des membres de la Triple-Entente. III. Sphères d'influence de la Triple-Entente. — La Mer du Nord IV. Sphères d'influence de la Triple-Entente. — La Méditerranée. V. Sphères d'influence de la Triple-Entente. — L'Extrême-Orient. — Le Japon. VI. Sphères d'influence de la Triple-Entente. — La Mer des Antilles. — L'Avenir des États-Unis. » — La masse énorme de renseignements, de notions, de vues réunis dans ces compartiments un peu disparates et qui font l'intérêt considérable du livre, est présentée sous un aspect qu'on pourrait appeler *kaléidoscopique*, lequel ne laisse pas d'étonner et même d'étourdir un peu le lecteur français, accoutumé à plus d'ordre et de clarté. Le style, à la fois technique et poétique à l'excès, accroît encore cette impression de fatigue et, par instants, presque de vertige. L'ouvrage n'en a pas moins une grande valeur. C'est un puissant instrument d'instruction et d'information. Nous devons savoir un gré particulier à l'auteur de ses sympathies pour notre pays, dont il n'ignore pas les défauts, mais dont il se plaît à célébrer les « miraculeuses *résurrections morales* » (p. 83). Sa philosophie et sa politique appellent d'ailleurs, en ce qui nous concerne notamment, d'assez fortes réserves. Son appréciation des rapports de l'Église avec l'État en France et de leur séparation récente s'inspire de sentiments erronés et de tendances regrettables. On n'est pas peu surpris de l'entendre parler de la « persécution de l'État par l'Église » (p. 103). Notons d'ailleurs, à l'honneur de son bon sens, cet avis nettement exprimé (p. 114-115) : « Le jour où le gouvernement se décidera à entamer des négociations avec le Pape pour le rétablissement d'une ambassade au Vatican, une pareille mesure ne consolidera pas seulement l'autorité de la France et l'influence effective de la Triple-Entente, mais elle sera en outre saluée par l'approbation de l'immense majorité des citoyens français. » Il revient encore plus loin (p. 348-349) sur ce sujet en termes plus énergiques et que nous souhaiterions, pour ce qui est des jacobins, complètement vrais. Nous sommes heureux de terminer par cette citation : « L'inconvénient, l'absurdité même de la suppression de l'ambassade de France auprès du Vatican apparaissent avec une incontestable évidence, même aux yeux des jacobins français les plus fanatiques et les plus ignorants des besoins de la politique moderne. Eux-mêmes en sont arrivés à déplorer le déclin du protectorat de la France sur les chrétiens d'Orient. Et, en présence du problème posé par la déclaration du protectorat français au Maroc, ils sont bien obligés de cons-

tater, une fois encore, l'infériorité de la France à côté de rivaux possédant à Rome une représentation officielle qui leur permet de négocier avec l'Église pour la défense de leurs intérêts nationaux. »

M. S.

La Maison du Hecquet et les seigneuries de Hautteville et de Rauville. Historique et généalogie, par Hervé du Hecquet de Rauville. Paris, Champion, 1915, gr. in-8 de xxi-261 p., avec 78 blasons, 19 reproductions en fac-similé de pièces originales et 141 de signatures autographes et 6 tableaux généalogiques. — Prix : 5 fr.

Petit-fils d'un gentilhomme du Cotentin qui, lors de la chute de Charles X, émigra à l'île Maurice, notre excellent confrère, M. Hervé de Rauville, en rentrant dans l'ancienne patrie de ses ancêtres, vers 1886, voulut aller revoir la terre où dormait son ascendance. La première visite de M. de Rauville fut pour le vieux manoir familial, converti en ferme. Le tenancier, Alexandre Tirel, fit monter notre confrère au grenier et lui montra deux vieux bahuts débordants de parchemins et de paperasses. Entre les planches pourries de ces armoires moisissaient les archives de la famille du Hecquet de Rauville. Il y en avait plus de cent kilos!...

Voilà les documents avec lesquels l'ancien rédacteur de *la Libre Parole* a écrit l'histoire et la généalogie de la maison du Hecquet et des seigneuries de Hautteville et de Rauville. Histoire fort bien conduite et remplie d'aperçus ingénieux. Ce n'est pas une fastidieuse mosaïque de chartes et d'actes notariés, comme la plupart des recueils généalogiques. Maints traits de mœurs nous sont révélés, maintes découvertes nous sont communiquées sur le régime militaire, politique, social, judiciaire, du moyen âge et de l'ancienne monarchie. Des documents authentiques nous prouvent, par exemple, que les sénéchaux, dans leurs arrêts, ne craignaient pas de donner tort aux seigneurs et raison aux vassaux sans que les suzerains songeâssent à prendre ombrage de ces sentences. Tabellions et baillis féodaux, les du Hecquet suivaient parallèlement la carrière des armes et la carrière judiciaire. La vie des camps et la vie de cour ne dérobaient nos gentilshommes normands ni aux devoirs ni aux charges de l'existence terrienne.

Chemin faisant, les pièces mises au jour par M. de Rauville nous fournissent de précieuses clartés sur les garanties de compétence qu'on exigeait des juges d'autrefois, sur la vénalité des charges, sur les quatre quartiers, sur les tentatives faites par Charles VII pour sauver Jeanne prisonnière, sur les mœurs militaires de l'ancien régime, sur les grandes guerres du règne de Louis XIV et de Louis XV, guerres qui eurent souvent pour théâtre les champs de bataille où se joue aujourd'hui le destin de la France.

M. de Rauville ne saurait être trop félicité du brillant parti qu'il a tiré de ses archives. L'histoire de sa famille a tout à la fois l'attrait de la grande histoire et le charme d'une monographie. L'ouvrage se présente à nous sous une forme somptueuse. Papier, caractères, fac-similés reproduisant les chartes anciennes, armoiries, tout dénote le plus grand soin. Les fautes typographiques sont très rares. Page 166, pourtant, mentionnons « Bouillion » au lieu de « Bouillon » ; — « Ducy » au lieu de « Ducey » — « Couderville » au lieu de « Coudeville » — « Hay de Bouteville, » au lieu de « Hay de Bonteville, » — « Douville, » au lieu de « Donville » — enfin Le Haridel de Gonneville, lieutenant de police à Caen, au lieu de « Le Harivel. » Ce dernier fut le témoin impuissant de l'un des premiers crimes de la Révolution : l'assassinat du major de Belzunce, massacré à Caen au mois de septembre 1789. Le fils du lieutenant de police, le colonel Le Harivel de Gonneville a laissé des Mémoires où il raconte ce drame. Une femme arracha le cœur de Belzunce, le cuisit sur des charbons ardents et le mangea. Mme de Martel, née Mirabeau, connue dans la littérature sous le nom de Gyp, est la petite-fille du colonel.

Encore un mot. Page 60, M. de Rauville écrit qu'il n'a pu retrouver la descendance de l'une des branches de sa famille, celle des seigneurs de Saint-Germain-en-Vaux. Je puis le renseigner à ce sujet. Cette branche existe toujours ; elle est représentée dans la commune de Saint-Germain en Vaux même (Manche), par une modeste mais très honorable famille de fermiers. Coutances compte également parmi ses habitants une dame de Saint-Germain, qui dirige un petit commerce d'épicerie et qui descend des mêmes seigneurs. Cette dame, fort estimée dans son quartier, a organisé une œuvre charitable en faveur des prisonniers de guerre dépourvus de famille. Dans le même coin de la Basse-Normandie vit la postérité d'un ambassadeur de Charles VII, souvent cité par le marquis de Beaucourt en son Histoire de ce prince. L'auteur d'une savante étude sur la noblesse, le baron de Verneilh (*Correspondant*, t. CXIV, p. 37), rappelle qu'un vieux proverbe de chevalerie : « *Cent ans bannière, cent ans civière* », traduit à merveille ces mutations de la fortune. Nulle famille, — même les plus aristocratiques — n'est à l'abri des coups du sort. Dans la préface de l'histoire de sa maison, le baron de Saint-Pern évoque cette loi historique, mais ajoute que certains généalogistes, pour flatter la vanité de leurs clients, ne craignent pas d'amputer les branches déchues. M. de Rauville n'est pas tombé dans ce travers : ne cite-t-il pas un aïeul devenu chantre de la paroisse des Pampelousses, pauvre mais excellent chrétien, qui grossissait ses gages en vendant du poisson entre deux offices ? Oscar Havard.

BULLETIN

Les Jeunes filles françaises et le Problème de l'éducation, par Paul Feyel, Paris, Bloud, s. d., in-16 de 62 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Cet opuscule montre combien est impérieux le mouvement qui porte « les jeunes filles à la conquête de l'instruction intégrale ». Après une rapide esquisse historique, l'auteur étudie les causes d'ordre psychologique, économique et social qui ont accéléré ce mouvement : il critique les raisons ou les préjugés qui s'y opposent, explique par quels programmes d'études, par quelles mesures législatives on a successivement tenté de le favoriser, et quelles personnes y ont eu un rôle : ce qui lui permet de s'arrêter longuement sur Madame Marie du Sacré-Cœur.

Beaucoup de choses en peu de pages. C. L.

Le Mirage de la vertu, par Albert Bayet. Paris, Colin, s. d., in-18 de 311 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur est tombé au champ d'honneur. En présence d'une fin aussi glorieuse, nous supprimons les lignes que nous avions tracées contre ce livre plus que paradoxal. En tout cas, M. Albert Bayet a démenti par sa mort — et c'est là son éloge — le réquisitoire qu'il avait fulminé contre la vertu. L'épée a biffé l'œuvre de la plume. O. H.

Les Auteurs latins du programme, *classe de 2e A B C et 1re A B C. I. Prose*, par Bornecque, L. François, Worsmer et Courgey. Paris, Delagrave, 1915, in-12 de 594 p. — Prix : 4 fr. 50. — II. *Poésie*, par Bornecque, Enoch, Troufleau et Barot. Paris, Delagrave, 1915, in-12 de 424 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons déja signalé ici l'idée très heureuse qu'ont eue les auteurs de cette série de réunir en un très petit nombre de volumes — quatre en tout — les auteurs latins portés au programme, depuis la 6e jusqu'à la 1re. Ces deux nouveaux volumes concernent les classes de 2e et 1re ; l'un est consacré à la prose, l'autre à la poésie. Ce ne sont naturellement que des extraits, mais replacés dans leur cadre par une courte notice explicative. Des notes, dont l'usage nous a fait reconnaître le mérite pour les deux premiers volumes, éclairent le texte sans supprimer l'effort nécessaire. Des figures bien choisies et généralement documentaires l'illustrent. Comme dans les précédents volumes, les renvois à l'ouvrage *Rome et les Romains* assurent à l'élève un excellent commentaire historique. *L'Énéide* de Virgile ne figure pas dans le recueil. Il est trop aisé d'en apercevoir les raisons pour que nous y insistions. On trouvera dans le volume consacré à la poésie une petite anthologie des poètes latins qui permettra de faire expliquer des fragments de poètes non réputés classiques, depuis la période archaïque jusqu'au quatrième siècle. Dans le même ordre d'idées signalons l'heureuse inspiration qu'on a eue de faire suivre le discours de Claude en faveur des Gaulois d'après Tacite, du texte authentique conservé sur les tables de Lyon. Nous ne doutons pas que ces deux nouveaux volumes ne reçoivent un aussi bon accueil que les précédents. André Baudrillart.

Notre Patriotisme. Ce qu'il doit être, par le comte DE CHABROL. Paris, Lethielleux, s. d. (1915), in-12 de 113 p. — Prix : 0 fr. 75.

Un homme expérimenté fait part de ses réflexions à ses concitoyens, et leur développe ses aperçus dans le journal qu'ils lisent. Réflexions et aperçus se révèlent justes, opportuns, bienfaisants. Ils répandent de la lumière autour d'eux, sèment de la générosité dans les cœurs, suscitent des résolutions pratiques. Un des esprits les plus avertis de notre temps les remarque, insiste pour que les bénéficiaires en soient multipliés. Et voilà comment, des articles parus dans *l'Avenir du Puy-de-Dôme*, M. le comte de Chabrol a fait ce volume à la demande de M. Georges Goyau. Le père et le parrain du nouveau-né sont tels qu'on ne doutera pas de sa valeur. On voudra le connaître, et l'on s'empressera de le faire connaître à ceux et à celles qui, *loin du front*, risquent de traverser des heures d'alanguissement, d'incertitude et de torpeur. Ce gracieux et judicieux compagnon leur parlera un langage persuasif, les relèvera doucement, et en leur rappelant l'utilité de l'action inspirée par la foi, les rendra à eux-mêmes et aux autres. G. L.

Les Œuvres catholiques au lendemain de la « Séparation », par FOURVIÈRE. Paris, Lecoffre, Gabalda, s. d., in-12 de XII-339 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les événements actuels ont suscité des œuvres plus urgentes que celles dont il est question dans le présent livre. Mais la guerre terminée, et la paix conclue, il faudra lire avec attention l'excellent ouvrage de M. Fourvière et en dégager les utiles leçons qu'il renferme. O. H.

Le Rôle social et moral de la presse, par GEORGES MAZE-SENCIER. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 171 p. — Prix : 1 fr. 50.

Œuvre judicieuse dont nous ne saurions trop recommander la lecture aux conservateurs, encore trop nombreux, hélas ! qui mettent en doute les avantages de la presse, et qui trop souvent ne donnent aux journaux catholiques qu'un parcimonieux concours. Quand romprons-nous avec cet égoïsme ? O. H.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Un des doyens du journalisme, M. Isidore-Hyacinthe-Marie-Louis-Robert MITCHELL, est mort à Paris, le 2 janvier, à 77 ans. Né à Bayonne le 24 août 1839, d'un père anglais et d'une mère espagnole, il eut Don Carlos pour parrain. Nommé capitaine dans l'armée carliste, il préféra venir à Paris et entra résolument dans le journalisme en débutant, en 1856, dans *la Presse théâtrale*. L'année suivante il se rendait à Londres, où il fut chargé de rédiger la chronique littéraire du journal l'*Atlas*. Mais il dut rentrer en France et, en 1860, se lança définitivement dans le journalisme politique en entrant au *Constitutionnel*, d'où il passa successivement au *Pays*, au *Nord* et à *l'Étendard*, pour revenir au *Constitutionnel*, qu'il devait quitter encore pour *la Patrie*. En 1869, pour la troisième fois, il

rentrait au *Constitutionnel*, mais comme rédacteur en chef. Après la guerre de 1870-1871, à laquelle il prit une part des plus honorables, il contribua à la fondation du journal *le Courrier de France*, qui combattit vivement le gouvernement de M. Thiers, puis passa à *la Presse* de M. de la Guéronnière, où il soutint le septennat personnel, et en 1874 il se rendit propriétaire du *Soir*, dont il fit un organe bonapartiste. Candidat mac-mahonien dans l'arrondissement de la Réole, il fut élu en 1876 et réélu aux élections suivantes. Il ne se représenta pas aux élections d'août 1881, échoua à celles d'octobre 1885, mais fut élu à nouveau en septembre 1889. Il subit un nouvel échec en 1898 et entra alors au *Gaulois*, où, sous le pseudonyme de E. Desmoulins, il publia chaque jour des notes politiques pleines d'esprit.

— M. Marie-Julien-Joseph-François dit Francis Charmes, journaliste, homme politique, ancien député, puis sénateur du Cantal, membre de l'Académie française, est mort à Paris, le 4 janvier, à 68 ans. Né à Aurillac le 21 avril 1848, il vint à Paris en 1867 pour suivre les cours de droit et prit une part très brillante à la guerre de 1870 comme officier des mobiles du Cantal. Après avoir écrit pendant quelques mois au *XIXe siècle*, il entra au *Journal des Débats*, où il rédigea durant plusieurs années le bulletin quotidien. Il fut également un zélé collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*, dont il devint le directeur après la mort de Ferdinand Brunetière. Il a publié : *Études historiques et diplomatiques* (Paris, 1893, in-16) ; *L'Allemagne contre l'Europe, La Guerre 1914-1915* (Paris, 1915, in-16), ainsi que de nombreux *Rapports* présentés à la Chambre des députés. M. Francis Charmes est un des journalistes qui ont le plus honoré la presse française par la droiture de son caractère et la sûreté de ses jugements.

— Le Dr Rodolphe Engel, l'éminent professeur de chimie à l'École centrale, membre correspondant de l'Académie de médecine, est mort à Paris, au commencement de janvier, à 66 ans. Né à Strasbourg en 1850, il était le fils du botaniste Engel, qui occupait une chaire à la Faculté de médecine de cette ville. Lorsque, après la guerre de 1870, cette Faculté eut été transférée à Nancy, Rodolphe Engel eut l'honneur d'être le premier étudiant reçu docteur devant elle. Élu agrégé au concours un peu plus tard, il fut envoyé à la Faculté de médecine de Montpellier, où la chaire de chimie lui fut confiée, puis, après quelques années, il fut appelé à Paris pour donner le même enseignement à l'École centrale. M. Rodolphe Engel est l'auteur de divers travaux fort estimés dans le monde savant. Ce sont, entre autres : *Contribution à l'étude des glycocolles et de leurs dérivés*, thèse (Paris, 1876, in-8) ; — *La Série grasse et la série aromatique. Comparaison des deux séries*, thèse (Paris, 1876, in-8) ; — *Nouveaux Éléments de chimie médicale et de chimie biologique, avec les applications à l'hygiène, à la médecine légale et à la pharmacie* (Paris, 1878, in-12) ; — *Traité élémentaire de chimie. Métalloïdes* (Paris, 1895, in-8) ; — *Traité élémentaire de chimie. Métaux. Chimie organique et manipulations d'analyse* (Paris, 1896, in-8) ; — *Traité de chimie biologique, pathologique et clinique* (Paris, 1896, in-8).

— Le poète connu Charles de Pomairols, né le 23 janvier 1843, à Villefranche-de-Rouergue (Aveyron), est mort au château de Pesquès, également dans le Rouergue, au milieu de janvier, à 73 ans. Très répandu dans les milieux littéraires et mondains de Paris, il encourageait les jeunes poètes, qu'il aimait à recevoir dans son hôtel de la rue Saint-Dominique. A plusieurs reprises il s'était présenté à l'Académie française et avait chaque fois réuni un certain nombre de voix. Écrivain mesuré et profon-

dément spiritualiste, qui croyait que le but de la poésie est moins de plaire que d'élever l'esprit, M. Charles de Pomairols laisse des poésies et des études littéraires d'une réelle valeur, telles que : *La Vie meilleure, la Beauté, les Tendresses* (Paris, 1879, in-12) ; — *Rêves et pensées* (Paris, 1880, in-12) ; — *La Nature et l'âme* (Paris, 1887, in-18) ; — *Lamartine. Étude de morale et d'esthétique* (Paris, 1889, in-12), ouvrage couronné par l'Académie française ; — *Regards intimes (1887-1890)* (Paris, 1895, in-12), ouvrage couronné également par l'Académie française ; — *Pour l'Enfant. A la mémoire de la petite fille de Pomairols. Plaintes paternelles* (Paris, 1904, in-16).

— M. Jules-Victor Delafosse, député du Calvados, est mort à Paris, le 1er février, à 75 ans. Né à Pontfarcy (Calvados), le 2 mars 1843, il fit ses études au collège de Vire, puis vint suivre les cours de la Faculté des lettres de Paris et fut reçu licencié. Il voyagea ensuite en Europe et revint en France au moment où éclata la guerre de 1870. En 1871, il entra au *Journal de Paris*, puis succéda, en 1873, à M. Weiss, au *Paris-Journal*. En 1876, il contribua à la fondation de *la Nation*, qui fusionna avec *l'Ordre*, dont il resta l'un des principaux rédacteurs. Il collabora ensuite à plusieurs autres journaux parisiens, tels que *le Figaro, le Gaulois, le Matin, l'Écho de Paris*, etc. Nommé député de Vire, en 1877, il n'a pas cessé, depuis lors, de siéger à la Chambre, où il s'était spécialisé dans les questions coloniales et de politique extérieure. Pendant toute sa carrière politique, M. Jules Delafosse a été un bonapartiste convaincu. Comme publiciste, il a fait paraître les volumes suivants : *Le Procès du 4 septembre* (Paris, 1875, in-18, et 1876, in-12) ; — *A travers la politique* (Paris, 1889, in-12) ; — *Hommes et choses* (Paris, 1888, in-12) ; — *Études et portraits* (Paris, 1894, in-12) ; — *Vingt ans au Parlement* (Paris, 1898, in-8) ; — *Figures contemporaines. Comte de Chambord, Napoléon III, Gambetta, Bismarck, Léon XIII* (Paris, 1899, in-12) ; — *Théorie de l'ordre* (Paris, 1901, in-8) ; — *Psychologie d'un député* (Paris, 1904, in-12) ; — *La France au dehors* (Paris, 1908, in-12).

— M. Amant-Joseph Fabre, ancien député et ancien sénateur de l'Aveyron, ancien professeur universitaire et écrivain distingué, est mort à Cannes, le 1er février, à 72 ans. Né à Rodez, le 10 décembre 1842, il fit ses études au lycée de sa ville natale, puis fut reçu licencié ès-lettres à Toulouse, après quoi il alla professer dans les collèges du Millau, de Figeac, d'Auxerre et de Toulon. Devenu agrégé de philosophie en 1867, il fut envoyé l'année suivante au lycée de Caen, où il eut des démêlés avec un inspecteur général. Chargé en 1872 du cours de philosophie à la Faculté des lettres de Bordeaux, il fut révoqué par M. de Cumont en 1874. Rappelé en 1875 par M. Wallon et nommé par lui suppléant du cours de philosophie au lycée Louis-le-Grand, il devint en 1876 titulaire de la chaire de philosophie au lycée Saint-Louis. Il était, en 1881, maître de conférences à l'École supérieure de Sèvres, lorsqu'il fut envoyé à la Chambre des députés par les électeurs de Rodez. En 1894 il passa au Sénat. M. Fabre, qui a pris une part active aux discussions parlementaires, a attaché son nom à une tentative faite par lui et quelques-uns de ses collègues, pour obtenir l'institution d'une fête nationale en l'honneur de Jeanne d'Arc. Le culte qu'il avait voué à la grande héroïne est bien connu. Il lui avait consacré un certain nombre d'importants ouvrages qu'on trouvera énumérés dans la liste suivante de ses publications variées : *Cours de philosophie, suivi de notions d'histoire de la philosophie* (Paris, 1870, in-12) ; — *Notions de philosophie* (Paris, 1874, in-12) ; — *Histoire de la philosophie* (Paris,

1877, in-12) ; — *Jeanne d'Arc, libératrice de la France* (Paris, 1882, in-12) ; — *Washington, libérateur de l'Amérique* (Paris, 1882, in-12) ; — *Les Libérateurs, ou l'Héroïsme civique en action* (Paris, 1882, in-12) ; — *Procès et condamnation de Jeanne d'Arc, d'après les textes authentiques des procès-verbaux officiels* (Paris, 1884, in-12) ; — *Procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc* (Paris, 1884, in-12) ; — *Procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc, raconté et traduit d'après les textes latins officiels* (Paris, 1888, 2 vol. in-12) ; — *Jeanne d'Arc, drame historique en cinq actes* (Paris, 1890, in-12) ; — *Jésus, mystère en cinq actes* (Paris, 1892, in-12) ; — *Le Mois de Jeanne d'Arc* (Paris, 1892, in-12) ; — *La Chanson de Roland. Traduction nouvelle et complète* (Paris, 1901, in-12) ; — *La Pensée antique* (*De Moïse à Marc-Aurèle*) (Paris, 1902, in-8) ; — *Les Neuf Ans d'un sénateur, 1894-1903* (Paris, 1903, in-12) ; — *La Pensée chrétienne. Des Évangiles à l'Imitation de Jésus-Christ* (Paris, 1905, in-8) ; — *Cent Poésies de Pierre Corneille, tirées de sa traduction de l'Imitation de Jésus-Christ* (Paris, 1906, in-16) ; — *L'Imitation de Jésus-Christ. Traduction nouvelle...* (Paris, 1906, in-8) ; — *La Pensée moderne. De Luther à Leibnitz* (Paris, 1908, in-8) ; — *Les Pères de la Révolution. De Bayle à Condorcet* (Paris, 1910, in-8).

— On annonce encore la mort de MM. : Frédéric-Édouard Bauer, docteur ès-sciences, préparateur à la Sorbonne, ingénieur-chimiste à la poudrerie de Saint-Chamas, mort à Marseille, le 30 décembre, à 36 ans ; — l'abbé Albert Béziat, professeur au petit séminaire de Belmont (Aveyron), tué dernièrement à l'ennemi ; — Léon Boll, journaliste alsacien, directeur du *Journal d'Alsace-Lorraine*, qui dans les dix dernières années de son existence avait très courageusement défendu, dans les provinces annexées, les droits de l'Alsace et de la Lorraine, mort dernièrement à Strasbourg, à 53 ans ; — l'abbé François Brugère, professeur à l'institution Saint-Joseph de Roanne, brancardier divisionnaire, tué à l'ennemi le 27 septembre 1915 ; — Joseph Chobert, professeur honoraire de droit à l'Université catholique de Paris, mort en cette ville au commencement de janvier, à 63 ans ; — Gabriel Dauchot, rédacteur au *Petit Journal*, auteur de *Immortelle Pologne!* (Paris, 1908, in-12), mort à Paris, au commencement de décembre, à 34 ans ; — Tony Desachy, publiciste à Tanger, lieutenant au 3e régiment de marche de zouaves, tué à l'ennemi le 25 septembre, en entraînant sa section ; — Charles Ferreux, chef des services politiques du *Nouvelliste de Lyon*, mort subitement à Lons-le-Saunier, au milieu de janvier ; — Léon-Talasan Giafferi, journaliste parisien, mort au commencement de janvier, à 28 ans ; — l'abbé Émile Grizaut, professeur au grand séminaire de Perpignan, aumônier volontaire, tué à l'ennemi ; — Gabriel Guérin, peintre et critique d'art, mort à Paris, au commencement de février, à 45 ans, des suites d'une maladie contractée aux G. V. C. ; — Amédée Guiard, professeur de seconde à l'institution Sainte-Croix de Neuilly, caporal au 405e régiment d'infanterie, tué à l'ennemi le 28 septembre 1915 ; — le R. P. René Guilloux, des Pères de Bétharam, professeur à Buenos-Aires, mais originaire de Paris, tué à l'ennemi le 28 septembre 1915 ; — le Dr Hamelin, professeur honoraire à la Faculté de médecine de Montpellier, mort au commencement de janvier, à 75 ans ; — Edmond Hecquel, directeur-fondateur de l'Institut colonial marseillais, correspondant de l'Institut pour la section d'économie rurale de l'Académie des sciences, doyen des correspondants de l'Académie de médecine pour la section de chimie et de physique médicales, ancien professeur à l'École supérieure de pharmacie de Montpellier, puis à celle de Nancy, ancien professeur de botanique à la

Faculté des sciences de Grenoble, puis à celle de Marseille, ainsi que de matière médicale à l'École de médecine de cette ville, où il est mort au milieu de janvier, à 73 ans, laissant d'importants ouvrages, notamment : *Histoire médicale et pharmaceutique des principaux agents médicamenteux introduits en thérapeutique depuis ces dix dernières années* (Paris, 1874, in-16) ; *Les Kolas africains. Monographie botanique* (Paris, 1899, in-8) ; *Annales de l'Institut colonial de Marseille* (Marseille, 1893-1899, 7 vol. in-8) ; *Les Plantes médicinales et toxiques de la Guyane française* (Paris, 1897, in-8), etc. ; — le lieutenant-colonel Louis Hennequin, commandant une brigade de chasseurs alpins, brillant officier et écrivain militaire très distingué, tombé au champ d'honneur en Alsace, le 12 janvier, à qui l'on doit : *Petit Traité élémentaire de topographie pratique à l'usage des sous-officiers, caporaux et élèves* (Paris, 1888, in-12) ; *La Campagne de 1794 entre Rhin et Moselle* (Paris, 1909, gr. in-8) ; *Le Corps d'observation des Alpes en 1815. Une Campagne d'un mois* (Paris, 1909, in-8), etc. ; — Henri Johannet, écrivain et journaliste parisien, mort à Paris à la fin de décembre, à 76 ans, lequel avait rédigé pendant de longues années la chronique agricole au *Journal des Débats* et avait publié de nombreux ouvrages sur l'agriculture, entre autres : *Jersey. Un mot d'histoire, les formes de la propriété foncière, le climat*, etc. (Paris, 1885, gr. in-8), ainsi que des poésies, notamment : *Un Naufrage*, scène dramatique en vers (Paris, 1886, in-12) ; — Marie-Paul Le Loup, l'un des membres les plus distingués de la presse parisienne, qui avait collaboré autrefois à l'ancienne *Patrie* et au *Moniteur universel* et avait passé ensuite à l'*Écho de Paris* et au *Gaulois*, où il était chargé de rédiger les informations mondaines, mort dernièrement à Paris, à 78 ans ; — Louis Levesque, qui, après la guerre de 1870, a fondé le journal *la Sèvre*, a publié diverses notices sur Saint-Maixent et travaillait à une étude complète des communes du canton de Saint-Maixent quand la mort l'a frappé en cette ville, le 9 octobre 1915, à l'âge de 68 ans ; — l'abbé Joseph Maignon, professeur à l'institution Saint-Joseph, à Lannion, infirmier militaire, tué à l'ennemi ; — l'abbé Jean-Marie Maugain, directeur au grand séminaire de Vannes, aumônier de corps d'armée, blessé le 27 septembre, mort le 2 octobre 1915 ; — Georges Mazeran, archiviste-paléographe, soldat téléphoniste au 164e régiment d'infanterie, tué à l'ennemi, le 27 novembre ; — Léon Michoud, professeur de droit administratif à l'Université de Grenoble, un de nos plus éminents jurisconsultes, fort connu non seulement en France, mais encore à l'étranger, mort à Grenoble, au milieu de janvier, à 60 ans, dont l'on cite : *De la Gestion d'affaires appliquée aux services publics* (Paris, 1893, in-8) ; *De la Responsabilité de l'État à raison des fautes de ses agents* (Paris, 1897, gr. in-8) ; *De la Responsabilité des communes à raison des fautes de leurs agents* (Paris, 1897, gr. in-8), etc. ; — l'abbé Ernest Moulis, professeur à l'institution Saint-Joseph, à Lannion, infirmier militaire, mort à l'armée ; — Marcel Nénot, jeune poète et écrivain de talent, collaborateur du *Petit Monégasque*, tombé au champ d'honneur, à 24 ans, au cours d'une mission volontaire lors de l'offensive en Champagne ; — le Dr Alfred Prouhet, qui a publié un certain nombre d'études historiques sur le Poitou, telles que : *Les Seigneurs, le château, la terre de la Mothe-Saint-Héray* (1906) ; *Notes et documents pour servir à l'histoire de la Révolution dans le canton de la Mothe-Saint-Héray* (1909) ; *Notes sur l'agriculture, le commerce et l'industrie à la Mothe-Saint-Héray à la fin de l'ancien régime* (1912) et *Monographie de la commune de la Mothe-Saint-Héray* (1914), mort à la Mothe-Saint-Héray (Deux-Sèvres), le 22 septembre 1915 ; — l'abbé Félix

Roulet, professeur à l'Externat Saint-François de Sales, de Chambéry, mort victime de son dévouement dans ses fonctions d'infirmier militaire ; — l'abbé Marc Royer, professeur à l'institution des Minimes, à Lyon, brancardier, mort des suites de blessures reçues devant l'ennemi le 12 octobre dernier.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Guido Baccelli, médecin et homme politique italien, ancien professeur de clinique médicale à l'Université de Rome, ancien ministre de l'instruction publique, puis de l'agriculture et du commerce, membre de nombreuses sociétés savantes, ancien président de plusieurs congrès internationaux de médecine, organisateur des fouilles du Forum, fondateur du « Policlinico », mort dernièrement à Rome, à 84 ans, lequel est l'auteur d'importants ouvrages de médecine, entre autres : *Prolusione alla patologia del cuore e dell'aorta* (1859), *Patologia del cuore e dell'aorta* (1864-67, 3 vol. in-8), *La Malaria di Roma* (1876), *La Subcontinua tifoide* (1876), etc. ; — Luigi Capuana, romancier, auteur dramatique, poète et critique italien, ancien professeur de littérature à l'Université de Catane, puis à l'École supérieure « di Magistero » pour les femmes, à Rome, mort subitement à Catane, le 28 novembre, à 75 ans, lequel a écrit un grand nombre de nouvelles, dont plusieurs ont été traduites dans diverses langues, notamment : *Giacinta ; La Sfinge ; Paesane*, etc. ; puis des drames qui furent bien accueillis, tels que : *Malia, Sereno, Il Male di Rosa* etc., et enfin une longue série d'articles de critique dramatique dans la *Nazione* de Florence, le *Corriere della Sera*, le *Fanfulla della Domenica*, dont il fut le directeur de 1881 à 1883, et dans plusieurs autres périodiques ; — Mme Emily Crawford, femme de lettres anglaise bien connue dans son pays et en France, morte à Londres le 2 janvier, laquelle avait collaboré à de nombreux journaux anglais, notamment au *Truth*, au *New York Tribune* et au *Daily News*, dont elle avait été le correspondant à Paris pendant de longues années et qui laisse sur la guerre de 1870 et les événements de la Commune des récits d'un grand intérêt ; — le Dr Pierre Heresco, professeur à la Faculté de médecine de Bucarest, médecin en chef des hôpitaux, membre correspondant de la Société d'anatomie et de la Société de chirurgie de Paris, ancien député, mort à Bucarest au commencement de janvier, à 47 ans ; — Adrien Krebs, préfet honoraire des études à l'École alsacienne de Paris, directeur de la *Revue des revues de philosophie*, mort à Paris, au milieu de janvier ; — Lévy-Cawson, devenu lord Burnham par son élévation à la pairie en 1903, directeur et principal propriétaire du journal le *Daily Telegraph*, mort au commencement de janvier ; — Dr John Marshall, ancien professeur de littérature classique au collège de Yorkshire et ancien recteur de l'École royale supérieure d'Édimbourg, mort au milieu de décembre, à qui l'on doit une traduction en vers anglais des *Odes* et *Épodes* d'Horace ainsi qu'une *Short history of Philosophy* ; — Standish Hayes O'Grady, fils de l'amiral de ce nom, l'un des plus remarquables celtisants anglais de notre temps, mort dernièrement à Hale, lequel laisse entre autres travaux importants une remarquable collection de textes irlandais avec traduction et commentaires sous le titre : *Sylva Gadelica* (Londres, 1892, in-8), ainsi qu'un catalogue des manuscrits irlandais que possède le British Museum ; — le poète et dramaturge anglais bien connu Stephen Phillips, qui dirigeait depuis 1912 la *Poetry Review* et qui est l'auteur de *Christ in Hades* (1896), *Poems* (1897), *Ulysses* (1902), *Paolo and Francesca* (1902), *Nero* (1906), etc. ; — Raffaello Raqueni, publiciste italien bien connu, secrétaire de la Société franco-italienne de Paris, ancien directeur

du journal *l'Époque*, fondateur de plusieurs journaux et de diverses associations, conférencier distingué, correspondant parisien d'un certain nombre de journaux italiens de Florence et de Turin, auteur de brochures d'actualité, principalement politiques, ainsi que d'une comédie, *Giuochi di borsa*, jouée à Gênes en 1876, et d'un ouvrage important, *Confutazione della logismografia ovvero del sistema di computistoria di Cerboni* (Gênes, 1877), in-8), mort dernièrement, à Paris, à 67 ans ; — Luigi Ratti, érudit italien, auteur de très intéressants ouvrages : *Poste e corrieri in Lombardia dal 1796 al 1814*, *Lombardia nel 1796*, *Giuseppe Prina*, etc., et bibliophile renommé, dont la collection magnifique d'ouvrages sur Napoléon et l'histoire du Milanais était visitée par de nombreux étrangers, mort dernièrement à Milan, à 75 ans ; — Sir John Rhys, principal du « Jesus College » à Oxford et professeur de langues celtiques à l'Université de cette ville, un des principaux celtisants de la Grande-Bretagne, qui avait fait partie de plusieurs commissions royales pour le développement de l'instruction dans le Pays de Galles, mort au milieu de décembre ; — Giacomo Venezian, jurisconsulte italien des plus distingués, originaire de Trieste, professeur de droit civil à l'Université de Bologne, tué à l'ennemi, sur le Carso, le 20 novembre, à 54 ans, lequel avait publié : *Appunti di diritto privato* (1890), *La Causa nei contratti* (1890-1892), *Riforme della pubblicità immobiliare* (1897), etc. ; — l'écrivain brésilien José Verissimo, ardent défenseur de la cause française, mort à Rio-de-Janeiro, le 2 février.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles lettres. — Le 7 janvier 1916, M. Maurice Croiset, président pour 1916, présente le tableau de ce que sera le rôle scientifique de la France après la paix. — M. Maspéro lit un rapport sur les travaux de l'Académie à l'ouverture de l'année. — Le 14, M. Héron de Villefosse fait connaître une note du P. Delattre concernant la découverte, à Carthage, par l'abbé Munier, de sépultures chrétiennes, entre autres d'un sarcophage en marbre qui n'avait pas été ouvert et qui renfermait des bijoux en quantité, tenant encore la place qu'ils occupaient lors de l'inhumation. — M. l'abbé Chabot lit un travail sur les inscriptions puniques de la collection Marchand, au Louvre. — M. Clermont-Ganneau présente à cet égard ses observations. — M. Camille Jullian réfute une théorie allemande, qui prétend faire de l'empereur Postume un empereur « à la façon germanique », tandis que tous les textes nous le présentent comme ayant surtout cherché à écarter les Germains de la frontière. — Le 21, M. Pottier résume le rapports de MM. Chamonard et Comby sur la découverte faite dans la presqu'île de Gallipoli, par le R. P. Dorme, le lieutenant Leune, appartenant à l'armée d'Orient, d'une nécropole grecque utilisée du vie siècle au xie avant notre ère. — M. Th. Reinach parle de la publication du xie volume des papyrus d'Oxyrinchus contenant des textes grecs inédits, et du sort déplorable d'une partie de ces papyrus incendiés avec la bibliothèque de Louvain. — M. Paul Monceaux décrit, de la part de M. Gsell, une inscription métrique chrétienne découverte à Khamissa, département de Constantine. — MM. Th. Reinach, Bouché-Leclercq, Clermont-Ganneau, Cagnat et Thomas échangent leurs observations sur ce sujet. — Le 28, M. le comte Durrieu lit une note rédigée par M. P. Esdouhard sur le polyptique de l'hospice de Beaune, œuvre attribuée à Roger van der Weyden, qui n'a pu l'exécuter qu'avant 1425, puisque Philippe le Bon y figure sans les insignes de la Toison d'or, fondée en 1430. — M. Paul Monceaux lit un travail sur Donat, auteur du donatisme, et sa conclusion est qu'il n'y a eu qu'un seul

personnage de nom de Donat. — M. Antoine Thomas communique une inscription provençale trouvée à Figeac (Lot), par M. l'abbé Vayssié, curé de Notre-Dame du Puy. — MM. le comte Durrieu et Fournier échangent leurs observations à propos de cette communication.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 8 janvier 1916, M. Chuquet lit un travail qui a pour titre : *Le Peuple mondial,* et dans lequel il parle d'un Allemand qui voudrait que son pays dominât l'univers, et invite la France à collaborer à cette œuvre. — Le 15, M. Chuquet donne lecture du début d'une étude sur *Paris en 1810,* d'après des lettres du comte Clary. — Le 22, M. Raphaël-Georges Lévy lit un travali sur la vie et les œuvres de M. Alfred de Foville. — Le 29, M. Ch. Benoist continue la lecture de son travail sur les causes de la diminution de la natalité dans le canton de Condé-sur-Noireau (Calvados), diminution qu'il attribue à une « sorte d'indifférence ou d'insensibilité morale. »

Paris. — La librairie Laurens a commencé la publication d'une luxueuse collection dite *Images historiques,* qui compte déjà plusieurs plaquettes, desquelles il sera question ici en temps utile. Actuellement nous ne parlerons que de celle de M. René Brancour : *La Marseillaise et le Chant du départ* (in-4 de 16 p., illustré de 31 gravures. Prix : broché, 1 fr. 25 ; relié, 2 fr. 50). L'auteur résume l'histoire des deux hymnes célèbres dont il reproduit le texte avec la musique. L'illustration, toute documentaire, formant une iconographie sinon complète, du moins bien choisie, est admirablement exécutée. Cinq pages à peine ont suffi pour rappeler le *Chant du départ ; la Marseillaise* occupe donc la plus grande partie de la magnifique brochure. *La Marseillaise,* remarque l'auteur, « on en peut juger par les illustrations ici rassemblées, a inspiré le pinceau et le ciseau de nombreux artistes. La verve militaire d'un Charlet, le goût décoratif d'un Pils, mais surtout l'admirable éloquence d'un Rude y ont trouvé matière à se déployer. L'imagerie populaire s'y est naïvement exercée, et aussi le goût de l'anecdote, toujours chère à l'esprit français. »

— Il y en a pour tous les goûts dans *la Poupée modèle, revue des petites filles* (52e année. Paris, Hachette, gr. in-8 de 290 p., avec de nombr. grav. et planches en couleurs. Abonnement : Paris, 7 fr. ; Seine, 8 fr. ; Départements, 9 fr. ; Union postale, 11 fr.). Certaines fillettes, en recevant cette charmante publication, iront d'abord aux récits, contes, nouvelles qui s'offrent à elles, toujours irréprochables, certes, mais empreints, par surcroît, du sentiment religieux et comportant une leçon de morale pratique. D'autres préféreront les morceaux de musique ou les planches artistiques en couleurs qui servent à des découpages exerçant la patience et la sagacité. Beaucoup étudieront la « planche rose » qui se trouve dans chaque livraison mensuelle et qu'une explication détaillée leur rendra vite intelligible. Toutes s'amuseront à la lecture du « Courrier de Chiffonnette » et accorderont leur estime à « la Dinette ou l'Art de la cuisine sans feu. » Le verso de la première couverture de chaque livraison est occupé par un « Tableau parlant » expliqué dans la suivante, enfin la deuxième couverture (verso également) donne une « Histoire sans paroles », toujours égayante. Et comme le pays est en guerre, une rubrique : « De tout un peu », groupe des anecdotes touchantes ou héroïques, parfois amusantes, en dépit de la tristesse du sujet. Les petites filles qui recevront *la Poupée modèle* ne pourront manquer d'être bien sages... pendant qu'elles s'en occuperont. Avis aux parents qui désirent avoir quelques heures de tranquillité.

Alsace et Lorraine. — Espérons que peu de temps nous sépare encore du jour où la publication suivante deviendra nécessaire à toutes les administrations françaises, aux notaires, avoués, commerçants et généralement à tous ceux qui auront des affaires à traiter dans les pays cédés par la France à Allemagne en 1871 : *Les Communes de l'Alsace-Lorraine. Répertoire alphabétique avec l'indication de la dépendance administrative. I. Nomenclature française avant 1871. II. Nomenclature allemande depuis 1871 jusqu'en 1915* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1915, gr. in-8 de 87 p. à 5 colonnes. Prix : 3 fr. 50). Les éditeurs présentent ainsi ce recueil : « ... Le régime allemand aura laissé dans ces provinces [l'Alsace et la Lorraine] certaines traces dont il est malheureusement impossible de ne pas tenir compte. Parmi les bouleversements que, pour hâter la germanisation, les Allemands ont apportés dans les provinces annexées, il y a lieu notamment de relever les modifications dans la répartition administrative et les changements de noms d'une très grande quantité de communes. Celles-ci vont reprendre, bien entendu, leur dénomination française antérieure. Mais il sera impossible de négliger les dénominations allemandes chaque fois qu'il s'agira de faire état des actes administratifs, judiciaires ou commerciaux enregistrés au cours des années 1871 à 1915. De cette considération est née l'idée du présent double répertoire alphabétique de toutes les communes qui, pendant cette période, ont fait partie du pays d'empire dit « Alsace-Lorraine. » On y trouvera : 1° Sur les pages de gauche, la liste des communes classées alphabétiquement d'après leur dénomination française ; 2° Sur les pages de droite, la liste des communes classées alphabétiquement d'après leur dénomination allemande. De part et d'autre, chaque nom de commune est suivi de l'indication des divisions et subdivisions administratives dont cette commune a fait partie : 1° sous le régime français ; 2° sous le joug allemand.... Les recherches dans le double répertoire sont grandement facilitées par la colonne qui, dans les tableaux, indique les divergences entre les noms français et les noms allemands ; elle permet de trouver instantanément la commune qu'on a besoin d'identifier. »

Bretagne. — M. Gendry, à travers les landes bretonnes, aime à se promener dans les sentiers fleuris d'ajoncs, et il converse agréablement, en français ou en latin, avec sa muse familière. Qui dans notre siècle aurait pensé que quelque Santeul égaré en Bretagne, composerait encore des vers latins ? (*Poèmes latins*, traductions en vers français des plus célèbres poètes latins, par M. Eugène Gendry (Saint-Servan, Haize, in-8, de 62 p. Prix : 1 fr. 50). M. Gendry en fait d'harmonieux et de purs qui rappellent par endroits Virgile ou Ovide :

Suave mihi lento per campum incedere gressu,
Suave per exiguam versificare viam.

M. Gendry s'est essayé également à traduire en vers français quelques extraits de Virgile (1re églogue) ou d'Ovide, de Properce et d'Horace, où il sait allier l'élégance du vers à la fidélité de la traduction.

Franche-Comté. — Du général Malet, né à Dole (Jura) en 1754, l'on ne connaissait guère que ses deux conspirations contre Napoléon. Sa biographie n'avait été donnée, en somme, que d'une façon brève, par les dictionnaires spéciaux. M. le sous-intendant militaire S.-C. Gigon a voulu combler cette lacune en consacrant au célèbre conspirateur un volume qui

retrace sa vie aussi complètement que possible : *Le Général Malet, d'après les documents inédits des Archives nationales et des Archives de la guerre, avec un plan de Paris en 1812 pour l'intelligence de la deuxième conspiration* (Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 239 p., avec un portrait. Prix : 5 fr.). L'ouvrage renferme de très bonnes parties : Malet dans la Charente, dans la Vendée, en Italie, la deuxième conspiration (1812), tout cela a été parfaitement traité. Il eût été désirable, d'autre part, que les débuts de Malet jusqu'à l'obtention du grade de général, tinssent plus de place dans cette étude. Et puis M. Gigon ne s'est-il pas quelque peu mépris sur les opinions politiques du personnage dont il fait un libéral, un modéré ? (D'aucuns, il est vrai, l'ont présenté comme royaliste). Est-ce que Malet, élu député en l'an V par d'anciens terroristes du Jura, n'aurait pas été tout simplement un jacobin ? La question vaudrait d'être éclaircie. On pourrait aussi relever certaines erreurs de détail ; bornons-nous à noter celle-ci : le père de Malet étant mort en 1760, c'est-à-dire quand le futur général n'avait encore que six ans, n'a pu déshériter celui-ci « en raison de ses opinions politiques » (p. 9). Les observations ci-dessus ne sauraient nous empêcher de constater que M. Gigon a écrit sur l'extraordinaire conspirateur un ouvrage important qui sera utilement consulté.

Ile de France. — On ne lira pas sans curiosité la mémoire que M. A. de Finfe de Bussy a intitulé : *La Fin d'une race, Raoul de Coucy-Vervins, seigneur de Poilcourt* (Paris, Auguste Picard, 1914, in-8 de VII-141 p. Prix : 5 fr.). Fils de Raoul II de Coucy, frère de Jacques Ier, qui fut décapité en 1549 comme ayant livré par trahison Boulogne aux Anglais, mais qui fut plus tard réhabilité, Raoul III, gentilhomme fauconnier de la Chambre du Roi de 1533 au moins jusqu'à 1550, n'a pas joué dans l'histoire un rôle considérable et les renseignements que l'on peut réunir sur lui ne sont pas fort abondants. Le principal mérite de son nouveau biographe est d'établir contre Chérius — dont il discute pas à pas un mémoire sur les Coucy-Poilcourt, dans une seconde partie de son travail, — que la maison des Coucy-Poilcourt, éteinte en 1824, est issue d'un bâtard et non d'un fils légitime de Raoul III. On aurait souhaité seulement que l'auteur eût mis dans son travail plus d'ordre ; la lecture en exige une attention un peu soutenue.

Languedoc. — C'est sans doute aux événements qu'il faut attribuer le retard que l'Académie de Nîmes a apporté dans la publication du tome XXXVI de la septième série de ses *Mémoires*, qui correspondà l'année 1913. (Nîmes, imp. Chastanier, in-8 de LXVII-176 p., avec 2 graphiques et 2 planches). Ce volume débute par un « discours d'ouverture » de la séance du 10 juin 1913, prononcé par M. le chanoine Bonnefoi, président, sur *l'Atmosphère, grande voie de communication entre les peuples* (p. V-XVI). Notons ensuite les poésies de M. Émile Reinaud : *Le Pont du Gard* (p. XVII-XXIII), de M. Raymond Février : *Sonnets égyptiens* (p. XLI-XLV) et la composition humoristique en dialecte languedocien : *Noste Maire Charlet*, par M. Pierre Guérin (p. LXI-LXVII). Enfin mentionnons les travaux divers ci-après : *Poésies patoises inédites de Jean Reboul* (p. 15-23) ; — *Henri « Gruvy » Testard, conte patois*, par M. Pierre Guérin (p. 25-29) ; — *Les Portraits des évêques Séguier, La Parisière et Colbert*, par M. Ed. Bondurand (p. 31-35) ; — *Le Monument de Benoît Malon*, par M. Élie Peyron (p. 37-62) ; — *Les Types de famille et les causes de désorganisation de la famille dans une commune rurale du Midi*, par M. Pierre Guérin (p. 63-75) ; — *Le Mouvement*

économique du Gard sous le Consulat et le premier Empire. La Foire de Beaucaire, par M. Georges Maurin (p. 77-98, avec 2 graphiques) ; — *Vieilles « Lunes » du Gévaudan, du Rouergue et du Velay,* par M. Arthur de Cazenove (p. 99-115, avec 2 planches) ; — *Sépultures typiques de l'époque barbare dans la commune de Blauzac,* par M. Albert Roux (p. 117-118) ; — *Les Musées archéologiques de Nîmes. Recherches et acquisitions,* par M. Félix Mazauric (p. 119-143).

Poitou. — Ce n'est que sur le tard que M. Arthur Bouneault (1839-1910), architecte et entrepreneur de travaux publics, se porta vers les études archéologiques. Membre de la Société de statistique des Deux-Sèvres (1886), conservateur du Musée lapidaire de Niort, fondateur (1905) de la Société historique et scientifique des Deux-Sèvres, inspecteur de la Société française d'archéologie, il apporta une louable ardeur à relever les dessins de tous les monuments épigraphiques et archéologiques qu'il rencontrait dans ses courses à travers le département. Il a réuni ainsi 2.681 dessins de blasons, inscriptions, tombeaux, croix de cimetières, bas-reliefs, chapiteaux, cartouches, bénitiers, carreaux de dallage, ex-voto, cadrans solaires, etc., qu'il a légués à la Bibliothèque municipale de Niort où ils remplissent 28 cartons et forment une collection extrêmement précieuse pour l'archéologie locale. M. Alphonse Farault, conservateur adjoint de la Bibliothèque, vient de publier le *Répertoire des dessins archéologiques légués par A. Bouneault à la Bibliothèque municipale de Niort* (Niort, Clouzot, 1915, in-8 de xi-243 p. et planches. — Prix : 7 fr. 50). Dans ce répertoire les dessins sont classés par ordre alphabétique de localités. Outre les dessins relatifs aux Deux-Sèvres, qui forment la grande majorité (2051 articles du répertoire, quelques articles comprennent plusieurs dessins), il y en a un certain nombre se rapportant à la Vendée (n°s 2052-2413), à la Vienne (n°s 2414-2488), au Maine-et-Loire (n° 2489), à la Charente (n°s 2490-2507), à la Charente-Inférieure (n°s 2508-2605), enfin à la Gironde (n°s 2606-2607). Une table des noms de personnes et une table alphabétique des matières complètent ce très utile répertoire et en rendent le maniement plus facile.

Italie. — Les *Osservazioni sulla trasmissione diplomatica del Codice Teodoriano e sulla Interpretatio visigotica* (Padova, fratelli Drucker, 1915, in-8 de 35 p.) de M. Giannino Ferrari sont principalement dirigées contre les affirmations de M. A. Checchini sur l'âge de l'Interpretatio qu'il regarde comme prévisigothique. M. Ferrari s'efforce de montrer la faiblesse de l'argumentation de M. Checchini et maintient la légitimité de l'opinion qui tient l'Interpretatio pour une œuvre autonome d'un compilateur de l'époque d'Alaric. A ce travail est joint un *Elenco delle pubblicazioni di G. Ferrari* (s. l. n. d., in-8 de 7 p.) qui énumère 17 publications et 12 comptes rendus d'ouvrages faits par M. Ferrari, avec quelques extraits des appréciations qui ont été données dans divers recueils de ses études originales.

États-Unis. — Comme la plupart des bibliographies préparées par la Bibliothèque de Washington, celle que nous donne M. Hermann H. B. Meyer du travail dans les prisons : *Library of Congress. List of references on prison labour* (Washington, Government printing office, 1915, gr. in-8 de 74 p. — Prix : 0 fr. 50) a été dressée en vue des travaux parlementaires et à l'occasion du projet législatif. Elle renferme l'indication de 490 ouvrages ou articles sur la matière, répartis sous onze rubriques (bibliographie ; périodiques ; généralités, etc.) avec table des auteurs et table des sujets.

— La Bibliothèque du Congrès poursuit aussi la publication de ses cadres de classement. Voici tout un volume sur la littérature qui ne comprend, avec les généralités (PN), que les sections relatives à la littérature de l'Angleterre et de ses colonies (PR) et des États-Unis (PS) et aux romans ou aux ouvrages pour la jeunesse (PZ) : *Library of Congress. Classification, Literature*, subclasse *PN, PR, PS, PZ* (Washington, Government printing office, 1915, gr. in-8 de 273 p. — Prix : 0 fr. 75). Dressé autrefois par M. Edwin Wiley, sous la direction de M. Charles Martel, ce travail a été revisé et mis à jour par M. Clarence W. Perley. Outre l'utilité que présente cette publication pour servir de guide à qui veut établir un classement méthodique d'une collection littéraire, on y trouvera des listes des écrivains anglais et américains qui, pour n'être pas complètes, n'en seront pas moins commodes à consulter.

— La Smithsonian Institution vient de publier son *Annual Report* pour l'année 1914 (Washington, Government printing office, 1915, in-8 de 759 p., avec 155 planches et 121 fig. dans le texte). Les premières pages de ce volume sont consacrées au rapport général du secrétaire M. Walcott, qui, au sujet des finances de l'institution, fait remarquer que, pour la première fois, les fonds permanents dépassent 1.000.000 de dollars ! Viennent ensuite les rapports spéciaux des différentes branches de l'institution. Enfin un appendice général qui, à lui seul, forme la plus grosse partie du volume et dans lequel sont reproduits une trentaine de mémoires ayant presque tous été déjà publiés dans différents pays. Parmi ces mémoires, nous citerons : *L'Irradiation du soleil*, par M. C. G. Abbot (4 planches) ; *Les Théories modernes sur le soleil*, par M. Jean Bosler (2 planches) ; *Conceptions modernes sur la constitution des atomes*, par M. A. S. Ève ; *Le Girostat et l'action girostatique*, par M. Andrew Gray (10 planches) ; *Le Premier Aéroplane portant un homme, capable d'un vol libre soutenu*, par A. F. Zahne (8 planches) ; *Les Explosifs*, mémoire original et d'actualité où M. le Maj. Edward C. O'Hern nous montre les effets extraordinaires des nouveaux explosifs réduisant les obus en milliers de morceaux et couvrant d'une pluie de fer l'ennemi se trouvant dans son rayon d'éclatement (7 planches) ; *Le Parc national zoologique et ses habitants*, mémoire de M. le Dr Frank Baker, nous donnant sur 41 planches d'intéressantes reproductions de photographies des animaux habitant le parc et parmi lesquelles le bain du tigre ne manque pas d'originalité. De même quelques-unes des 10 planches qui accompagnent le travail de M. R. M. Strong : *Les Mœurs et les habitudes de la mouette du hareng*, reproduisant des photographies de ces animaux à l'état sauvage sont des plus curieuses ; *La Vie latente, sa nature et ses relations avec certaines théories de la biologie contemporaine*, par M. Paul Becquerel ; *Les Premiers Habitants de l'Asie occidentale*, par M. Félix v. Luchan (12 pl.) ; *Examen de bronzes chinois*, par M. John C. Ferguson (14 planches) ; *Histoire du menton*, par M. Louis Robinson (12 planches) ; *Métier du tisserand et fuseau. Passé, présent et futur*, par M. Luther Hooper. La diversité des sujets et la haute compétence des auteurs qui les ont traités montrent tout l'intérêt que présente ce volume.

Publications nouvelles. — *Sinaï contre Kadès. Les Grands Sanctuaires de l'exode israélite et les routes du désert, étude archéologique et géographique*, par M. Vernes (gr. in-8, Leroux). — *La Race chamitique*, par Théodore Vibert (in-18, Leroux). — *Études bibliques. Saint-Paul. Épître aux Romains*, par le P. M.-J. Lagrange (gr. in-8, Lecoffre, Gabalda). — *La Prière pour les morts dans la liturgie romaine*, par l'abbé C. Guillemant (petit in-16 car-

tonné, J. de Gigord). — *L'Autre Vie*, par le R. P. Guillermin (in-12, Lethielleux). — *Progrès de l'âme dans la vie spirituelle*, par le R. P. F. W. Faber; traduit de l'anglais par F. de Bernhardt (in-12, Téqui). — *Le Sacré-Cœur de Jésus*, allocutions, par Mgr Gauthey (in-12, Téqui). — *Le De « Profundis » médité*, par l'abbé Arnaud d'Agnel (in-12, Lethielleux). — *Vie et œuvres de la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque*. 3e édit. totalement refondue et notablement augmentée par les soins de Mgr Gauthey (3 vol. in-8, J. de Gigord). — *Quelques Prônes de guerre. Reims, 1914-1915*, par Mgr Landrieux (in-16, Bonne Presse). — *Pour la victoire. Nouvelles Consignes de guerre*, par Mgr J. Tissier (in-12, Téqui). — *Du Champ de bataille au Ciel*, par le chanoine Coubé (in-12, J. de Gigord). — *Vers l'Évangile, sous la nuée de guerre. Courtes méditations pour commencer chaque semaine*, par W. Monod (2 vol. in-12, Fischbacher). — *Paroles françaises prononcées à l'Oratoire du Louvre*, par J. Viénot (in-12, Fischbacher). — *Le Spinozisme*, par V. Delbos (in-8, Société française d'impr. et de librairie). — *Les Méthodes allemandes d'expansion économique*, par H. Hauser (in-18, Colin). — *Vouloir ! La Volonté à la guerre*, par le capitaine Folliet (in-8, Chapelot). — *L'Armée de l'air, sa prédominance et sa tactique*, par *** (in-16, Berger-Levrault). — *Pages d'art chrétien*, par A. Fabre. 5e série (gr. in-8, Bonne Presse). — *Les Heures fleuries*, par C. Ferney (in-18, Jouve). — *Jeanne d'Arc*, tragédie, par P. Giraudet (in-16, Vitte). — *Lettres de Madame Roland*, publiées par C. Perroud. Nouvelle série, *1767-1780*. T. II (gr. in-8, Leroux). — *A la belle étoile*, par Barsac (petit in-8, Jouve). — *Mélanges d'histoire religieuse*, par le P. M.-J. Lagrange (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Les Sources de l'histoire de France. XVIe siècle (1494-1610)*, par H. Hauser. IV. Henri IV *(1589-1610)* (in-8, Auguste Picard). — *Une première Manifestation d'union sacrée. Paris devant la menace étrangère en 1636*, par M. Poëte (in-16, Perrin). — *La Municipalité de Brest de 1750 à 1790*, par M. Bernard (gr. in-8, Champion). — *La Victoire en l'an II, esquisses historiques sur la défense nationale*, par A. Mathiez (in-16, Alcan). — *Au Congrès de Vienne. Journal de Jean-Gabriel Eynard*, publié avec une Introduction et des notes par É. Chapuisat (in-16, Plon-Nourrit). — *De Bonald, la vie, la carrière politique, la doctrine*, par H. Moulinié (in-8, Alcan). — *Lettres inédites du vicomte de Bonald, député, pair de France, à Madame Victor de Sèze*, publiées par H. Moulinié (in-8, Alcan). — *L'Ame de la guerre*, par P. Gibbs; trad. de l'anglais (in-16, Hachette). — *Le Réveil de la France*, par C. Sarolea ; trad. par C. Grolleau (petit in-12, Crès). — *Al Fronte (maggio-ottobre 1915)*, da L. Barzini (in-16, Milano, fratelli Treves). — *Nel solco della guerra*, da P. Orano (in-16, Milano, fratelli Treves). — *A la suite des armées en Belgique*, par L. S. Liddel ; trad. de l'anglais, par P. Mazoyer (in-8, Lethielleux). — *Rapport sur la violation du droit des gens en Belgique*. 2e vol. (in-8, Berger-Levrault). — *L'Action des Alliés sur les mers*, par A. Rousseau (petit in-8, Alcan). — *Les Catholiques italiens et la Guerre européenne*, par V. Bucaille (in-12, Lethielleux). — *L'Ungheria e i Magiari nella guerra delle nazioni*, da A. Hodnig (in-16, Milano, fratelli Treves). — *La Guerre européenne et le Rôle de la Suisse*, par É. Chapuisat (petit in-8, Chapelot). — *D'Oran à Arras, impressions de guerre d'un officier d'Afrique*, par H. d'Estre (in-16, Plon-Nourrit). — *Étapes et combats d'un cavalier. Souvenirs d'un cavalier devenu fantassin, 1914-1915*, par G. Mallet (in-16, Plon-Nourrit). — *Journal d'un simple soldat. Guerre. Captivité, 1914-1915*, par G. Riou (in-16, Hachette). — *Ma Captivité en Allemagne*, par l'abbé A. Aubry (in-16, Perrin). — *Prisonnier des Allemands*, par Un prêtre de la Société des Missions étrangères, infirmier militaire (in-16,

Lethielleux). — *Le Secours américain en France* (*American Aid in France*), par W. G. Sharp et G. Hanotaux (in-8, Alcan). — *Les Grandes Heures*, par H. Lavedan. 2e série (*Février-août 1915*) (in-16, Perrin). — *Les Leçons de la guerre*, par P. Stapfer (in-16, Fischbacher). — *Visions aiguës de guerre*, par Pierre l'Ermite (gr. in-8, Bonne Presse). — *Le Destin de l'empire allemana et les oracles prophétiques*, par Y. de la Brière (in-12, Beauchesne). — *La Petite Histoire. Les Prussiens d'hier et de toujours*, par G. Lenotre (in-16, Perrin). — *La Bulgarie, ses ambitions, sa trahison*, par Balcanicus ; trad. du serbe (in-18, Colin). — *La Syrie de demain*, par N. Moutran (petit in-8, Plon-Nourrit). — *Library of Congress. Guide to the law and legal Literatur oj Spain*, by T. W. Palmer, Jr. (gr. in-8 cartonné, Washington, Government printing office).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie S. Pacteau, Luçon.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. Marius SEPET.

Membres : MM. le baron ANGOT DES ROTOURS ; le comte C. DE BRISSAC, E. G. LEDOS ; le chanoine PISANI.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-A. CHAPUIS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées au Gérant.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an ; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion paraît tous les mois.*

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique 1 fr. ; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1[er] janvier et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre du Gérant du *Polybiblion.*

COLLECTIONS

Les années 1868-1915 sont en vente, et forment CENT-TRENTE-CINQ volumes gr. in-8 du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Une seule Collection complète existe encore. — **Prix : 800 fr.**

Le *Polybiblion. Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout Sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire, qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5 rue de Saint-Simon (boulevard Saint-Germain), Paris (7[e]).



SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE JANVIER 1916

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUATRE-VINGT-TROISIÈME. — CXXXVI[e] DE LA COLLECTION

PREMIÈRE LIVRAISON. — JANVIER



PARIS (7[e])

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE DE SAINT-SIMON, 5

(boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

BRUXELLES

Albert Dewit, 53, rue Royale.

ROME

Desclée, Lefebvre, et C[ie], éditeurs pontificaux, piazza Grazioli (palazzo Doria).

MADRID

Ruiz Hermanos (Libreria Gutenberg), 13, plaza Santa Ana.

MONTRÉAL

Alphonse Leclaire, directeur de la *Revue canadienne*, 200, rue de l'Université.

BUCAREST, ATHÈNES, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM
PETROGRAD, VARSOVIE

BUREAUX DE POSTE

1916